Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

CONSTRUIRE UN FEU

Lost Faces

(1910)

Table des matières

I

LA FACE PERDUE

(Lost-Face)

Maintenant c'était la fin.

Subienkow, le Polonais, après avoir, depuis Varsovie et la Sibérie, suivi une longue piste d'amertume et d'horreur, et comme le ramier qui tend à tire d'ailes vers son colombier, avoir sans cesse, du regard, fixé dans sa course les capitales salvatrices de l'Europe civilisée, s'était écrasé sur le sol, plus loin que jamais de son but, dans ce coin perdu du monde polaire.

Ici, dans l'Amérique du Nord, la piste cessait. Il était accroupi dans la neige, les bras liés derrière le dos, dans l'attente de la torture. Il fixait du regard un énorme Cosaque, couché devant lui la face sur la neige. Les hommes avaient terminé avec le géant, qu'ils venaient de repasser aux femmes. Et les hurlements de la victime attestaient que, pour le raffinement de la souffrance, les femmes dépassaient les hommes.

Subienkow contemplait la scène et frémissait. Ce n'était pas qu'il craignît de mourir. Trop longtemps la vie lui avait été à charge, au cours de son long calvaire, pour que la pensée de la mort le fît trembler. Mais contre la torture il se révoltait. Elle était une insulte à sa dignité d'homme. Une in-

sulte, non pas seulement par la douleur qu'il lui faudrait endurer, mais aussi par l'ignominieux spectacle que la douleur ferait de lui.

Il savait qu'il prierait et supplierait ses bourreaux, qu'il mendierait sa grâce, tout comme le gros Ivan, couché là, et tous les autres qui l'avaient précédé.

Voilà qui ne serait pas beau ! Passer bravement de vie à trépas, élégamment, avec un sourire et une plaisanterie au coin de la lèvre, ah ! ceci était la bonne manière. Ce qui était révoltant et terrible, c'était de sentir tout son être s'abandonner, de voir son âme chavirer dans les affres de la chair, et de baragouiner, comme un singe, des cris perçants.

D'espoir d'échapper, il n'y en avait pas. Toujours, dès le temps où il avait vécu son rêve farouche de l'indépendance de la Pologne, il avait été une marionnette entre les mains du sort. Depuis Varsovie et Saint-Pétersbourg, à travers les mines de Sibérie et le Kamchatka, il avait suivi son destin, qui était d'aboutir à cette fin épouvantable. Elle était gravée pour lui, sans nul doute, aux tables éternelles du monde, pour lui qui n'était qu'un paquet de nerfs, de nerfs sensitifs et délicats, à peine abrités dans la peau, pour lui qui était un poète, un rêveur et un artiste. Avant même qu'il ne fût conçu au sein de sa mère, il avait été écrit que l'être palpitant qu'il était serait condamné à vivre sauvage et sordide, et à mourir sur cette terre de nuit, aux derniers confins de l'univers.

Il eut un soupir angoissé. Il était à peine croyable que cette masse agonisante et hurlante encore fut le gros Ivan, Ivan le Géant, le Cosaque devenu écumeur de mers, l'homme de fer, aussi flegmatique qu'un bœuf, et dont le système nerveux était à ce point rudimentaire que ce qui était douleur pour un homme du commun lui semblait à peine être

un chatouillement. Allez, allez, vous pouvez vous fier à ces Indiens, pour trouver les nerfs du gros Ivan et en remonter le fil jusqu'aux racines de son âme frissonnante ! Ils y avaient, assurément, bien réussi. Inconcevable était-il qu'un être humain pût à ce point souffrir et quand même survivre. Le gros Ivan payait pour son endurance physique et pour la capacité de souffrance qui était en lui. Il avait duré, déjà, deux fois autant qu'aucun des autres.

Subienkow sentit que, si le supplice du Cosaque continuait à se prolonger, il ne pourrait plus même en supporter la vue, sans devenir fou. Oui, pourquoi le gros Ivan ne mourait-il point ? Pourquoi ses cris ne cessaient-ils pas ?

Mais, quand ils cesseraient, ce serait alors que son tour, à lui, serait venu. Iakaga était là, qui l'attendait, et qui ricanait en le regardant, anticipant déjà sur sa souffrance. Iakaga qu'il avait, pas plus tard que la semaine précédente, chassé du fort à coups de pied et dont il avait, avec la longue lanière de son fouet à chiens, balafré la figure. L'Indien s'occuperait personnellement de lui, sans aucun doute, et lui gardait ses tourments les plus raffinés, sa plus atroce torture des nerfs. Ah ! ce devait être un bon bourreau, à en juger par les cris d'Ivan !

Les *squaws,* à ce moment, s'écartèrent à leur tour du gros Cosaque, sur qui elles étaient penchées, et se reculèrent de quelques pas, en riant et en claquant des mains. Subienkow vit la chose monstrueuse et cauchemardante qu'était devenue Ivan, une chose à ce point horrible qu'il se prit à éclater d'une sorte de rire hystérique. Les Indiens le regardèrent, stupéfaits qu'il pût rire encore. Mais il n'était pas en son pouvoir de mettre un terme à son rire, si absurde que fût celui-ci.

Il parvint enfin à se dominer et les contractions spasmodiques qui lui secouaient la gorge disparurent peu à peu.

Il y eut encore un répit. Subienkow, s'efforçant de détourner ailleurs sa pensée, la reporta vers son passé.

Il se souvint de son père et de sa mère, et du petit poney tacheté qui le portait, lorsqu'il était enfant, et du précepteur français qui lui avait enseigné à danser et lui avait, un jour, dans un accès d'indignation, arraché des mains un vieux volume usé de Voltaire, qu'il lisait. Il revit passer, devant ses yeux, et Paris et Rome, et le morne Londres, et Vienne si gai. Il lui sembla qu'il se retrouvait en compagnie du groupe ardent de ses jeunes concitoyens, qui rêvaient comme lui d'une Pologne indépendante, avec un roi polonais, sur le trône de Varsovie.

Là commençait l'interminable piste. À tous ses amis il avait seul survécu, et de tous ces nobles cœurs disparus il refit le compte, un à un. Deux avaient été exécutés à Saint-Pétersbourg, pour commencer. Un autre avait été battu à mort, par son geôlier. Puis, sur cette grande route, tachée de sang où ils s'en allaient vers l'exil sibérien et où ils avaient marché durant des mois entiers, maltraités et frappés par leurs gardes cosaques, un quatrième était tombé d'épuisement, pour ne plus se relever. Ses derniers camarades étaient morts dans les mines, de fièvre ou sous le knout. Deux d'entre eux, qui survivaient comme lui, avaient tenté de s'évader, en sa compagnie. Ils avaient péri dans la bataille avec les Cosaques. Il était, personnellement, parvenu à gagner le Kamchatka, grâce à l'argent et aux papiers volés d'un voyageur rencontré, qu'il avait laissé gisant sur la neige.

Toujours la barbarie l'avait enveloppé, bestiale et brutale. Elle l'avait cerné, invisible et le guettant déjà, dans les

lieux mêmes de plaisir ou d'étude. Tout le monde avait tué autour de lui. Le même jour, il avait eu, avec deux officiers russes, un double duel. Pour sauver sa propre vie et se procurer ce passeport, il avait tué cet inoffensif voyageur.

Derrière lui aucun salut n'avait été possible. La longue route de la Sibérie et de la Russie, qui lui avait paru durer deux mille ans, il n'avait pu songer à la refaire en sens inverse. La seule issue concevable avait été d'aller toujours plus avant, de traverser la sinistre Mer Glaciale et, à travers le Détroit de Behring, de passer dans l'Alaska, en s'enfonçant, de plus en plus, dans la barbarie.

Dans ce but, il s'était acoquiné, en faisant ses preuves, avec des voleurs de fourrures et, sur leurs voiliers pourri de scorbut, à demi privé de nourriture et d'eau, souffleté par les interminables tempêtes de cette mer orageuse, côte à côte avec ces hommes qui étaient retournés à la bête, il avait trois fois tenté de cingler vers l'Est, à travers le fatal détroit. Trois fois, après mille privations et mille souffrances, lui et ses rudes compagnons avaient été refoulés vers le Kamchatka.

Une quatrième fois, l'aventureuse traversée avait mieux réussi. Un des premiers Européens, il avait foulé les fabuleuses Îles des Phoques. Mais il n'était pas, comme les autres, revenu ensuite s'enrichir, au Kamchatka, de la contrebande des fourrures ni dépenser cet argent en de folles orgies. C'est à travers l'Amérique qu'était la route de l'Europe. C'était l'Amérique qu'il fallait gagner à tout prix.

Demeurant donc en ces parages maudits de la Mer de Behring et des Îles Aléoutiennes[1], il s'était embarqué sur d'autres bateaux, en compagnie d'autres chasseurs de fourrures, aventuriers slavoniens ou russes, mongols, tartares ou sibériens, qui laissaient derrière eux une longue traîne de sang.

Partout où l'on touchait terre, les indigènes étaient tenus de fournir un lourd tribu de fourrures. Des villages entiers, qui s'y refusaient, avaient été massacrés. Ailleurs, c'étaient les indigènes qui, lorsqu'ils étaient les plus forts, ou d'autres pirates, qui massacraient quiconque de la bande leur tombait sous la main.

Naufragé finalement sur une île déserte, avec un seul autre survivant, un nommé Finn, il y avait passé tout un hiver, dans la solitude et la faim. Toujours l'atroce et l'implacable barbarie qui l'étreignait ! Au printemps, par une chance miraculeuse, un bateau, qui vint à passer, les avait recueillis.

La nouvelle bande et lui avaient enfin atteint l'Alaska et, au cours d'une navigation terrible, avaient tenté d'aborder au continent américain. Mais ce n'étaient partout que hautes falaises inhospitalières, qui surplombaient les flots, fiords et récifs farouches où, sous la tempête, écumait la mer. Là où il était possible d'aborder, il fallait lutter contre les hordes sauvages qui apparaissaient en hurlant, sur leurs pirogues. Les faces peintes du tatouage de guerre, les indigènes venaient

---

[1] Les Îles Aléoutiennes forment un long chapelet qui, à la base de la Mer de Behring, relient l'Extrême Nord asiatique à l'Extrême Nord américain, le Kamchatka à l'Alaska. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont des traducteurs).

faire connaissance, à leurs propres dépens, avec la vertu redoutable de la poudre et des fusils des écumeurs de la mer.

Sans se décourager pourtant, la flottille naviguait toujours vers le Sud, à la recherche de terres plus hospitalières. Par là, disait-on, des aventuriers espagnols, de race mexicaine, avaient établi une colonie. Subienkow rêvait de se rencontrer avec eux. Avec leur aide, et en y mettant tout le temps nécessaire, un an, deux ans s'il le fallait, il gagnerait la Californie ou le Mexique[2]. Passer de là en Europe ne serait plus ensuite qu'un jeu.

Mais les mythiques Espagnols n'apparaissaient toujours pas. Le mur de barbarie continuait à s'étendre, indéfiniment. Si bien que le commandant de la flottille ordonna de rebrousser chemin et de remettre le cap sur le Nord.

Les années passèrent. Subienkow prit part à la construction du Fort Michaëlowski, et, durant deux étés successifs, il se rendit, au mois de juin, au Golfe de Kotzebue[3].

De nombreuses tribus y venaient, à cette époque, pour trafiquer. On trouvait là peaux de daims tachetés de Sibérie, ivoire et peaux de morse des côtes de l'Arctique, et d'étranges lampes de pierre, fabriquées on ne sait où, qui transitaient dans le commerce, de tribu à tribu. On vit même

---

[2] Il y a environ 25000 kilomètres de côte, de la presqu'île de l'Alaska à la Californie, et à peu près autant jusqu'au Mexique.

[3] Le fort Michaëlowski est situé sur le territoire d'Alaska, au Sud-Est du Détroit de Behring, sur le Golfe de Norton et sous le Cercle Arctique. Il est séparé par le Cap du Prince-de-Galles du Golfe de Kotzebue, qui se trouve au Nord-Est du même détroit.

paraître, une fois, un couteau de chasse, de fabrication anglaise.

C'était là, pour Subienkow, une occasion sans pareille d'apprendre la géographie et de faire connaissance avec des peuples ignorés. Il voyait défiler des Esquimaux du Golfe de Norton, de l'île Saint-Laurent, du Cap du Prince de Galles et même de la Pointe Barrow. Dans leur langage, ces divers lieux portaient d'autres noms, et les distances se mesuraient, pour eux, par « journées » ou par « sommeils » qui variaient selon la difficulté de la marche[4].

Ces étranges négociants venaient de leur pays, qui était souvent très éloigné, et les lampes de pierre et le couteau d'acier arrivaient de bien plus loin encore. Subienkow se faisait amener tous ces errants et entreprenait, en les intimidant ou en les amadouant de son mieux, de les faire parler.

Et toujours il était question de fantastiques dangers, de bêtes sauvages, de tribus hostiles, de forêts impénétrables et de prodigieuses chaînes de montagnes. Puis, de plus en plus distante, parvenait la rumeur d'hommes à la peau blanche, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, qui étaient sans cesse à la recherche de fourrures, et se battaient comme des diables. Ils étaient à l'Est, loin, loin à l'Est. On connaissait leur existence, mais personne ne les avait jamais vus. La rumeur s'était transmise de bouche en bouche.

Par suite de la différence des dialectes et de l'obscurité de ces cerveaux, la réalité se mélangeait à la fable. Mais une

---

[4] L'Île Saint-Laurent se trouve à l'issue du Détroit de Behring, qu'encadre, du côté américain, le Cap du Prince-de-Galles. La Pointe Barrow est beaucoup plus au Nord, sur l'Océan Arctique, à 900 kilomètres au-delà du Détroit de Behring.

rumeur lui vint enfin, qui rendit à Subienkow tout son courage. À l'Est coulait un grand fleuve, où l'on rencontrait de ces hommes blancs, aux yeux bleus. Ce fleuve s'appelait le Yukon[5]. Il avait pour affluent, ajoutait la rumeur, un autre grand fleuve, qui se vidait dans le Détroit de Behring, au Sud du Fort Michaëlowski, et que les Russes appelaient le Kwikpak[6].

Subienkow revint à Michaëlowski et poussa une vaine expédition en amont du Kwikpak.

C'est alors que surgit, venant du Kamchatka, le métis russe Malakoff, qui conduisait la bande la plus féroce d'aventuriers hybrides que l'on eût jamais vue. Subienkow se fit son lieutenant. Malakoff avait abordé dans le delta du Kwikpak, avec ses canots de peaux, chargés jusqu'au bord de marchandises et de munitions. Subienkow, leur fit remonter sans encombre, durant cinq cents milles, le rapide courant du fleuve qui coulait, dans son profond canal, avec une vitesse de cinq nœuds à l'heure.

Là, Malakoff décida de faire halte, sur le territoire des Indiens Nulatos, et d'y construire un fort. Subienkow aurait souhaité de pousser plus avant et de reprendre immédiatement l'expédition avortée. Mais le long hiver approchait. At-

---

[5] Le Yukon, ou Kakou, a sa source au Canada, dans la Colombie anglaise. Il coule d'abord du Sud au Nord, parallèlement aux Montagnes Rocheuses et à la côte du Grand Océan Pacifique. Puis traversant le Klondike, ou Pays de l'Or, et le territoire d'Alaska, il tourne brusquement vers l'Ouest, un peu en dessous du Cercle Polaire, pour aller se jeter dans la Mer de Behring.

[6] Le Kwikpak est le Fleuve Juan des cartes et une chaîne de montagnes sépare, en fait, son bassin de celui du Yukon.

tendre était préférable. Au printemps suivant, quand la glace aurait fondu, il entraînerait avec lui le métis, qu'il abandonnerait, le cas échéant, pour traverser ensuite tout le Canada, vers la Baie d'Hudson[7].

On se mit donc à construire le fort. Ce fut un rude travail, imposé par force aux Indiens Nulatos, et les murs de bûches superposées s'élevèrent, accompagnés de leurs geignements et de leurs plaintes. Les coups de fouet pleuvaient sur leur dos, appliqués par la main de fer des écumeurs des mers. Beaucoup d'entre eux s'enfuirent et, quand on les rattrapait, on les ramenait au fort, pour les coucher par terre, bras et jambes en croix, et enseigner sur eux, à leurs frères, l'efficacité du knout. Il y en eut qui en moururent. D'autres survécurent et, satisfaits de la leçon qu'on leur avait inculquée, ne se sauvèrent plus.

La neige d'hiver commençait à tourbillonner avant que le fort fût complètement achevé. C'était la saison des fourrures qui arrivait, et un énorme impôt en fut prélevé sur la tribu. Les coups de fouet continuèrent à pleuvoir, pour le faire rentrer, et l'on prit pour otages, jusqu'à son paiement complet, les enfants et les femmes, qui furent traités avec toutes la barbarie nécessaire.

*

On avait semé le sang et la haine, et le temps de la moisson était venu.

Le fort était tombé et avait été livré aux flammes. À la lumière de l'incendie, la moitié des aventuriers avaient été

[7] Il y a 3400 kilomètres du delta du Kwikpak jusqu'à la Baie d'Hudson.

abattus. L'autre moitié avait été passée à la torture. Seul Subienkow demeurait, ou plus exactement Subienkow et le gros Ivan : s'il était permis de donner encore ce nom à ce qui se lamentait et agonisait dans la neige.

Sur la face ricanante de Yakaga, les balafres des anciens coups de fouet étaient encore visibles. L'Indien allait appliquer sa revanche et Subienkow, après tout, ne pouvait pas lui en vouloir. Mais la torture l'épouvantait. Il songea à s'adresser à Makamuk, le chef de la tribu, et à le prier d'intercéder pour lui. Mais il sentait bien l'inutilité d'une telle prière. Il songea aussi à faire éclater ses liens et à s'engager dans une lutte à mort avec ses bourreaux. Cette fin serait plus rapide que l'autre. Mais les liens étaient plus forts que lui et les lanières de peau de caribou[8] ne céderaient pas.

Puis, à force de se retourner le cerveau, une autre idée lui vint. Il cria à Makamuk de venir près de lui et demanda qu'un Indien, capable de traduire ses paroles, servît entre eux d'interprète. Et il parla ainsi.

— Oh ! Makamuk, je désire ne point mourir. Sache que je suis un homme bien trop supérieur pour cela et, je te le dis en vérité, je ne mourrai point. Non, je ne suis point pareil à toutes ces autres charognes qui gisent là.

Il porta ses yeux méprisants vers cet objet gémissant qui avait été autrefois le gros Ivan et, du bout du pied, le remua avec dédain.

— Oui, Makamuk, continua-t-il, je suis beaucoup trop savant, en toutes choses, pour me laisser mourir. Contre la mort je possède un remède surnaturel, que je suis seul à

---

[8] Le caribou est une sorte de cerf de l'Amérique du Nord.

connaître. Et je vais, si tu consens à m'écouter, te le faire connaître tout à l'heure.

— Quel est ce remède ? interrogea Makamuk.

— Un remède étrange et merveilleux…

Subienkow parut, un instant, lutter intérieurement avec lui-même, comme s'il hésitait à livrer son secret. Puis il reprit :

— Je suis décidé à te le dévoiler. Mais sache d'abord qu'il suffit d'un peu de ce remède, frotté sur la peau, pour rendre celle-ci aussi dure qu'un rocher. Oui, aussi dure que le fer, si bien qu'il devient impossible, à aucune arme tranchante, de l'entamer. Le coup le plus violent demeure sans effet. Un couteau d'os est aussi impuissant que s'il avait été pétri avec de la boue. Même les couteaux d'acier que nous avons apporté parmi vous émousseraient leur fil. Si je te confie mon secret, que me donneras-tu ?

— Je te donnerai la vie, répondit Makamuk par le truchement de l'interprète.

— Subienkow eut un rire sardonique.

— Parfait ! Et tu me feras esclave, dans ta maison, jusqu'à ma mort ?

Le rire du Polonais devint plus railleur.

— Tout d'abord, si tu veux que nous causions, délie mes mains et mes pieds.

Le chef fit un signe.

Lorsque Subienkow fut désentravé, il se remit debout et prit, dans une de ses poches, du tabac qu'il roula. Puis alluma sa cigarette.

— Tu railles ! reprit Makamuk. Un tel remède n'existe pas. À un bon tranchant rien ne peut résister.

Makamuk était incrédule et demeurait pourtant indécis. Il avait vu se réaliser tant de sorcelleries des voleurs de fourrures que, tout en doutant, il ne doutait pas complètement.

— Je te donnerai la vie et ne ferai pas de toi mon esclave, déclara-t-il.

— Il me faut mieux encore.

Subienkow jouait son rôle aussi froidement, en apparence, que s'il eût marchandé une peau de renard.

— C'est, je le répète, un remède vraiment surprenant. Bien des fois, je lui ai dû la vie. Je veux un traîneau et des chiens, et six de tes meilleurs chasseurs, pour remonter le fleuve avec moi et me mettre, en toute sécurité, à un « sommeil » de l'endroit où nous sommes.

— Je refuse cela, répondit le chef. Tu dois demeurer ici, afin de nous enseigner toutes les sorcelleries que tu connais.

Subienkow haussa les épaules et se tut. Il lançait dans l'air glacial la fumée de sa cigarette, tout en regardant curieusement le gros Cosaque.

— Qu'est cette cicatrice ? dit soudain Makamuk, en désignant le cou du Polonais, où une marque blanchâtre révélait l'entaille d'un couteau. Entaille dont Subienkow avait écopé, au cours d'une rixe, dans le Kamchatka.

« Le remède, tu le vois, ne vaut rien.

Subienkow parut réfléchir, puis affirma :

— C'est un homme fort qui porta le coup. Il était plus fort que toi, plus fort que le plus fort de tes sujets. Et le coup, cependant, n'alla pas plus avant.

De l'extrémité de son mocassin, il poussa de nouveau le Cosaque, qui avait perdu toute conscience. Mais, spectacle horrifique, dans ce corps même, tout disloqué par la torture, la vie s'agrippait, pour souffrir encore, et ne prétendait pas s'en aller.

— Le remède, d'ailleurs, poursuivit-il, était faible. Lorsque je le composai, il me manquait une certaine sorte de baies, qui faisaient défaut là où je me trouvais et qui, au contraire, abondent dans ce pays. Le remède, ici, aura toute sa force.

— Eh bien, je te laisserai remonter le fleuve, approuva Makamuk. Je te donnerai aussi et le traîneau, et les chiens, et pour guides les six hommes que tu désires.

— Tu es long à te décider, répliqua le Polonais impassible. Tu as offensé mon remède en doutant de lui et en rejetant, tout d'abord, mes conditions. Résultat : j'exige maintenant davantage. Je veux cent peaux de castor.

Makamuk grimaça.

— … Je veux cent livres de poisson séché.

Makamuk acquiesça de la tête, car le poisson séché abondait et valait peu.

— … Et j'exige deux traîneaux. Un pour moi, le second pour mes peaux de castor et mes poissons. Il faudra aussi me rendre mon fusil. Si ces conditions ne te conviennent pas, dans un petit moment elles auront grandi.

Yakaga alla chuchoter quelque chose à l'oreille du chef, qui demanda : Mais, comment pourrai-je vérifier l'efficacité de ton remède ?

— C'est très facile. Tout d'abord, tu me laisseras aller dans les bois…

De nouveau Yakaga murmura quelques paroles à l'oreille de Makamuk, qui parut se reprendre à hésiter.

— Tu peux, continua Subienkow, envoyer vingt de tes hommes, pour me surveiller. Il est indispensable, tu le comprends, que je me procure les baies et les racines qui entrent dans la composition de mon remède. Cela fait, après que tu m'auras amené les deux traîneaux, que tu auras commandé de charger dessus les poissons, les peaux de castor et mon fusil, et quand tu auras donné tes ordres aux six chasseurs qui doivent m'accompagner, alors, lorsque tout sera prêt, je me frotterai le cou avec mon remède, comme ceci, et je me poserai sur cette bûche, qui est là. Le plus vigoureux de tes sujets pourra prendre sa hache et l'abattre trois fois sur mon cou. Toi même, si tu le préfères, tu frapperas.

Makamuk demeurait bouche bée. Buvant cette dernière et merveilleuse magie des voleurs de fourrures.

— Il est entendu toutefois, rectifia le Polonais, qu'entre chaque coup il me sera permis de procéder à une nouvelle application du remède. Les haches sont lourdes et tranchantes, et il ne faut pas que, sur ce point, il y ait malentendu.

— Tout ce que tu demandes te sera accordé ! cria Makamuk, trop heureux de souscrire. Commence, dès à présent, à préparer ton remède.

Subienkow dissimula la joie qui s'exaltait en lui. Il jouait une partie désespérée et qu'une imprudence pouvait perdre.

Il se fit donc arrogant et proclama :

— Tu as abusé de ma patience. J'en suis offusqué, mon remède t'en garde rancune. Tu dois, pour réparer, me donner ta fille.

Et, ce disant, il désignait du doigt la jeune fille en question, une hideuse créature, avec un œil qui louchait et des crocs de loup, qui pointaient hors de sa bouche.

Makamuk était furieux, mais le Polonais demeurait impassible. Il s'occupait à rouler et à allumer une autre cigarette.

— Il faut te hâter, menaça-t-il. Si tu tardes encore, mes exigences continueront à monter.

Un silence suivit, durant lequel, oubliant le drame qui se jouait aux confins de la Terre du Nord, Subienkow revit une fois de plus, dans son imagination, et sa terre natale, et la France. Comme il regardait la fille aux crocs de loup, il se souvint d'une autre femme, d'une petite théâtreuse, qui chantait et dansait, toute charmante, et qu'il avait connue quand, étant jeune homme, il vint à Paris.

— Que prétends-tu faire de la jeune fille ? grogna Makamuk.

— Je veux qu'elle remonte le fleuve avec moi, répondit Subienkow en examinant la jeune fille d'un air de connais-

seur. Elle me fera une bonne épouse et c'est un honneur dont mon remède n'est pas indigne, que je m'allie à ton sang.

La petite Parisienne repassa devant ses yeux et il se mit à fredonner une chansonnette, qu'il avait apprise d'elle. Il revécut rapidement cette heure heureuse de son existence, mais comme un spectateur étranger. Il lui semblait qu'un autre que lui en avait été l'acteur et que ces images défilaient dans sa mémoire, distinctes de sa propre personnalité.

Brisant le silence, la voix de Makamuk le fit tout à coup tressaillir.

— Cela encore, dit-il, sera exécuté. Ma fille remontera le fleuve avec toi. Mais il est bien entendu que moi-même je frapperai sur ta nuque les trois coups.

— Et, entre chaque coup, j'appliquerai le remède ? répondit Subienkow dont l'angoisse commençait à percer sous la joie.

— Tu appliqueras le remède entre chaque coup ! Pars dans la forêt, pour cueillir ce qu'il te faut. Une partie des hommes qui sont ici t'accompagneront afin de veiller à ce que tu ne t'échappes point.

La rapacité du Polonais avait achevé de convaincre le chef. Il fallait, de toute évidence, qu'il fût bien sûr de ce qu'il avançait pour se permettre, en face de la mort, de hausser ainsi la voix et de marchander comme une vieille femme.

Encadré de ses gardes, Subienkow disparut entre les sapins.

Makamuk et Yakaga étaient restés en tête-à-tête.

— Tu pourras toujours, insinua Yakaga, après avoir appris son secret, trouver un moyen de le faire périr.

— Et comment y parviendrai-je ? rétorqua Makamuk. C'est ce que son remède rend impossible.

— Il y aura bien, quelque part sur son corps, un bout de peau qu'il n'aura point frictionné avec sa drogue. Par ce coin-là nous le détruirons. Ce sera, par exemple, par les oreilles. Nous ferons entrer une lance par l'une, et elle sortira par l'autre. Il y a encore ses yeux. Son remède est certainement trop violent pour qu'il puisse s'en frotter les yeux.

Le chef acquiesça de la tête.

— Yakaga, tu parles sagement, dit-il. S'il ne possède pas d'autre sorcellerie, nous le détruirons ainsi.

*

Subienkow, cependant, ne perdait pas son temps à choisir. Il ramassait tout ce qui lui tombait sous la main. Aiguilles de sapin, pellicules intérieures d'écorces de saules, une bande d'écorce de bouleau, quantité de baies et de mousses qu'il faisait, par ses gardiens, déterrer sous la neige, tout était bon. Quelques racines gelées, complétèrent sa provision et il revint au campement, en ouvrant la marche.

Makamuk et Yakaga s'accroupirent près de lui, en observant avec attention les ingrédients successifs qu'il jetait dans une marmite et à quelle dose.

— Remarquez-bien, observa complaisamment Subienkow, que j'ai commencé par ces petites baies, qui croissent sous la mousse… Parfait ! C'est parfait ainsi… Ah ! j'allais oublier. Il manque encore quelque chose. Le doigt d'un

homme. Approche-toi, Yakaga, et laisse-moi te couper un doigt.

Mais Yakaga mit prestement ses mains derrière son dos et prit une mine renfrognée.

— Rien que le petit doigt… pria le Polonais.

Makamuk commanda :

— Yakaga, donne-lui ton doigt !

Yakaga grogna :

— Il ne manque pas de doigts autour de nous.

Et il montra, dans la neige, les débris humains de la vingtaine de voleurs de fourrures qui avaient été torturés à mort.

— Il faut que ce doigt provienne d'un homme vivant, objecta Subienkow.

— Tu auras ce que tu désires, dit Yakaga, qui alla vers le Cosaque et lui trancha un doigt.

Il jeta son sanglant trophée dans la neige, aux pieds du Polonais, et annonça :

— L'homme n'est pas mort encore.

Et il ajouta :

— C'est un très bon doigt, car il est très grand.

Subienkow laissa tomber l'objet dans la marmite, qui bouillait sur le feu, et se mit à entonner une incantation magique. C'était une chanson d'amour française, qu'il débitait, avec grande solennité, tout en remuant le mélange magique.

Ce faisant, il déclara :

— Les paroles que je prononce sont indispensables à la vertu du remède. Sans elles, il ne vaudrait rien. Elles lui donnent la majeure partie de sa force… Tout est terminé.

— Répète lentement ces paroles, édicta Makamuk, afin que je les apprenne à mon tour.

— Tout à l'heure, après que l'épreuve aura eu lieu. Quand la hache aura rebondi trois fois sur mon cou, alors je te les enseignerai.

— Comment pourras-tu le faire ? demanda Makamuk avec anxiété, si le remède ne vaut rien et si tu es mort ?

Subienkow laissa éclater son courroux.

— Mon remède est infaillible ! Je ne permets pas que tu doutes de lui. Si pourtant je t'ai trompé, alors tu seras libre de me faire subir le même sort qu'à tous ceux-ci… Je t'autorise à me dépecer en aussi menus morceaux que le doigt du gros Cosaque.

Puis, se penchant sur la marmite, qu'il avait, depuis un instant, retirée du feu :

— Le mélange est déjà froid. C'est le bon moment. Je vais m'en frotter le cou, en chantant une autre incantation.

Et toujours aussi gravement, il entonna lentement un couplet de la *Marseillaise,* tandis qu'il se tartinait sur la nuque l'immonde mixture.

Un cri perçant interrompit la scène. C'était le Cosaque géant qui, dans un dernier réveil de sa formidable vitalité, s'était dressé sur les genoux. De grands éclats de rire et des

applaudissements éclatèrent parmi les Indiens, tandis que le gros Ivan se jetait de nouveau sur le sol et s'y roulait dans la neige, parmi les spasmes ultimes de sa puissante agonie.

Subienkow sentit son cœur lui monter aux lèvres, devant ce spectacle diabolique. Mais, refrénant ses nausées, il cria, irrité :

— Occupons-nous de notre affaire ! Fais-les taire, Yakaga, et commençons l'épreuve.

Se tournant ensuite vers Makamuk, tandis que Yakaga imposait silence aux Indiens :

— N'oublie pas, surtout, qu'il faut frapper de toute ta force ! Ce n'est pas un travail de bébé que tu as à accomplir. Tiens, prends ta hache et frappe devant moi sur la bûche, afin que je voie si tu es un homme digne de ce nom.

Makamuk obéit. Par deux fois, il abaissa le tranchant d'acier, en coup net et vigoureux, qui fit jaillir un large éclat de bois.

— Parfait ! dit Subienkow.

Il regarda, autour de lui, le cercle de faces sauvages, qui lui semblaient être comme le symbole suprême de ce mur de barbarie qui l'avait enclos, depuis le jour où la police du Tsar l'avait, pour la première fois, arrêté à Varsovie, et qui jamais plus ne s'était entrouvert.

— Prends ta hache, Makamuk ! et place-toi ici. Je vais m'allonger sur la neige. Frappe, quand je lèverai la main, frappe de tous tes muscles. Et veille à ce que personne ne se tienne derrière toi. Le remède est bon et, rebondissant sur mon cou, la hache pourrait t'échapper de la main.

Subienkow jeta ensuite un coup d'œil sur les deux traîneaux, auxquels les chiens étaient attelés, et qui étaient chargés des fourrures et des poissons, son fusil posé sur le tout. Les six Indiens qui devaient lui servir d'escorte étaient debout, à côté.

— Où est la jeune fille ? demanda-t-il. Qu'on l'amène jusqu'aux traîneaux, avant que commence l'épreuve !

Ainsi fut fait.

Alors le Polonais, se couchant sur le sol, posa sa tête sur la bûche, avec l'abandon d'un enfant las, qui va s'endormir. Et las, il l'était vraiment, après tant de sombres années qu'il avait vécues.

— Allons-y ! dit-il à Makamuk. Je me ris de toi et de ton arme. Frappe un coup vigoureux !

Il leva la main.

Makamuk, au signal convenu, brandit sa hache, une large hache qui lui servait à équarrir les troncs d'arbres. La lueur de l'acier étincela dans la pureté du ciel glacé et on la vit se balancer, le temps d'un éclair, au-dessus de la tête de l'Indien, pour descendre sur le cou nu de Subienkow.

À travers la chair et les os, l'acier se tailla nettement sa route et mordit, au-delà, profondément dans la bûche. Stupéfaits, les Indiens virent bondir la tête à un mètre de distance du corps, d'où fusait un jet de sang.

Il y eut tout d'abord, parmi eux, une stupeur silencieuse, tandis que dans ces cerveaux obtus germait l'idée que le fameux remède n'existait pas. Et quand ils se furent clairement rendus compte que le voleur de fourrures les avait passés en astuce, que seul de tous leurs prisonniers Subienkow avait su

échapper à la torture, gagnant l'enjeu redoutable qu'il avait joué, alors ils furent pris d'un rire qui éclata dans l'air.

Makamuk, honteux, baissait la tête. Le voleur de fourrures l'avait dupé. Devant tous ses hommes, qui continuaient sans trêve leur rire tumultueux, le chef qu'il était avait perdu la face. Il tourna le dos et s'en alla, le front courbé, tout en affectant une majestueuse dignité.

Il n'ignorait pas que, désormais, il ne serait plus connu, nulle part, sous le nom de Makamuk. Il ne serait plus que la « Face Perdue ». L'histoire de sa mystification et de sa honte le suivrait jusqu'à la mort. Elle se transmettrait de bouche en bouche, de feu en feu, de tribu en tribu.

Et quand, au printemps, ces tribus se réuniraient, pour leur négoce coutumier, il croyait entendre déjà quelque insolent demander, à haute voix, devant lui :

— Qui est donc, savez-vous, la Face Perdue ?

Et tout le monde répondrait en chœur :

— La Face Perdue, c'était celui qu'autrefois on nommait Makamuk, avant le jour où il trancha, de sa hache, la tête du voleur de fourrures.

II

UNE MISSION DE CONFIANCE

(Trust)

Le *Seattle N° 4,* ayant largué ses amarres, se mettait en marche et lentement commençait à s'éloigner du rivage. De la proue à la poupe, le pont était encombré de ballots et de bagages, et on y voyait un grouillement hétéroclite d'indiens, de chiens et de conducteurs de chiens, de prospecteurs d'or et de mercantis variés, qui s'en retournaient chez eux.

Toute la foule de ceux qui demeuraient à Dawson[9] se pressait et s'alignait sur le quai, pour faire ses adieux à ceux qui partaient. Lorsque la passerelle d'embarquement avait été tirée à terre et que l'eau du fleuve avait bouillonnée sous l'hélice, les cris avaient redoublé et étaient devenus assourdissants.

En cette minute dernière, chacun, tant sur le rivage que sur la bateau, avait encore quelque chose à dire à un parent ou à un ami. C'était à qui, par-dessus la nappe liquide qui s'élargissait, clamerait un ultime message.

Sur le pont du vapeur, Louis Bondell frisait d'une main sa moustache fauve et, d'un geste mou de l'autre main, lan-

---

[9] C'était alors la principale ville du Klondike et du Pays de l'Or, sur le fleuve du Yukon.

çait vers la terre et les camarades qu'il y laissait, un dernier adieu. Soudain, une pensée lui surgit qu'il avait oublié quelque chose, et il se rua vers le bordage, en hurlant :

— Fred ! Ohé !… Ohé ! Fred !

Le Fred en question, de ses larges épaules, se fraya vivement un passage à travers la foule et, arrivé au premier rang, tendit l'oreille à l'appel de Louis Bondell. Celui-ci criait et se démenait comme un possédé. Il en avait la face toute congestionnée. Mais il était impossible, dans le bruit de l'hélice, de comprendre ce qu'il disait.

Ce que voyant, Louis Bondell se tourna vers la passerelle du navire, où se tenait le capitaine, et l'interpella :

— Hé là ! Capitaine Scott ! Arrêtez, s'il vous plaît ! Arrêtez !

Ainsi fut fait. À un coup de gong du capitaine, le vapeur stoppa. Ce fut à qui profiterait de ce nouveau répit pour réitérer ses adieux et les cris furent tels que Louis Bondell ne put davantage se faire entendre.

Le *Seattle N° 4* commençait à s'en aller à la dérive, et le capitaine Scott dut commander machine arrière, pour maintenir en place la bateau dans le courant. Puis il disparut un instant dans sa cabine, et ressortit muni d'un énorme porte-voix. Il était doué naturellement d'une voix de stentor et, quand il lança sur la foule un : « Silence ! » impératif, son ordre aurait pu être aussi bien entendu de la Montagne de l'Élan et de Klondike-City.

À terre et sur le navire, à cette injonction venue d'en haut, le silence se fit instantanément.

— Allons, qu’as-tu à dire, mon garçon ? demanda à Louis Bondell le capitaine Scott.

— Je voudrais dire à Fred Churchill, qui est là, debout sur le quai, qu’il aille de ma part chez Macdonald. J’ai laissé chez celui-ci un sac à main qui m’appartient. Fred prendra ce sac et me le rapportera, quand, à son tour, il reviendra chez nous. À travers le silence, le capitaine Scott beugla le message au porte-voix :

— Hé ! toi, là-bas, Fred Churchill ! Va chez Macdonald. Tu y trouveras un sac à main appartenant à Louis Bondell. À ton retour, tu le rapporteras à son propriétaire. N’oublie pas, surtout !

Fred Churchill, de la rive, fit signe que c’était compris. Le capitaine Scott abaissa son porte-voix, le tumulte des cris d’adieu recommença, tandis que l’hélice battait derechef l’eau du Yukon, et le *Seattle N° 4,* après s’être dandiné quelques instants, se mit à filer sur le fleuve.

Bondell et Churchill, aussi longtemps qu’ils purent se voir, s’envoyèrent des signes réciproques de bonne chance et d’amitié.

*

Ce que nous venons de conter avait eu lieu durant l’été. L’automne venu, Fred Churchill, en compagnie de deux cents autres passagers rapatriés, s’embarqua sur le *W.-H. Willis,* qui remontait à son tour le Yukon.

Il avait embarqué avec lui dans sa cabine, et soigneusement dissimulé dans son paquet de vêtements, le petit sac de cuir qui appartenait à Louis Bondell.

Ce sac, bien fermé à clef, était fort lourd pour ses modestes dimensions. Il pesait dans les quarante livres. Fred Churchill ne doutait pas qu'il ne fût bourré de poudre d'or et, plein de cette idée, il devenait nerveux dès qu'il lui fallait s'éloigner.

Si lui-même avait, plus pratiquement, transformé sur place ses bénéfices en bonnes bank-notes qui ne quittaient point la doublure de sa chemise, il avait pour voisin dans la cabine attenant à la sienne un homme qui emportait, également caché dans un sac de vêtements, un petit trésor de poudre d'or.

Tous deux avaient échangé des confidences et finalement s'étaient entendus pour monter la garde, à tour de rôle, contre un voleur éventuel.

À des signes certains, l'hiver s'annonçait précoce. De l'aube au coucher du soleil, et très tard dans la soirée, des discussions s'engageaient sur le vapeur, sur la question de savoir si celui-ci pourrait, jusqu'au bout, effectuer son voyage en eau libre. Ne serait-on pas, au contraire, contraint de l'abandonner et de poursuivre sur la glace ?

Il y eut des retards irritants. Par deux fois se produisirent des accidents de machine. Il fallut réparer. Et les tempêtes de neige, se succédant sans interruption, avertissaient de se hâter.

La remontée des rapides des Cinq-Doigts, avec une machine en mauvais état, fut laborieuse. Le *W.-H. Willis,* tout époumonné, dut s'y reprendre à neuf fois avant de doubler, enfin, le courant violent. Une perte de quatre jours pleins, sur la date prévue, résulta de tous ces incidents. Si bien qu'une inquiétante question se posa. Le vapeur *Flora* qui, au-

delà du défilé du Box-Cagnon, devait recevoir les passagers du *W.-H. Willis,* les attendrait-il ?

La partie du fleuve, en effet, qui coule dans ce défilé, et qui constitue ce qu'on appelle les rapides du Cheval Blanc, n'est pas navigable pour les vapeurs. Un transbordement est nécessaire et les voyageurs doivent, en un long détour, contourner l'obstacle à pied ou en traîneau. Or, il n'existait ni télégraphe ni téléphone permettant d'avertir le *Flora* que, malgré leurs quatre jours de retard, les passagers du *W.-H. Willis* arrivaient. Il y avait gros à parier que le second vapeur leur brûlerait la politesse.

Il en fut ainsi. Les premiers de la caravane qui parvinrent à l'eau libre apprirent des hommes du poste de police qui se trouvaient là que le *Flora,* après plus de trois jours d'attente inutile, avait levé l'ancre depuis quelques heures. On leur apprit également que le vapeur devait faire escale, plus haut en amont, au poste de Tagish, et qu'il y demeurerait jusqu'au lendemain, neuf heures du matin.

Le désappointement fut général et la caravane en panne tint conseil. Il était quatre heures du soir.

Le poste de police possédait, pour son service, une grande pirogue, aux formes effilées, faite pour la course. Le chef du poste, à la condition expresse qu'ils en répondraient et la remettraient au poste du lac Bennet, consentit à la prêter à deux hommes de bonne volonté, qui se lanceraient avec elle à la poursuite de la *Flora*.

Une vingtaine de volontaires se présentèrent spontanément. Fred Churchill, toujours prêt à rendre service à ses semblables, était du nombre. Mais tout à coup, il songea au

sac de Louis Bondell et regretta de s'être proposé. Intérieurement, il fit des vœux pour n'être point choisi.

Mais un gaillard qui s'était rendu fameux comme chef d'une équipe de football et comme président d'un club d'athlètes, qui passait pour un conducteur de chiens émérite et pour un des plus habiles prospecteurs du Klondike, n'avait, avec ses robustes épaules, aucune chance d'échapper à pareil honneur.

Il fut désigné par acclamation, en même temps qu'un géant allemand nommé Nick Antonsen.

Tandis qu'un groupe de passagers chargeait la pirogue sur leurs épaules et la portait vivement vers le fleuve, Fred Churchill confiait aux bons soins de son ex-voisin de cabine son sac de vêtements, bien ficelé, et son contenu. Puis il songea qu'il ne pouvait abandonner ainsi le sac de Louis Bondell, qui s'y trouvait inclus. Non, ce trésor de poudre d'or ne lui appartenait pas. Il en était responsable et ne devait pas s'en dessaisir. Il vida donc sur le sol toutes ses nippes, en tira le précieux sac de cuir et, le prenant à la main, courut vers le quai d'embarquement. La pirogue flottait déjà sur le Yukon. Chemin faisant, il n'avait pu s'empêcher de trouver que le petit sac était terriblement lourd et il se demanda si, en estimant son poids à quarante livres, il n'était pas demeuré au-dessous de la vérité.

*

Il était quatre heures et demie de l'après-midi lorsque les deux hommes se mirent en route.

Le courant du fleuve était si rapide qu'à certains endroits il était impossible de le remonter à la pagaie. Les deux hommes devaient alors accoster au rivage et, se frayant un

chemin parmi les rochers et les broussailles, haler l'embarcation à l'aide d'une corde. Souvent, ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux, voire jusqu'à la ceinture. Parfois, ils tombaient et se relevaient tout écorchés. Ils se remettaient ensuite à pagayer, entre les deux falaises abruptes qui étranglaient le courant. Il y avait des remous furieux contre lesquels ils luttaient et c'était merveille qu'ils pussent tenir sans être rejetés et brisés contre l'une ou l'autre des deux murailles.

Labeur épuisant. Nick Antonsen, en vrai géant qu'il était, semblait à peine faire effort. Il trimait placidement. Plus nerveux, Fred Churchill suait et soufflait, et s'exaspérait. Les deux hommes ne prenaient pas une minute de repos. Il fallait aller de l'avant, aller, aller sans trêve. Un vent glacé, rasant le fleuve, leur gelait les doigts sur leurs pagaies. De temps à autre, ils devaient battre des mains pour rétablir la circulation.

La nuit tombant n'arrêta pas leur course qui, dans l'obscurité, devint plus pénible encore. À plusieurs reprises, ils furent projetés contre des récifs qu'ils n'avaient pu voir et qui les mirent en sang. Plusieurs fois aussi, ils échouèrent sur une des rives du fleuve.

Au premier de ces plongeons, le sac de Louis Bondell tomba dans le fleuve. Fred Churchill, après avoir beaucoup barboté, le repêcha, à tâtons, sous trois pieds d'eau. Il en eut pour une demi-heure. Après quoi, et pour éviter qu'un pareil accident ne se renouvelât, il le ficela solidement à l'un des bois de la pirogue. Antonsen avait commencé par rire du sac. Il pestait maintenant contre lui. Fred Churchill fit celui qui n'entendait pas.

Retards et malchances se succédèrent toute la nuit. Les deux hommes étaient exténués. Leurs cœurs battaient à éclater. Ils n'étaient que deux pauvres choses servant de jouet au destin.

Ils allaient pourtant. Mais, quand l'aube parut, ils étaient loin encore de l'escale de Tagish. Après une dernière catastrophe qui retourna sur eux la pirogue et où ils faillirent couler en eau profonde, ils entendirent, sous le coup de neuf heures du matin, le sifflet de la *Flora*. C'était le vapeur qui annonçait son départ. Une heure après, les deux hommes arrivaient à Tagish ; à peine alors purent-ils apercevoir un nuage de fumée qui s'éloignait vers le Sud.

Ils n'étaient plus que deux loques humaines, trempées d'eau, aux vêtements en lambeaux : le chef de poste, le capitaine Jones, de la police royale, les accueillit et les traita de son mieux. Il leur donna de quoi se restaurer. Jamais, contait-il par la suite, il n'avait vu d'appétits aussi formidables.

Bien repus, les deux hommes s'étendirent près du poêle, dans leurs habits mouillés et s'endormirent, Fred Churchill avec le sac de Bondell comme oreiller.

Au bout de deux heures, Churchill était déjà debout. D'un coup de pied, il réveilla Antonsen, prit le sac, et tous deux regagnèrent la pirogue, à la poursuite de la *Flora*.

Vainement, le capitaine Jones avait tenté de les en dissuader.

— Rien n'est impossible, répondit Churchill. Un accident, on ne sait quoi, peut survenir au vapeur et le retarder. Sa machine, sans doute, ne vaut pas mieux que celle du *W.-H. Willis*. Mon devoir est de le rattraper et de le ramener en arrière, pour prendre mes camarades.

Le fleuve, au-delà du Tagish, s'élargit comme un lac. Le vent d'automne le soulevait et déchirait les vagues qui se vaporisaient en écume blanche. Ayant vent debout, la pirogue embarquait d'énormes paquets d'eau et les deux hommes devaient constamment se relayer pour la vider à l'aide d'une écope. De la tête aux pieds, ils étaient trempés d'eau glacée. Mais ils allaient toujours.

La *Flora,* heureusement, était un vieux sabot et le vent devant gênait considérablement sa marche. À la fin du jour, elle fit halte une heure ou deux, à l'extrémité du lac Tagish, pour réparer quelques avaries. Et ce fut là qu'au plus fort d'une rafale de neige, les deux hommes la rejoignirent.

Ayant accosté le vapeur, ils appelèrent, et on leur jeta une échelle de corde. Antonsen s'affaissa sur le pont, comme une masse, et incontinent se mit à ronfler, à la place même où il était tombé. Fred Churchill avait l'air d'un fou. À peine ses vêtements lui tenaient-ils au corps. Sa figure, à demi gelée, était toute boursouflée. Ses mains étaient à ce point gonflées, qu'il ne pouvait plus joindre ses doigts. Et ses pieds étaient en tel état qu'il ne pouvait se tenir debout.

On s'expliqua. Mais le capitaine de la *Flora* ne voulait pas entendre parler de revenir en arrière et de s'en retourner aux rapides du Cheval Blanc. Fred Churchill voulait être obéi ; il était tenace et têtu, et le capitaine ne l'était pas moins.

— À quoi cela servirait-il ? observa celui-ci. Le dernier vapeur de haute mer de la saison, l'*Athénien,* qui se trouvait à Dyea, devait lever l'ancre le mardi matin… Il était matériellement impossible à la *Flora* de revenir au Cheval Blanc pour y prendre les passagers en souffrance et d'être de retour à Dyea avant le départ de l'*Athénien*.

— À quelle heure part, mardi, l'*Athénien* ? interrogea Churchill.

— À sept heures du matin.

— Ça va !

En même temps, Fred Churchill envoyait une volée de coups de pieds dans les côtes d'Antonsen, qui ronflait toujours.

— Capitaine, dit-il, retournez au Cheval Blanc. Antonsen et moi, nous filons en avant pour prévenir l'*Athénien* et le retenir jusqu'à votre retour.

Antonsen, abruti de sommeil, n'avait pas encore recouvré ses esprits qu'il était comme un paquet dans la pirogue. Il ne se rendit compte de ce qui se passait qu'en se sentant inondé jusqu'aux os, par l'écume glacée d'une énorme vague, et en entendant Fred Churchill qui, d'une voix hargneuse, lui criait dans la nuit :

— Alors, quoi ? Tu ne peux pas ramer ? Tu as peut-être envie de te noyer…

*

Toute cette nuit-là, les deux hommes ramèrent. Lorsque le jour parut, le vent s'était apaisé, mais Antonsen était à ce point épuisé qu'il lui était impossible de seulement soulever sa pagaie. Fred Churchill tira l'embarcation sur le rivage, en un endroit tranquille, et son camarade et lui s'assoupirent. Fred Churchill avait eu grand soin de tenir ses bras croisés sous sa tête afin que, gêné par la mauvaise circulation, il ne pût s'endormir trop profondément.

Plusieurs fois, il se réveilla pour consulter sa montre. Au bout de deux heures, il se releva et secoua Antonsen, qu'il remit debout.

Le lac Bennet, auquel les deux hommes ne tardèrent pas à arriver, mesurait trente milles de long. L'eau y était calme comme le bief d'un moulin. L'accalmie dura peu et, comme l'embarcation était en plein milieu du lac, le vent du Sud s'éleva, soulevant les flots. Il fallut, comme sur le lac Tagish, recommencer à lutter contre les paquets d'eau glacée qui déferlaient sur la pirogue et inondaient les rameurs. Antonsen était décidément à bout. Churchill le bourrait sans pitié. Mais bientôt il fut trop évident qu'il n'y avait plus rien à tirer du lourd géant. Il combattrait seul.

Il atteignit de la sorte, assez tôt dans l'après-midi, l'extrémité du lac Bennet et le poste qui s'y trouve.

En vain essaya-t-il d'extirper Antonsen de la pirogue : rien à faire. Il se pencha sur lui, écouta sa pesante respiration, et se prit à l'envier, en songeant à ce qui restait encore à faire.

L'Allemand pouvait rester là, à dormir. Tandis que lui, il avait encore à franchir, à pied et sans retard, les hautes et redoutables passes du Chilcoot, seule voie de terre vers le Pacifique et vers Dyea. La lutte véritable allait commencer et il songeait, avec une nuance de mélancolie, à l'effort suprême qu'il lui restait à demander à sa robuste carcasse.

La pirogue amarrée sur la grève, il empoigna le sac de Bondell et, à l'allure d'un chien qui trotte en clopinant, il gagna le poste de police.

— Il y a là, sur le lac, clama-t-il au chef de poste, une pirogue qui vous appartient et qui arrive avec moi du Box-

Cagnon. Il y a là-dedans un homme à demi claqué. Rien de grave d'ailleurs. Une grande fatigue, et rien de plus. Vous prendrez soin de lui. Moi, je n'ai pas de temps à perdre. Je vais à Dyea, prévenir l'*Athénien*. Je vous salue bien.

Et Fred Churchill reprit immédiatement sa course, comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Un mille environ séparait le lac Bennet du lac Linderman. Il le couvrit en serrant les dents.

Ce n'eût rien été sans le sac, sur lequel il ne cessait de tenir son attention éveillée, le repassant alternativement de sa main droite à sa main gauche, d'autres fois le mettant sous son bras. Il essaya de le caler sur son épaule, en l'y maintenant d'une main. Mais ce n'était pas pratique. Le sac ballottait et, tandis qu'il courait, lui heurtait la tête ou lui dégringolait dans le dos. Ses doigts enflés et meurtris lâchaient prise à tout moment. Le sac chut à terre plusieurs fois. À lui-même, il advint de trébucher et de s'étaler violemment sur le sol.

Au lac Linderman, il trouva à acheter, pour un dollar, un lot de vieilles courroies dont il se fabriqua une sorte de harnais. Il fréta aussi un canot, qui le transporterait, lui et son colis, à l'autre extrémité du lac. La traversée eut lieu sans encombre et il débarqua sur le rivage opposé, à quatre heures de l'après midi.

*

C'était le lendemain matin, à sept heures, lui avait-on dit, que l'*Athénien* devait quitter Dyea. Restaient encore, pour Fred Churchill, vingt-huit milles à franchir, vingt-huit milles y compris le Chilcoot.

Un instant, pour réajuster ses chaussures, avant d'entreprendre la longue escapade de la montagne, il s'assit. Immédiatement, il s'assoupit. Mais, trente secondes après, il était sur pied, car il sentait que s'il cédait au sommeil, il ne se réveillerait plus à temps ; et ce fut debout qu'il acheva de vérifier ses chaussures.

Fugitif comme une lueur d'éclair, le sentiment lui vint qu'il allait céder au sommeil et qu'en dépit de sa volonté, tous ses muscles se détendant, son corps allait s'effondrer. D'un effort rageur, il se raidit, se ramassa sur lui-même et ne tomba pas. Mais cette dépense d'énergie lui causa un ébranlement cérébral infiniment douloureux. Il tremblait de tous ses membres. Il se frappa le front de la paume de ses mains, comme pour mieux retrouver ses esprits.

À ce moment, par une chance inespérée, passait Jack Burn, qui regagnait son campement du lac du Cratère, avec ses deux mules. Il invita Churchill à enfourcher l'une d'elles et à charger son sac sur la seconde. Fred Churchill refusa de se séparer du sac et déclara qu'il préférait le tenir devant lui, sur sa selle. Mais, comme il tombait de sommeil, il croyait à tout instant que le sac allait lui échapper. Et de fait, celui-ci ne cessait de glisser d'un côté ou de l'autre.

Lorsque la nuit fut venue, la mule que chevauchait Fred Churchill mit en contact son cavalier avec une grosse branche de sapin, qui dépassait sur le sentier. Fred en eut la joue toute fendue. Comble de malheur, la mule, peu après, fit un faux pas et s'abattit, envoyant l'homme et le sac rouler sur les rochers. Après quoi, Fred Churchill résolut d'aller à pied, en tenant la bête par la bride et en trébuchant avec elle dans les roches et les cailloux roulants.

La piste rude que suivait la petite caravane était envahie d'une infecte puanteur, car, de chaque côté, gisaient tous les cadavres de chevaux tombés et crevés dans la course vers l'or. Mais Churchill n'y prêtait guère attention. Une seule pensée l'obsédait : ne point dormir. Il réussit à se tenir éveillé et, en passant près du lac Profond, il se décida à confier à Burns le sac de Louis Bondell. À la faible lueur des étoiles, il ne cessait de surveiller Jack Burns, et ne le quittait pas des yeux. Il importait, avant tout, que rien n'arrivât à ce sac.

Au lac du Cratère, on se sépara et Fred Churchill, chargeant le sac sur son dos, continua seul à gravir les pentes supérieures du Chilcoot. Le sentier se faisait de plus en plus escarpé et Churchill, entre les deux précipices à pic qui bordaient sa route, commençait réellement à se sentir très fatigué.

Il se traînait ; sa démarche ressemblait à l'allure du crabe. Ses membres lui pesaient d'un poids très lourd ; l'effort de lever le pied lui paraissait énorme.

Il croyait, dans une sorte d'hallucination, être chaussé de plomb, comme un scaphandrier. À grand-peine pouvait-il résister à l'envie qui lui prenait, toute minute, de palper ses semelles pour vérifier la réalité de sa supposition.

Quant au sac de Bondell, il lui semblait incompréhensible qu'un sac aussi peu volumineux pût peser autant. Ces quarante livres l'écrasaient littéralement sous leur poids. Il reporta son esprit en arrière et se remémora, avec étonnement, qu'il avait l'an passé, en arrivant au pays de l'or, franchi allègrement ce même Chilcoot, avec un bagage de deux cent cinquante livres sur le dos. Décidément non, ce n'était pas quarante livres, mais cinquante au moins que devait peser le sac de Louis Bondell.

Au-delà du lac du Cratère, la piste s'élevait, d'abord assez bien tracée, dans une forêt de sapins, puis franchissait un petit glacier. Il n'y avait plus ensuite qu'un chaos de rochers, dépourvus de toute végétation, et de blocs erratiques. C'était le diable d'y démêler sa route, dans l'obscurité noire. À tout moment, il fallait revenir sur ses pas et faire quatre fois pour une le chemin nécessaire.

Fred Churchill atteignit enfin le faîte du col ; il y soufflait un vent furieux, tout plein de neige. Il alla donner du nez, providentiellement, dans une petite tente qui était déserte, et où il s'introduisit en rampant. Il y trouva quelques pommes de terre frites, qu'il avala gloutonnement, et une douzaine d'œufs crus, qu'il goba.

Quand la bourrasque de neige commença à s'apaiser, il entreprit de descendre à l'autre versant de la montagne. C'était, dans la nuit, une aventure hasardeuse entre toutes. Plus encore qu'en montant, Fred Churchill tout grelottant trébuchait et tremblait, roulait avec son sac sur des pentes vertigineuses bordées d'insondables précipices ; pour seul guide, la lueur des étoiles, heureusement reparues.

Mais, à mi-côte, celles-ci disparaissaient de nouveau sous les nuages et Fred Churchill, dans un passage spécialement mauvais, culbuta, cul par-dessus tête, et roula sans savoir où. Il atterrit, meurtri et ensanglanté, dans une sorte de trou pestilentiel, où il fut d'abord comme suffoqué. C'était là que les guides et les porteurs du Chilcoot avaient coutume de précipiter leurs bêtes épuisées ou mourantes. Le trou était plein de chevaux morts. Churchill en compta, en tâtonnant, dix-sept. Plus un dix-huitième, qui vivait encore, et qu'il acheva de son revolver.

En s'aidant des pieds et des mains, asphyxié à en mourir, il se tira hors de ce charnier. Puis il se souvint que le sac de Bondell était tombé avec lui. Il redescendit dans le trou pestilentiel, s'y traîna sur les genoux et finalement retrouva l'objet. Quand il rejoignit la piste avec son précieux fardeau, il ne put s'empêcher de songer, lui qui, pourtant, avait accompli déjà dans sa vie maint acte méritoire, maint notable exploit, qu'avoir repêché ce sac dans cette fosse dépassait en héroïsme tout ce dont il se faisait gloire.

Au-delà des Balances, le plus dur était terminé. La pente s'adoucissait et le chemin devenait plus aisé. Aisé est une façon de parler. Mais la piste était à peu près impraticable et certainement Fred Churchill eut-il regagné beaucoup du temps perdu s'il avait vu clair tout d'abord, s'il n'avait pas ensuite été chargé du malheureux sac. Le sac de Bondell était le rien dont le poids lui faisait franchir les limites possibles de la fatigue. Il s'accrochait aux branches, comme pour le tirer en arrière. Il parachevait l'épuisement. Et Fred Churchill ne cessait de se répéter que, s'il manquait l'*Athénien,* ce serait de la faute du sac.

Tandis qu'il marchait, le sac de Louis Bondell et le paquebot se confondaient dans son esprit en un même cauchemar, s'identifiaient l'un à l'autre en une commune et surnaturelle mission dont il avait charge, et pour laquelle il trimait depuis des siècles.

*

Ainsi Fred Churchill arriva-t-il, dans un rêve, au Campement des Moutons. Il entra, tout trébuchant, dans une auberge, et, débouclant les courroies, se débarrassa les épaules de ce sac de malheur.

Le sac, lui glissant entre les mains, tomba lourdement sur le plancher, avec un bruit sourd, qui fit dresser l'oreille à deux hommes qui sortaient de l'auberge à ce moment même. Fred Churchill absorba un verre de whisky, s'assit sur une chaise, les pieds appuyés sur le sac, et laissa tomber sa tête sur ses genoux, après avoir prié le tenancier du lieu de le réveiller au bout de dix minutes.

L'homme n'oublia pas la recommandation. Mais quand il eut réveillé Fred Churchill, celui-ci avait le corps tellement raide que dix nouvelles minutes et un deuxième verre de whisky lui furent nécessaires pour qu'il pût rendre à ses articulations leur souplesse et quelque élasticité à ses muscles.

Il sortit brusquement et l'aubergiste qui le vit s'engager dans une fausse direction dut courir après lui pour l'orienter, dans la nuit, vers Canion City. Churchill, toujours comme en un rêve, s'élança sur la piste indiquée.

Un vague raisonnement, qui subsistait en lui, lui disait de se méfier. Il ne savait pas de quoi, bien exactement. Mais il pressentait un danger immédiat et, à tout hasard, il prit en main son revolver.

Il lui sembla voir deux hommes qui s'avançaient soudain vers lui, comme deux fantômes, et il les entendit qui lui criaient :

— Halte-là !

Il répondit en pressant quatre fois, dans leur direction, la détente de son arme. Il entendit également crépiter leurs revolvers et il sentit qu'il avait été atteint à la cuisse, il vit tomber un des deux hommes et l'autre s'élança vers lui. Alors, il écrasa d'un coup de crosse la figure de son agresseur ; puis, se détournant, se remit à courir.

Tandis qu'il descendait, en clopinant, la piste qu'il avait reprise, il se réveilla tout à fait. Sa première pensée fut pour le sac. Il était toujours sur son dos. Il était persuadé qu'il venait de traverser une sorte de cauchemar. Mais, ayant cherché son revolver à la ceinture, il constata qu'il ne l'avait plus. En même temps, il ressentit à la cuisse une brûlure cuisante et, ayant porté la main, il vit que sa main était tiède de sang.

La blessure était superficielle, mais bien réelle. Fred Churchill, de plus en plus réveillé, hâta le pas, autant qu'il put.

Il rencontra une cabane, à laquelle il cogna. L'homme qui l'habitait possédait une charrette et deux chevaux. S'étant levé, il attela moyennant vingt dollars. Churchill se hissa péniblement dans la charrette et s'y endormit, toujours harnaché de son sac.

Le chemin qui descendait vers la vallée de Dyea était terriblement raboteux et semé de galets ronds et polis. Aux cahots trop violents, Fred Churchill était parfois projeté à deux ou trois pieds en l'air, ce qui le réveillait. Puis il se rendormait. Les soubresauts secondaires le laissaient indifférent.

Le dernier mille à parcourir était plus facile. En sorte que Churchill s'endormit profondément. Quand il s'éveilla, énergiquement secoué par le conducteur de la charrette, l'aube s'était levée et il se trouvait à Dyea, au bord de l'océan Pacifique. Tandis qu'il se frottait les yeux, l'homme lui criait dans les oreilles que l'*Athénien* était parti.

Il sursauta, puis regarda, tout déçu, le quai qui était vide.

— Il y a de la fumée, là-bas, vers Skagway, dit l'homme.

Fred Churchill avait les yeux trop enflés pour pouvoir distinguer rien, mais il répondit :

— Je rattraperai le vapeur. Trouve-moi un canot.

L'homme était serviable. Il trouva rapidement un canot libre que le propriétaire mit à la disposition de Fred Churchill pour dix dollars. Pour ce prix, il s'engageait en outre à ramer. Churchill paya les dix dollars, se fit descendre dans le canot, opération qu'il n'eût pu exécuter seul, et s'y étendit tout de son long, heureux à la pensée de reprendre son somme. Il y avait six milles environ de Dyea à Skagway.

Mais le propriétaire du canot n'était pas fichu de ramer convenablement. Fred dut prendre les avirons et s'exténuer durant quelques siècles de plus. Il connut là, durant ces six milles, la notion vraie de l'éternité et comme le fond de la souffrance. Une coquine de petite brise soufflait dans la baie et contrariait la marche du canot. Fred sentait la tête lui tourner et, au creux de l'estomac, une angoisse terrible. Allait-il se trouver mal ? Il ordonna à son compagnon de lui lancer à la figure de l'eau salée.

L'Athénien, juste au moment où Fred Churchill l'accosta, était en train de lever l'ancre. Churchill ramassa ses dernières forces pour crier, d'une voix rauque :

— Arrêtez ! Arrêtez ! J'apporte un message important ! Stoppez !

Et son menton retomba sur sa poitrine.

Cinq ou six hommes vinrent le chercher dans le canot. Il était complètement inerte et avait perdu connaissance. Quand on l'eut hissé à bord, il rouvrit les yeux, regarda au-

tour de lui et se précipita sur le sac de Louis Bondell, auquel il s'accrocha frénétiquement, comme un noyé à une épave.

Tout le monde, sur le pont, fit cercle autour de lui. Il était à la fois un objet de curiosité et d'horreur. Des vêtements qu'il avait sur le corps, quand il quitta les rapides du Cheval Blanc, quelques haillons seulement restaient. Et lui-même n'était pas moins lamentable. Cinquante-cinq heures durant, il avait physiquement fourni tout ce dont il était capable. Il avait, au total, dormi six heures et il avait perdu vingt livres de son poids. Sa figure, ses mains, son corps entier, n'étaient qu'écorchures et meurtrissures, et il était aux trois quarts aveugle.

Il tenta de se remettre debout, sans y réussir. Écrasé sur le pont et toujours cramponné à son sac, il balbutia le motif de son raid, puis conclut :

— Et maintenant, mettez-moi au lit, je vous prie. Je mangerai quand j'aurai dormi.

Fred Churchill fut traité avec grand honneur. Le capitaine ordonna qu'il fût, y compris le sac de Bondell, transporté avec ses loques et sa saleté dans la cabine réservée aux nouveaux mariés, qui était la plus belle et la plus confortable du navire. Il y dormit d'affilée, deux fois le tour du cadran.

À son réveil, il prit un bain et, entièrement retapé, rasé de frais, il était accoudé au bastingage de l'*Athénien,* en train de fumer un cigare, lorsque les deux cents camarades qu'il avait laissés en arrière le rejoignirent et embarquèrent.

*

Lorsque l'*Athénien* fut arrivé à Seattle, Fred Churchill, plus dispos que jamais, descendit à terre ; il portait à la main

le sac de Louis Bondell. De ce fardeau il était justement fier. Il symbolisait pour lui la satisfaction du devoir accompli et de l'honnêteté prouvée. Et il se répétait à lui-même :

— Je livre ce qu'on m'a confié…

Le jour commençait à décroître et il se rendit sur-le-champ chez Bondell. Celui-ci l'accueillit avec effusion, lui serra les deux mains à la fois, et l'invita à entrer.

Fred Churchill, ayant donné le sac, Bondell le prit et le jeta, tel que, sur son lit.

— Ah ! merci, vieux ! dit-il. C'est bien aimable à toi de me l'avoir rapporté.

Et Churchill observa que, sous le poids dudit sac, les ressorts du lit avaient fléchi, puis rebondi. Il cligna de l'œil, d'un air entendu. Le précieux colis était lourd, et il en savait quelque chose.

Louis Bondell, cependant, le bombardait de questions :

— Que s'est-il passé, là-bas, depuis mon départ ? Comment vont les camarades ? Qu'est devenu Bill Smithers ? Bishop est-il toujours associé avec Pierce ? Mes chiens se sont-ils bien vendus ? A-t-on trouvé de l'or au Sulphur Bottom ? Tu as une riche mine, sais-tu ! Quel est le bateau qui t'a ramené ?

Une demi-heure durant, Fred Churchill répondit aux questions de Bondell. Puis la conversation commença à tomber. Fred fit un mouvement de tête vers le sac et suggéra :

— Tu pourrais, peut-être, y jeter maintenant un coup d'œil…

— Oh ! ça va bien… répondit Bondell. Parle-moi plutôt du *claim* de Mitchell[10]. A-t-il rapporté tout ce qu'on en attendait ?

— Tu ferais mieux, vraiment, insista Churchill, de vérifier ce sac. Quand j'accepte une mission de confiance, j'aime à savoir si l'on est content de moi. Quelqu'un peut y avoir mis le nez pendant que je dormais. On ne sait jamais. J'aimerais à savoir que tout y est en ordre.

— Peuh ! Ne te fais pas de bile, mon vieux. Ça n'en vaut pas la peine, je t'assure…

Et Bondell se prit à rire.

— Pas la peine… répéta Fred Churchill, d'une voix blanche. Pas la peine…

Puis il eut un sursaut et reprit, avec fermeté :

— Louis, qu'y avait-il dans ce sac ? Je veux le savoir !

Louis le regarda d'un air bizarre. Il quitta la pièce un instant et revint avec un trousseau de clefs. Avec l'une d'elles, il ouvrit le sac de cuir, y plongea la main, et en tira un gros et lourd revolver Colt, du calibre 44. Quelques boîtes de munitions, à l'usage du revolver, suivirent, puis tout un assortiment de cartouches Winchester.

— Voilà, dit-il, quand il eut terminé.

Fred Churchill alla vers le sac, le prit dans ses mains, et regarda à l'intérieur si c'était bien tout. Puis, machinalement, il le retourna et le secoua avec précaution.

---

[10] Le claim est le lot attribué à chaque prospecteur d'or.

— Le revolver est rouillé… observa Bondell. Il a dû rester sous la pluie.

— Évidemment… répondit Churchill. Il a été mouillé, et c'est dommage. J'en ai pris insuffisamment soin.

Et il sortit.

Au bout de dix minutes, Louis Bondell ne le voyant pas revenir, sortit à son tour. Il trouva Churchill assis sur les marches du perron, les coudes sur les genoux, le menton dans ses mains.

L'homme, comme hébété, regardait fixement dans les ténèbres.

III

CONSTRUIRE UN FEU

(To build a fire)
(2ème version, 1908)

L'aube, ce jour-là, était froide et grise, très grise et très froide, lorsque l'homme quittant le large tracé que dessinait le Yukon gelé, gravit le haut coteau qui s'élevait sur une des rives du fleuve et où se dessinait confusément une piste étroite, qui s'en allait vers l'est, à travers l'épaisse futaie des sapins[11].

Le coteau était à pic. Une fois arrivé au sommet, l'homme fit une pause, pour reprendre haleine ; puis, machinalement, il regarda sa montre. Elle marquait neuf heures.

Il n'y avait pas de soleil, pas un soupçon de soleil, quoique aucun nuage ne fût au ciel.

Le firmament était pur. Et cependant un impénétrable voile semblait s'étendre sur toutes choses. De ténues et fines ténèbres, qui n'étaient pas la nuit, mais l'absence du soleil, tamisaient le plein jour et l'obscurcissaient.

---

[11] Le Yukon, ou Yakou, est le fleuve long d'environ deux mille kilomètres, qui traverse le Klondike et le Territoire d'Alaska, pour aller se jeter dans la mer de Behring.

De cela, l'homme n'était pas inquiet. Depuis bien des semaines il n'avait point aperçu le soleil. Il savait que beaucoup d'autres devraient s'écouler encore avant que le globe joyeux, rompant la longue nuit polaire, commençât, pendant quelques secondes tout d'abord, à émerger vers le sud, au-dessus de la ligne d'horizon.

Mais, se retournant, l'homme jeta un regard en arrière, vers la longue piste qu'il venait de parcourir. En dessous de lui s'étendait le Yukon, large d'un mille et prisonnier sous trois pieds de glace. Et cette glace elle-même était ensevelie sous trois pieds de neige.

La neige, immaculée, ondoyait en molles ondulations, là où elle recouvrait les blocs chaotiques qui s'étaient formés lors du gel du fleuve. Vers le nord et vers le sud, aussi loin que l'œil pouvait porter, s'étendait cette blancheur infinie, sur laquelle une ligne grisâtre, mince comme un cheveu, serpentait, en contournant les îles, recouvertes de noirs sapins, qui égrenaient sur le fleuve leur chapelet.

Cet imperceptible trait était celui que venait de suivre l'homme, la piste connue qui, longue de cinq cents milles vers le sud, s'en allait, dans cette direction, vers les passes du Chilcoot, vers Dyea et le Pacifique. Vers le nord, la piste du fleuve conduisait à Dawson, distant de soixante-dix milles, puis, milles après milles, vers le Détroit de Behring et le Fort Michel, sur la Mer Polaire[12].

---

[12] Dawson était la capitale du Klondike et du Pays de l'Or. Fort Saint-Michel est situé dans l'Alaska, sur le Golfe de Norton, qui s'ouvre entre la mer et le détroit de Behring. Rappelons que le mille anglais vaut un peu plus d'un kilomètre et demi, soit 1609 mètres.

Mais ni la ligne mystérieuse de l'horizon lointain, ni l'absence du soleil, ni le froid terrible qui sévissait, ni toute cette ambiance de fantastique désolation, ne troublaient l'homme au-delà de ce qu'il était nécessaire.

Ce n'était point qu'il fût autrement blasé de ce spectacle. Il était un nouveau venu, un *Chechaquo,* et c'était son premier hiver sur la Terre du Nord[13]. Mais nulle imagination superflue ne venait jeter la peur dans son cerveau. D'esprit énergique et net devant les réalités, il ne s'attardait point à philosopher sur elles.

En face de la formidable nature qui l'étreignait, il ne méditait point sur la fragilité de l'être humain, sur la place qui lui a été assignée dans l'univers, sur les limites extrêmes du chaud et du froid, qui lui permettent d'y vivre ou l'y condamnent à mourir, et, s'il succombe, sur l'immortalité de son âme. Cinquante degrés sous zéro ne l'impressionnaient pas plus, en eux-mêmes, que quatre-vingts degrés[14]. Tout ce qui l'intéressait dans un pareil froid, c'est qu'il en était incommodé. La morsure du gel faisait mal, et il importait de s'en préserver en fourrant ses mains dans d'épaisses mitaines, en rabattant sur ses oreilles les pattes de sa casquette, en protégeant ses jambes et ses pieds dans des bas et dans des mo-

---

[13] Dans *White-Fang,* ou *Croc-Blanc* (Ch. XVI, *Le Dieu Fou)* Jack London nous apprend que : « … les quelques hommes blancs qui se trouvaient à Fort-Yukon se dénommaient eux-mêmes, avec orgueil, les Sour-Doughs, ou les Pâtes-Aigres, parce qu'ils préparaient, sans levure, un pain légèrement acidulé. Ils ne professaient que du dédain pour les autres hommes blancs qu'amenaient les vapeurs et qu'ils désignaient sous le nom de Chechacos, parce que ceux-ci faisaient, au contraire, lever leur pain pour le cuire. »

[14] Rappelons qu'il s'agit ici de degrés Farhenheit.

cassins épais. Cinquante degrés sous zéro, c'était un fait, et rien de plus.

Tournant donc de nouveau le dos au Yukon, il s'apprêta à continuer sa route. Afin de se renseigner approximativement sur le froid qu'il pouvait faire, il cracha. Il entendit un bruit aigu, pareil à une petite explosion. Ce qui le fit un peu tressaillir. Il cracha derechef et, pour la seconde fois, avant de choir sur la neige, la salive claqua dans l'air.

L'homme n'ignorait pas qu'à cinquante degrés sous zéro la salive claquait au moment où elle touchait le sol. Mais, pour avoir ainsi explosé dans l'air, c'est que le froid, sans aucun doute, dépassait cinquante degrés. De combien ? Il ne le savait pas. Et que lui importait, en somme ?

Tout ce qui l'intéressait, c'était de rejoindre sans encombre d'autres hommes qui l'attendaient sur la fourche gauche de l'Henderson Creek, petit affluent du Yukon, où se trouvait leur « claim »[15]. Les camarades avaient gagné directement le but, par une piste de traverse, tandis que lui-même s'était détourné de son chemin, afin d'explorer la vallée du Yukon et de vérifier si les forêts de sapins de ses îles et de ses rives fourniraient, au printemps prochain, des rondins de taille voulue, pour l'exploitation de la mine. D'après ses prévisions, il rejoindrait ses compagnons au campement, vers six heures du soir. La nuit serait déjà tombée. Mais il se retrouverait en société, un feu joyeux crépiterait, et un bon souper bien chaud l'attendrait.

---

[15] Le *claim* est le lot à exploiter, dévolu à une équipe de chercheurs d'or.

Pour ce qui était du déjeuner, il portait sur lui le nécessaire. Il posa la main, en y songeant, sur une grosse bosse qui faisait saillie sous son vêtement. Là, sous la chemise, à même sa peau nue, était un paquet de biscuits, enveloppés dans un mouchoir. C'était le seul moyen d'empêcher les biscuits de geler. Il se sourit à lui-même, satisfait en songeant que chacun de ces biscuits, après avoir été fendu en deux, avait été trempé dans du lard fumé, préalablement fondu, et renfermait, comme un sandwich, entre ses deux morceaux rapportés, une tranche grillée de ce même excellent lard.

L'homme s'engouffra sous les grands sapins. La piste qu'il suivait était à peine tracée. Une couche de neige était tombée, depuis le passage du dernier traîneau. Et il se réjouissait d'aller à pied, légèrement, sans autre charge que son déjeuner dans sa chemise.

Ce froid, pourtant, le surprenait. De sa main, sans la sortir de la mitaine, il se frotta le nez, qui était gourd, puis la saillie de ses pommettes. Une barbe rousse abondante lui encadrait tout le visage. Mais les poils drus ne protégeaient point les pommettes qui saillaient, ni le nez qui, comme un cap, se projetait en avant, agressif, dans l'air glacé.

Sur les talons de l'homme trottait un chien, un énorme husky du pays, le type de vrai chien-loup, à la robe grise, et dont la nature, ni l'aspect ne semblaient guère différer de ceux de son frère, le loup sauvage.

L'animal était déprimé par le froid prodigieux. Il savait que ce n'était pas là un temps pour voyager. Son instinct l'en avertissait plus sûrement que le raisonnement n'avait su le faire pour l'homme. Celui-ci eut-il eu un thermomètre, ce n'étaient pas, en effet, cinquante degrés, ni soixante, ni

soixante-dix, mais soixante-quinze au dessous du point de congélation que l'appareil eût marqués.

Le chien ignorait tout des thermomètres. Sa notion du froid n'avait point la précision des calculs humains. Mais, en son cerveau rudimentaire, une crainte vague naissait, qui l'écrasait sous sa menace. La bête, angoissée, se glissait derrière l'homme, silencieuse, interrogeant ardemment tous ses gestes, comme si elle s'attendait, à tout moment, à le voir s'en revenir vers le dernier campement ou, s'arrêtant, chercher quelque part un abri, pour y construire un feu.

Le husky connaissait la nécessité du feu, par un tel froid. En l'absence de la flamme bienfaisante, il eût du moins souhaité de se creuser un trou dans la neige, pour s'y tapir à l'abri de l'air. Son haleine congelée avait poudré d'un givre blanc et cristallin ses bajoues, ses sourcils et son museau.

La barbe rousse de l'homme et ses moustaches étaient congelées, elles aussi, mais plus solidement. Le dépôt de givre s'y transformait en un dépôt de glace, dont l'épaisseur augmentait à chaque bouffée de l'humide et tiède respiration qu'il exhalait.

L'homme, de plus, chiquait et la muselière de glace qui lui encastrait les lèvres les rendait à ce point rigides qu'il lui était impossible de les faire jouer pour expectorer le jus de tabac. En sorte que celui-ci, mêlé à sa salive, ruisselait sur sa barbe, en stalactites, qui avaient la couleur brunâtre et la dureté de l'ambre, et dont la longueur augmentait sans cesse au-dessous de son menton.

Si l'homme était tombé, sa barbe se fût brisée en morceaux. Mais il se souciait peu de cet appendice. Tous les chiqueurs payaient au froid le même tribut, dans le Northland.

Deux fois déjà, il s'était trouvé dehors, avec des sautes de froid de cinquante et de soixante degrés du thermomètre à alcool, et le même phénomène s'était produit.

Plusieurs milles durant, l'homme poursuivit son chemin à travers de vastes forêts plates. Il traversa ensuite un grand marécage gelé, semé de bouquets d'arbustes noirs, et, arrivé dans une vallée, il descendit jusqu'à la berge d'un petit cours d'eau glacé. C'était l'Henderson Creek.

Il consulta sa montre. Dix heures. Il savait qu'il marchait à une allure de quatre milles à l'heure, et il en conclut qu'il serait arrivé, pour midi et demi, à la première fourche de la rivière, distante encore de dix milles. Il décida que, pour célébrer cet heureux événement, il mangerait son déjeuner, une fois arrivé à ce point.

Le chien, découragé, la queue pendant entre les jambes, reprit sa place derrière les talons de son maître qui, de sa marche légèrement balancée, se mit à suivre le lit de la rivière. Plus profonde, la piste laissée par les derniers traîneaux qui avaient passé là était encore visible. Mais la neige avait recouvert toute trace de pas humains. Il y avait un mois que personne n'avait remonté ni descendu le silencieux vallon.

L'homme allait toujours, d'un pas régulier. Son cerveau ne remuait pas de réflexions inutiles ; il ne pensait à rien, sinon au déjeuner dont l'instant approchait, et qu'à six heures du soir il aurait retrouvé ses camarades. Il ne disait rien non plus, pour la raison majeure qu'il n'y avait personne avec qui engager la conversation. Et, d'ailleurs, eût-il voulu parler qu'il ne l'aurait pu, par l'effet de cette muselière de glace qui lui fermait la bouche. Il se contentait de mâcher uniformément son tabac et d'allonger ainsi sa barbe d'ambre.

La seule pensée qui lui revenait parfois, c'est qu'il faisait réellement froid, que jamais encore il n'avait connu une pareille froidure. Tout en cheminant, il frottait automatiquement de ses mitaines, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, ses pommettes et son nez. Mais il avait beau frotter, la circulation ne semblait pas se rétablir. Dès qu'il cessait la friction, nez et pommettes redevenaient inertes.

Il était certain maintenant, et il s'en rendait compte, qu'il avait une partie du visage gelée. Et il regrettait de ne s'être point fabriqué, avec du cuir, un masque spécial, retenu par des courroies, tel que celui que portait Bud, son camarade, lorsque la température baissait brusquement. Mais bah ! le malheur n'était point considérable. Avoir le nez et les joues gelées était fâcheux assurément, et fort douloureux par la suite. Mais on n'en mourait pas, et c'était le principal.

L'homme allait, et la seule préoccupation de son cerveau indifférent était d'observer sans trêve, et très attentivement, la piste qu'il suivait, les crochets et les courbes de la rivière gelée, les amas de bûches entraînées par les inondations printanières, et qui formaient aujourd'hui de petits monticules neigeux qu'il convenait d'éviter. Il scrutait le sol, chaque fois presque avant d'y poser le pied. Il y eut un moment où il fit soudain un écart, comme un cheval qui prend peur, et où, se reculant de plusieurs pas, il contourna à distance la piste tracée.

La rivière était entièrement gelée, jusqu'à son lit. Il ne l'ignorait pas, et connaissait qu'aucun cours d'eau ne saurait conserver une goutte liquide durant l'hiver arctique.

Mais il savait aussi que des sources souterraines jaillissaient, en bouillonnant, des flancs des collines et se frayaient leur course sous la neige, pour rejoindre sous la glace le lit

de la rivière et y continuer leur chemin. Même durant les plus grands froids, ces sources, que la neige et la glace protégeaient du contact de l'air, ne se prenaient jamais. Un grave danger en résultait et elles constituaient de vraies chausse-trappes.

La couche neigeuse, qui les recouvrait et dissimulait, était épaisse, parfois, de trois pouces seulement. Parfois aussi de trois pieds. Il arrivait encore qu'une série de nappes d'eau et de couches de glace se superposaient sous la neige. En sorte que si la carapace supérieure venait à s'effondrer, celles qui suivaient en faisaient autant, et quiconque tombait dans l'un de ces traquenards était exposé à se trouver dans l'eau jusqu'à mi-corps.

Telle était la cause de l'effroi qui, tout à l'heure, s'était emparé de l'homme.

Il avait senti la glace se dérober sous ses pas et entendu sous lui un craquement sinistre. Or, par cette température, avoir seulement les pieds mouillés pouvait être cause de graves et dangereux désagréments. Le moins, pour lui, qu'il en pût résulter, était de retarder son voyage, en l'obligeant à construire un feu, qui lui permît de se déchausser et de sécher à la flamme ses bas et ses mocassins.

L'homme s'arrêta de marcher, pendant un instant, et observa la configuration de la vallée. Il conclut que les sources devaient venir de la droite. Tout en continuant à se frotter de temps à autre le nez et les pommettes, pour tâcher d'y ramener le sang, il reprit sa route en appuyant vers la rive gauche du fleuve. Il allait avec précaution, éprouvant du pied, à chaque pas, la solidité de la glace. Puis le sol parut redevenir plus ferme et le danger disparaître. Il prit dans une de ses

poches une nouvelle chique, la glissa entre ses lèvres et, accélérant son allure, reprit sa marche à quatre milles à l'heure.

Pendant les deux heures qui suivirent, il rencontra encore plusieurs de ces trappes. La neige, légèrement affaissée à ces endroits, y prenait une apparence cristalline particulière, qui l'avertissait du péril.

Mais, comme un passage lui paraissait plus spécialement suspect, il contraignit le chien à marcher devant lui. L'animal, de plus en plus collé à ses talons, s'y refusa tout d'abord. Il fallut que l'homme le menaçât et le poussât en avant. Et, de fait, le chien, qui se hâtait, n'avait point parcouru la longueur d'une vingtaine de pas, qu'il enfonçait soudain et culbutait dans un trou d'eau. Il se remit vivement sur ses pattes et s'éloigna vers un sol plus solide.

Les pattes du chien avaient été mouillées et l'eau s'y était instantanément transformée en glace.

L'animal, se laissant tomber sur la neige, commença aussitôt à se lécher, puis, cette opération étant insuffisante, à enlever à coups de dents les lamelles de glace qui pendaient de tous ses poils. Un mystérieux instinct lui commandait d'agir ainsi. L'homme, qui savait qu'autrement la bête ne pourrait plus continuer son chemin, vint à son secours. Il sortit de la mitaine sa main droite et arracha aussi les glaçons. Il n'exposa pas ses doigts, plus d'une minute, à la morsure de l'air et fut stupéfait de l'engourdissement rapide dont ils étaient saisis. Oui, certes, il faisait grand froid. Il remit en hâte sa mitaine et se frappa violemment la main contre la poitrine.

À midi, la clarté atteignit son apogée. Le soleil, cependant, dans sa course hivernale, était trop loin vers le sud

pour pouvoir surgir à l'horizon arctique. Le ciel était toujours pur et sans nuages, et pourtant le corps de l'homme ne projetait aucune ombre sur l'Henderson Creek.

À midi et demi précis, l'homme arrivait à la première fourche de la rivière. Il était satisfait de la vitesse à laquelle il avait marché. S'il la maintenait, il aurait certainement, à six heures, rejoint les camarades.

*

Il déboutonna sa veste et sa chemise pour sortir son déjeuner.

Cet acte indispensable ne lui prit pas plus d'un quart de minute. Mais ce cours laps de temps avait été suffisant pour que de nouveau l'engourdissement s'emparât de ses doigts exposés à l'air. Il tint bon cependant et, sans remettre sa mitaine, par douze fois, avec énergie, il frappa ses doigts contre sa jambe. Puis il s'assit sur une souche d'arbre recouverte de neige, afin de manger.

Une vive piqûre s'était, tout d'abord, fait sentir dans ses doigts, tandis qu'il les battait contre sa jambe. Puis si brusquement cette piqûre avait cessé qu'il s'en étonna. Les doigts étaient comme insensibles, et il n'avait pas encore réussi à porter le biscuit à ses lèvres et à y mordre.

Il frappa encore ses doigts sur son mollet, à plusieurs reprises, et, les renfonçant dans sa mitaine, découvrit son autre main. De celle-ci, hâtivement, il leva le biscuit vers sa bouche. Mais sa bouche était close par la muselière de glace qui réunissait sa barbe à sa moustache, et vainement il tenta de croquer tant soit peu de nourriture.

Il avait oublié de construire un feu, pour se dégeler. Et, à cette pensée, qui lui revint soudain, il se mit à ricaner en songeant combien il était sot.

Mais, tout en ricanant, il remarqua que les doigts de sa main gauche, qui demeuraient exposés à l'air, étaient en train de s'engourdir comme l'avaient fait ceux de sa main droite.

Il remarqua encore que la piqûre qu'il avait, en s'asseyant, ressentie à ses deux orteils, avait disparu. La chaleur était-elle revenue ou, au contraire, était-ce l'effet accru du froid ? Il se le demanda. Il remua ses pieds dans ses mocassins ; les deux orteils étaient gourds.

Il remit précipitamment sa main gauche dans la mitaine et se leva, tout de même un peu effrayé. Il battit la semelle, jusqu'à ce qu'il sentît de nouveau une sensation de piqûre à ses doigts de pied.

Il faisait froid, évidemment, très froid.

Le vieux bonhomme qui avait sa cabane sur le Sulphur Creek[16], et avec qui il avait causé avant de se mettre en route, n'avait pas menti en lui disant combien il faisait froid parfois, dans le pays. Il s'était alors moqué de lui ! Cela prouvait qu'on ne doit jamais inconsidérément juger de ce qu'on ignore. Il n'y avait pas d'erreur possible : *Il faisait froid*. Et l'homme continuait à marcher de long en large, à frapper des pieds, à battre des bras, jusqu'à ce qu'enfin, la circulation s'étant rétablie, il se rassura.

Alors il entreprit de construire son feu.

---

[16] La Rivière-du-Soufre.

Sous les broussailles qui bordaient la rivière et où la crue du printemps dernier avait apporté, par paquets, des brindilles aujourd'hui desséchées, il trouva le bois qui lui était nécessaire. Il établit avec soin un petit foyer, puis tira de sa poche une allumette, en même temps qu'un morceau d'écorce de bouleau, sur lequel il la frotta. Le bouleau s'enflamma plus rapidement encore que ne l'eût fait un bout de papier, et le feu jaillit, en sifflant. L'homme, se courbant sur la flamme, fit fondre la glace qui lui recouvrait la figure. Puis, devant la bienfaisante chaleur, il sortit ses mains de ses mitaines, et se risqua à manger ses biscuits. Il avait dominé le froid. Le chien, satisfait lui aussi, s'allongea tout près du feu, le plus près qu'il lui fût possible, sans se roussir les poils.

Son déjeuner terminé, l'homme bourra sa pipe et la fuma tranquillement. Puis il renfila ses mitaines, rabattit sa casquette sur ses oreilles et reprit la piste sur la fourche gauche de l'Henderson Creek.

Le chien, désappointé, quitta le feu en rechignant. Cet homme, songeait-il, ne savait réellement pas ce qu'était le froid. Effectivement, aucun atavisme ancestral n'avait sans doute inculqué à l'homme la notion du froid, du vrai froid, du froid à cent sept degrés sous zéro. Il n'en était point de même du chien. Ses ancêtres, à lui, lui avaient transmis leur expérience. Il n'ignorait pas qu'il est mauvais de s'aventurer au loin par une pareille température. C'est le moment, bien au contraire, de se coucher douillettement au fond d'un trou, dans la neige, et d'attendre, pour en sortir, qu'un rideau de nuages, s'étendant entre la terre et le ciel, vienne intercepter le rayonnement atmosphérique d'où provient ce grand froid.

Il n'existait, entre le chien et son compagnon humain, aucune intimité d'ordre affectif. L'un était l'esclave de

l'autre. La seule caresse qu'il en recevait était celle de la mèche du fouet, et toutes les bonnes paroles qu'il connaissait étaient ces bruits de gorge, rauques et menaçants, qui annonçaient les coups.

Aussi le chien, en aurait-il eu les moyens, n'eût fait aucun effort pour communiquer à son compagnon ses appréhensions. Le bien-être de l'homme ne l'intéressait aucunement et c'était pour lui-même qu'il souhaitait demeurer auprès du feu. Mais l'homme siffla et parla au chien, d'un claquement de fouet. Le chien reprit sa place aux talons de son maître et continua à le suivre.

Le marcheur renouvela sa chique. La barbe d'ambre recommença à se former, tandis que, non moins rapidement, son haleine congelée saupoudrait de givre ses moustaches, ses sourcils et ses cils.

Sur la fourche gauche de l'Henderson Creek, les sources semblaient moins nombreuses et, pendant une demi-heure, l'homme n'en aperçut aucun indice.

Puis l'événement arriva. À un certain endroit qui ne décelait aucun signe suspect, où la neige, régulière et lisse, paraissait indiquer en dessous un terrain solide, l'homme enfonça. Le trou n'était pas profond et il s'en tira en se mouillant seulement jusqu'à la moitié des mollets.

Il n'en fut pas moins furieux et, quand il se retrouva sur le sol ferme, il se mit à pester contre son mauvais sort. Il avait espéré atteindre le campement et rejoindre ses camarades à six heures. Cet accident le retarderait d'une heure. Car il lui fallait reconstruire un nouveau feu, pour y sécher ses chaussures. C'était là une nécessité impérieuse, par cette basse température, il ne le savait que trop.

Il se dirigea donc vers la berge du cours d'eau, qu'il gravit. Le bois, par bonheur, était abondant. Là encore, les grandes eaux du printemps avaient, sous les sapins, amassé un dépôt de bois mort. Il y avait de fines herbes sèches et de menues brindilles, et aussi des tas de branches et de bûches de toutes dimensions. Il commença donc par étaler et ranger sur la neige un certain nombre de grosses bûches, pour servir de foyer à son feu et empêcher la jeune flamme de se noyer dans la neige fondue. Puis il opéra comme précédemment, en grattant une allumette sur un petit morceau d'écorce de bouleau, et en alimentant la flamme, tout d'abord avec des touffes d'herbes desséchées et des brindilles.

Accroupi sur la neige, l'homme procédait méthodiquement et sans hâte, avec la pleine conscience du danger qu'il courait. Graduellement, à mesure qu'elle grandissait, il jetait à la flamme des bouts de bois de plus en plus gros. Il était certain de réussir ainsi. Et réussir était indispensable. Lorsque le thermomètre est à cent sept sous zéro, il importe de ne point commettre d'impair en construisant son feu, surtout si l'on a les pieds mouillés. Avec les pieds secs, si l'on échoue, il suffit, pour les réchauffer, de courir sur sa piste pendant un demi-mille. Mais, à cette température, lorsque les pieds sont mouillés et en train de geler, le procédé est contre-indiqué. Car plus rapide est la course, et plus fort les pieds gèleront.

Tout cela, l'homme le savait. Le vieux père, dans sa cabane, sur le Sulphur Creek, l'en avait averti, et il appréciait maintenant ses avis. Déjà il ne sentait plus ses orteils et, comme il avait dû, de nouveau, pour construire son feu, sortir ses mains des mitaines, ses doigts, eux aussi, commençaient à geler.

Tant qu'il avait marché à l'allure de quatre milles à l'heure, la circulation du sang, du cœur aux extrémités, s'était accomplie normalement. Mais, à l'instant précis où il s'était arrêté, le sang avait fait de même. Comme le chien, le sang redoutait le froid et s'en cachait, fuyant les extrémités, plus exposées, du corps de l'homme, pour se retirer aux tréfonds de son être.

L'homme sentait, sur toute la surface du corps, sa peau se refroidir. Mais la vie n'était pas entamée en lui. Le feu commençait à flamber superbement. Le moment approchait où il allait pouvoir l'alimenter avec de grosses bûches. Alors il enlèverait ses chaussures et, pendant qu'elles sécheraient, il réchaufferait ses pieds au brasier, non sans les avoir au préalable, selon le rite coutumier, frictionnés avec de la neige. Non, sa vie n'était pas entamée. Il songea au vieux père, sur le Sulphur Creek, et sourit.

L'ancien lui avait, très sérieusement, exposé que nul homme, au Klondike, ne devait s'aventurer à voyager seul, au-delà de cinquante degrés sous zéro. C'était une loi absolue.

Et cependant, lui, il était ici. Un accident était survenu et, tout seul qu'il fût, il s'était tiré d'affaire. Ces vieux – pas tous, mais certains d'entre eux – ont des âmes de femmes. L'essentiel est de garder ses idées nettes. Alors tout va bien. Un homme, digne de ce nom, doit pouvoir voyager seul.

Tout de même, il était surprenant que ses doigts eussent si vite recommencé à s'engourdir. C'est à peine s'il pouvait saisir une brindille. Ils semblaient ne plus faire partie de son corps. Lorsqu'ils prenaient quelque chose, ses yeux devaient contrôler s'ils la tenaient ou non.

Mais, qu'importait, au fond ! Le feu aussi était là, claquant et craquant, et chacune de ses flammes, qui dansaient dans l'air gelé, était de la vie.

L'homme se mit en position de délacer ses mocassins. Ils étaient recouverts d'une croûte de glace. Les bas épais, de fabrication allemande, qui lui enserraient les mollets, étaient roides comme des fourreaux d'acier. Les lacets des mocassins ressemblaient, eux aussi, à des fils d'acier, tout noirs et tordus, comme s'ils avaient passé par quelque incendie. Il tira dessus, pendant un instant, avec ses doigts gourds. Puis, se rendant compte qu'ainsi il cherchait l'impossible, il tira son couteau de sa gaîne. Mais, avant qu'il pût couper les lacets, le second événement arriva.

Ce fut de la faute de l'homme. Il avait commis une grave erreur en établissant son feu sous un sapin. Un feu doit être construit à découvert. Mais la place lui avait paru plus confortable.

Or le sapin était chargé, jusqu'à son faîte, d'une épaisse carapace de neige. Le vent, depuis plusieurs semaines, n'avait pas soufflé, la neige s'était accumulée, et chaque branche portait tout ce qu'elle pouvait soutenir. L'homme avait, pour les jeter sur son brasier, brisé quelques branches basses et, ce faisant, communiqué à l'arbre une imperceptible agitation.

Elle avait été suffisante cependant pour rompre l'équilibre de la couche neigeuse et provoquer le désastre.

Ce fut d'abord, au faîte de l'arbre, une branche qui renversa sa charge de neige. La neige tomba sur la branche qui était au-dessous et, à son tour, celle-ci culbuta son faix. La chute continua, silencieuse et rapide, d'échelon en échelon.

Puis, comme un bloc, la blanche avalanche s'abattit sur l'homme et sur son feu. Du brasier rougeoyant plus rien, la seconde d'après, ne restait. Plus rien, qu'un lit informe de neige fraîche, étalée.

*

L'homme en fut terrifié. Terrifié comme s'il venait d'entendre prononcer sa condamnation à mort.

Pendant un moment, il resta les yeux fixés sur place du foyer disparu. Puis il redevint maître de lui et très calme.

Peut-être le vieux père lui avait-il dit vrai. S'il avait eu avec lui un compagnon de piste, le danger aurait assurément été moindre. Ce compagnon l'aurait aidé à reconstruire le feu, et son intervention n'eût pas été superflue. Mais, puisqu'il était seul, seul aussi il reprendrait la besogne. Et, mieux averti, il éviterait semblable catastrophe. Sans doute, il y laisserait quelques doigts de pied, qui achèveraient de geler, le temps que le second feu fût prêt. Mais qu'y pouvait-il ?

Voilà ce qu'il pensait. Cependant, il ne s'attarda point à d'inutiles réflexions. Tout en roulant ces pensées, il s'était remis au travail.

Il établit de nouvelles fondations pour son feu, à découvert cette fois, là où aucun arbre traître ne déverserait sa neige sur lui, pour l'éteindre. Il redescendit ensuite sur la berge du fleuve, afin d'y recueillir herbe sèche et brindilles.

Ses doigts étaient devenus si gourds qu'il ne pouvait s'en servir pour trier sa récolte et qu'il dut prendre, pêle-mêle, à grosses poignées, tout ce qui lui tomba sous la main. Il recueillit de la sorte beaucoup de brindilles pourries, ainsi que

des touffes de mousse verte, qui s'y entremêlaient, et qu'il eût fallu enlever. Mais il ne pouvait faire davantage.

Il procédait aussi méthodiquement que tout à l'heure, mettant de côté les plus gros morceaux de bois, afin de les employer seulement quand le feu aurait pris. Le chien, pendant ce temps, assis sur son derrière, ne le quittait pas du regard, une ardente convoitise brillant dans ses prunelles, car l'homme était pour lui le pourvoyeur du feu, du feu qui commencerait bientôt à flamber.

Ces préparatifs une fois terminés, l'homme chercha dans sa poche une autre lamelle d'écorce de bouleau. Il savait que cette lamelle s'y trouvait et, en effet, tandis qu'il farfouillait dans l'étoffe, il entendait le froissement de l'écorce. Mais ses doigts ne sentaient rien et, en dépit de ses efforts, ne parvenaient pas à la saisir. Il avait également conscience que, pendant ce temps, ses pieds continuaient à geler. À cette idée, il se sentit étreint d'une véritable angoisse. Mais il raidit sa volonté et conserva son calme.

À l'aide de ses dents, il renfila ses mitaines, battit des mains contre ses côtes, fit aller ses bras, en avant en et arrière. Puis il s'asseyait et se relevait. Le chien le regardait faire, toujours assis dans la neige, le panache de sa queue touffue enroulé sur ses pattes de devant, comme un manchon, les oreilles pointées en avant, intéressé et curieux. L'homme, de son côté, tout en continuant à se battre les flancs et à taper ses mains, regardait le chien et il enviait la chaude couverture de poils que la nature avait donnée à la bête.

À force de se démener, l'homme perçut à la fin que ses doigts redevenaient sensibles. C'était comme un picotement bienfaisant, qui ne tarda pas à se muer en une cuisson atro-

cement douloureuse, mais qu'il accueillit avec joie. Il arracha la mitaine de sa main droite et se remit à fouiller dans sa poche, pour y prendre l'écorce de bouleau.

Il y réussit, non sans peine, et se saisit également de son paquet d'allumettes. Mais le formidable froid avait déjà chassé la vie de ses doigts.

Cependant qu'il s'efforçait de séparer des autres une allumette, tout le paquet chut dans la neige. Il tenta de ramasser les petits bouts de bois soufrés. En vain. Ses doigts inertes ne réussissaient pas à les saisir.

Il chassa de son esprit la pensée que ses pieds, son nez et ses pommettes achevaient de geler définitivement et, de toute son âme, banda sa volonté vers la conquête des allumettes. Avec d'infinies précautions il se pencha et, suppléant par la vue au sens du toucher qui faiblissait, il amena sa main ouverte au-dessus du petit tas. Alors il la referma. Ou plutôt il tenta de la refermer. Car les doigts refusèrent d'obéir. Entre eux et la volonté la communication était coupée.

Il remit sa mitaine. Puis, de ses deux mains ainsi protégées, il ramena les uns sur les autres les petits bouts de bois et, par un travail infini, les enleva dans ses deux paumes, comme on fait d'une eau que l'on veut boire. Cela, non sans emporter en même temps beaucoup de neige.

Il leva le tout vers sa bouche et, faisant craquer, d'un violent effort, la muselière de glace, desserra ses lèvres. Rentrant alors la mâchoire inférieure, il tenta, avec la supérieure, de séparer les allumettes. Il parvint à en isoler une, qui tomba par terre. Il n'en était pas beaucoup avancé.

Il eut une excellente idée. Se courbant sur l'allumette, il la prit dans ses dents, puis la frotta le long de sa cuisse.

Après vingt essais infructueux, le soufre se décida à s'allumer. Tandis qu'elle s'enflammait, il l'approcha, la tenant toujours dans ses dents, de l'écorce de bouleau. Mais le soufre qui brûlait lui monta aux narines et, gagnant les poumons, le fit tousser spasmodiquement. Il desserra les dents. L'allumette tomba dans la neige et s'y éteignit.

Le vieux type du Sulphur Creek avait décidément raison, songea l'homme, cependant qu'il se sentait envahi par un désespoir qu'il maîtrisait encore. Au-delà de cinquante degrés sous zéro, on ne doit point voyager seul.

Il réitéra pourtant, avec les mêmes gestes, ses battements de mains et de bras. Mais, cette fois, aucune sensation de vie ne reparut.

Brusquement, enlevant ses mitaines avec ses dents, l'homme découvrit ses deux mains. Entre elles deux il saisit le paquet d'allumettes. Les muscles de ses bras, qui n'étaient pas encore gelés, lui permirent ce double mouvement. Puis, serrant fortement les deux mains, il frotta sur sa cuisse tout le paquet. Une flamme unique en jaillit. Les soixante-dix allumettes s'allumaient d'un seul coup ! Il n'y avait point de vent pour les éteindre et, tenant sa tête de côté afin d'éviter la suffocation du soufre enflammé, l'homme approcha ce feu ardent de l'écorce de bouleau. Il lui sembla, à ce moment, percevoir aux paumes une étrange sensation. C'était sa chair qui brûlait.

Elle brûlait assez profondément sous l'épiderme pour qu'il en sentît la douleur. La douleur s'intensifia. Et l'homme, cependant, l'endurait, tenant le petit faisceau de flammes au-dessus de l'écorce de bouleau posée sur la neige. Mais il faisait cela maladroitement et le bouleau continuait à refuser de

s'allumer, tandis que les mains de l'homme continuaient à brûler.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il lâcha tout. Les allumettes tombèrent, en grésillant, dans la neige.

Quelques-unes pourtant atteignirent l'écorce de bouleau, qui flamba.

Sur cette flamme, l'homme se mit à étendre ses herbes sèches et ses menues brindilles. Il les ramassait, tant bien que mal, entre les deux paumes de ses mains. S'il rencontrait du bois pourri, ou de la mousse verte, adhérant aux brindilles, il les éliminait avec ses dents. Tout cela fort gauchement, mais avec une inlassable ténacité.

Que cette flamme vécût ou s'éteignît, cela signifiait pour lui ou la vie ou la mort. Il sentait le sang se retirer de plus en plus de la partie extérieure de son corps et il en éprouvait un tremblement qui ne faisait qu'aggraver sa maladresse.

Une grosse touffe de mousse verte tomba soudain en plein sur le petit feu de l'homme. Du bout de ses doigts il tenta de l'enlever. Mais le tremblement qui l'agitait tout entier provoqua un mouvement trop brusque, qui déplaça le centre du feu. En sorte qu'herbes sèches et brindilles, éparpillées, cessèrent de flamber.

Il s'efforça de les rassembler de nouveau. Son tremblement l'emporta sur sa volonté. Des petites brindilles dispersées monta une dernière fumée et tout s'éteignit. L'allumeur de feu avait échoué.

Comme l'homme jetait autour de lui un regard apathique et vague, ses yeux rencontrèrent le chien, qui se tenait en face de lui, toujours assis dans la neige, de l'autre côté du pe-

tit foyer ruiné. La bête sentait, elle aussi, le froid l'envahir. Elle arrondissait le dos et l'abaissait, en hérissant son poil, et, pour les réchauffer, levait successivement, en se dandinant, ses pattes de devant. Cette gymnastique n'arrêtait point.

La vue du chien fit naître dans la tête de l'homme une idée sauvage. Il se remémora l'histoire de ce voyageur qui, pris dans une tourmente de neige, tua un jeune taureau qu'il rencontra, et qui, s'abritant dans les entrailles chaudes, fut ainsi sauvé du gel et de la mort. Il ferait comme lui. Il tuerait le chien, puis enfouirait ses mains dans le cadavre encore chaud, jusqu'à ce que leur engourdissement disparût. Alors il tâcherait de retrouver quelque allumette dans une de ses poches et reconstruirait, une troisième fois, son feu.

Il parla au chien et l'appela. Mais si pleine d'émotion était sa voix, tellement elle tremblait, que la bête, qui jamais ne s'était entendu parler de la sorte, s'effraya. Cette voix cachait un danger. Lequel ? Elle l'ignorait. Mais le danger était certain et l'instinct lui disait de se défier de l'homme.

Les oreilles aplaties et sans cesser d'arrondir le dos et de battre le sol de ses pattes, le chien refusait de se rendre à l'appel.

L'homme se mit alors à quatre pattes et, sur les mains et les genoux, rampa vers l'animal. La défiance du chien, devant cette posture inaccoutumée, s'accrut encore et, l'air hargneux, il se défila sournoisement.

L'homme se releva. Il ne voulait pas perdre son calme. Il regarda le sol, afin de s'assurer s'il était vraiment debout, car il ne sentait plus ses pieds et n'eût pu dire s'ils touchaient la terre. Le chien, cependant, s'était rassuré en voyant que son

maître avait repris sa position verticale. Et, quand une voix impérieuse, qui claquait comme une mèche de fouet, lui parla de nouveau, il retrouva sa soumission coutumière et s'avança.

Dès que le chien fut à sa portée, l'homme, à demi-fou d'espoir, ouvrit les bras et, se baissant, les lança vivement autour de la bête. Mais il avait oublié ses doigts, qui gelaient de plus en plus. En vain tenta-t-il de les agripper au poil, ils ne lui obéissaient plus.

La scène s'était déroulée très rapidement et, avant que le chien eût pu s'échapper, l'homme le tenait solidement dans ses bras, comme dans un étau. L'animal grognait, geignait et se débattait. L'homme, qui s'était assis dans la neige avec son prisonnier, le maintenait étroitement serré contre son corps. Mais c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Il comprit qu'il ne pourrait pas tuer le chien. Il ne disposait pour cela d'aucun moyen. Ses mains impuissantes ne lui permettaient ni de dégaîner et de tenir son couteau, ni d'étrangler la bête. Il la relâcha. D'un bond affolé, le chien se sauva, la queue entre les jambes, et grondant toujours. À une quarantaine de pas, il s'arrêta, les oreilles pointées en avant, observant ce qui allait se passer. L'homme regarda ses mains inertes. Elles pendaient au bout de ses bras, complètement mortes. Elles n'existaient plus pour lui que par la vue. Il avait simplement, par moments, l'impression vague de deux poids très lourds, suspendus à ses poignets.

*

Alors une appréhension de la mort, obscure, opprimante, commença à s'emparer de lui. À mesure qu'il se rendait compte qu'il ne s'agissait plus de perdre son nez, ses

mains ou ses pieds, mais que sa vie même était en jeu, sa peur grandissait. Il regagna le lit de la rivière, et, toujours courant, se remit à suivre la piste abandonnée. Sur ses talons, réglant son trot sur l'allure du maître, le chien reprit son escorte.

L'homme courait aveuglément, sans but conscient, envahi d'un effroi qu'il n'avait encore jamais connu. Il allait sans rien voir. Puis, peu à peu, tout en labourant la neige de ses mocassins, il recommença à discerner les objets autour de lui : les berges du creek, la piste mal tracée, les peupliers dénudés et les sapins noirs, et le ciel au-dessus de sa tête.

Il lui sembla qu'il se sentait mieux. L'effort de la course avait ramené en son corps quelque chaleur. S'il pouvait la continuer assez longtemps, il atteindrait le campement et rejoindrait ceux qui l'attendaient. Là, il serait bien soigné et les camarades sauveraient de lui ce qui n'était pas encore entièrement gelé.

Mais une autre pensée surgissait. Non, non, il n'arriverait jamais au campement… Trop de milles l'en séparaient. Trop profondément le gel l'avait mordu. Bientôt, il tomberait raide mort.

Cette pensée, il s'évertuait à la chasser. Il refusait de s'y arrêter, de la considérer en face. Mais, toujours plus poignante, elle s'imposait, se vrillait en lui. De toutes ses forces il la repoussait, s'efforçant de songer à d'autres choses.

Il lui semblait extrêmement bizarre de pouvoir courir, comme il le faisait, sur des pieds totalement gelés. Si gelés qu'il ne les sentait même pas toucher le sol. Son corps ne paraissait point peser sur eux. Il effleurait la neige, sans ressentir le contact. L'homme avait vu jadis, quelque part dans une

ville, une statue de Mercure Ailé. Il se demandait si ce Mercure n'éprouvait pas la même sensation que lui donnait cet effleurement du tapis de neige.

Il était fou, à la vérité, de prétendre atteindre le campement en courant ainsi. Comment s'imaginer que ses forces affaiblies ne le trahiraient pas ?

Plusieurs fois déjà il avait trébuché. Finalement il chancela, contracta ses muscles pour rétablir son équilibre, puis tomba.

En vain l'homme essaya de se relever. Il était à bout. Il s'assit donc sur la neige et décida de se reposer quelque temps, avant de continuer son voyage ; mais, cette fois, sans courir.

Tout en reprenant haleine, il constata que si son nez, ses joues, ses pieds, ses mains demeuraient insensibles, une bonne et confortable chaleur ardait dans sa poitrine. Pour agréable que fût cette sensation, elle était surprenante. Ayant réfléchi, il conclut que le gel de son corps devait s'étendre. Des extrémités des membres et des membres eux-mêmes, le sang refluait vers la poitrine et vers le cœur.

Pensée terrible qu'il tenta de refouler et d'oublier. Car il sentait bien qu'elle arriverait à faire renaître en lui l'affolement. Et, plus que tout, il redoutait cela. Mais la pensée s'affirmait, obsédante, et persistait si bien qu'il eut tout à coup la vision de son corps totalement gelé.

C'en était trop. Comme mû par un ressort, il se remit debout et reprit sur la piste sa course éperdue. Un moment, le temps d'un éclair, il redevint maître de lui. Il ralentit son allure et se remit à marcher, pour mieux ménager ses forces.

Mais la vision de tout son corps gelé s'imposa presque aussitôt à son cerveau et le fit courir de nouveau.

Derrière lui, à même allure, le chien suivait. Lorsque, pour la seconde fois, l'homme tomba, l'animal s'assit, comme il l'avait déjà fait, sa queue repliée sur ses pattes, les yeux ardents et attentifs. Le calme de la bête irrita l'homme, qui se mit à l'injurier. Le chien se contenta de coucher légèrement les oreilles.

L'homme grelottait de tous ses membres. Visiblement, il était en train de perdre la bataille ; le froid gagnait partout sur son corps. Il eut un dernier sursaut d'énergie et se remit à courir. Mais il n'alla pas plus bien loin. Deux minutes après, il chancela et tombant la tête en avant, s'étendit tout de son long sur la neige.

Ce fut d'abord une stupeur. Puis, dès qu'il eu repris le contrôle de lui-même, il s'assit, et la conception lui vint qu'il devait mourir avec dignité. Il se dit qu'il avait agi en insensé. Il se compara à un poulet qui, la tête coupée, continue à remuer les pattes. Oui il fit cette comparaison !

Puisqu'il était condamné à geler, et que c'était irrévocable, il pouvait aussi bien accepter décemment l'épreuve. Une grande paix résulta pour lui de cette résolution, cependant qu'il sentait une somnolence le gagner et sa tête vaciller.

C'est, après tout, songea-t-il, une sensation délicieuse de s'endormir dans la mort. C'est comme si l'on avait absorbé un anesthésique. La mort par congélation n'est pas aussi affreuse qu'on le disait. Il y avait d'autres façons, bien pires, de mourir.

Une hallucination s'empara de lui. Il voyait les camarades chercher, le lendemain, son cadavre. Il explorait la piste en leur compagnie, et se cherchait lui-même. Avec eux il suivait le lit glacé de la rivière et, soudain, à un coude de la vallée, il trouvait son corps étendu sur la neige. Il songeait alors qu'il avait dû faire grand froid. Quand il serait de retour aux États-Unis, il pourrait raconter aux gens ce qu'était un vrai froid.

Puis cette vision s'effaça, remplacée par une autre. Cette fois, il se trouvait avec le vieux bonhomme qui avait sa cabane sur le Sulphur Creek. Il le voyait nettement, au chaud, et confortable, en train de fumer une pipe.

— Tu avais raison, lui murmurait-il… Tu avais raison, vieux père…

L'homme s'assoupit alors, en un sommeil qui lui parut être le meilleur qu'il eût jamais connu.

Assis en face de lui, le chien attendait. Le jour bref se mourait, en un long et grisâtre crépuscule. Aucun indice ne marquait que le maître s'apprêtât à construire un feu. Il s'en étonnait, dans son cerveau de chien. Dans sa fruste mémoire, rien n'évoquait le souvenir d'un homme assis, sans feu, dans la neige, par semblable température.

Avec la fin du crépuscule et la nuit qui montait au ciel, la froidure augmenta encore. Le chien se mit à gémir doucement et recommença à faire aller sur place ses pattes de devant, tout en couchant les oreilles, car il craignait une réprimande de l'homme ou un coup de fouet.

Mais l'homme ne bougeait pas, ni ne parlait. Le chien gémit plus fort. Puis il rampa vers le maître et flaira l'odeur de la mort. Les poils hérissés, il recula.

Quelques moments encore, il resta à cette même place, hurlant aux étoiles, qui vacillaient dans l'air glacé. Puis il fit volte-face et, remontant au trot la piste qu'il avait, en venant, suivie avec l'homme, il s'en retourna vers quelque autre maître, qui pourvoirait à sa nourriture et lui allumerait un feu.

IV

CE « SPOT »

(That Spot)

Je suis complètement dégoûté de Stephen Mackaye. Jadis, je ne jurais que par lui et l'aimais vraiment comme un frère. Nous ne nous voyons plus. Mais, si jamais nous nous retrouvons de nouveau, je ne réponds pas de moi. Il est inouï qu'un homme avec qui j'ai partagé mon pain et ma couverture, avec qui j'ai cheminé jadis sur la piste du Chilcoot, m'ait joué un pareil tour.

Toujours j'avais considéré Stephen Mackaye comme un homme loyal, un bon camarade, une nature sincère, incapable de la moindre méchanceté. Jamais plus je ne me fierai à mes jugements sur mes semblables. Oui, j'ai soigné cet homme atteint de la typhoïde. Oui, nous avons pensé périr de faim, de compagnie, près des sources du Stewart. Il m'a, pour sa part, sauvé la vie sur le fleuve du Petit-Saumon. Et, maintenant, je le méprise et je le hais, et je lui en voudrai, jusqu'à ma mort, du tour pendable qu'il m'a joué.

Voici l'histoire.

Nous partîmes ensemble pour le Klondike, lors de la grande ruée vers l'or, de l'automne de 1897. Nous avions paqueté et chargé sur nos épaules notre menu bagage, et nous effectuâmes ainsi une partie du chemin.

Mais nous étions partis trop tard pour pouvoir franchir le défilé du Chilcoot avant l'hiver et le gel. La neige, tout à coup, s'était mise à tomber. Il nous fallut acheter des chiens, pour accomplir en traîneau le reste du voyage. Et voilà comment nous acquîmes ce Spot.

Les chiens étaient hors de prix et il nous fallut payer, pour lui, cent dix dollars. Il semblait les valoir. Je dis « il semblait », car c'était, en apparence, une des bêtes les plus superbes que j'eusse jamais vues. Il ne pesait pas moins de soixante livres et toutes ses lignes étaient celles d'un excellent chien de traîneau.

Jamais, par contre, nous n'arrivâmes à déterminer exactement à quelle race il appartenait. Ce n'était pas un « husky ». Ce n'était pas, non plus, un « malemute », ni un chien de la Baie d'Hudson[17].

Il ressemblait à tous ces chiens à la fois et n'était aucun d'eux. Il avait aussi quelque chose des chiens civilisés et de leurs bigarrures coutumières. Car, sur un de ses flancs, se dessinait, sur sa couleur générale, qui hésitait entre le gris sale et le brun jaune, une énorme tache, noire comme du charbon et large comme le fond d'un seau. C'est pourquoi nous l'appelâmes « Spot »[18].

Les apparences d'un excellent chien, il les avait vraiment toutes. Lorsqu'il se mettait en forme, tous ses muscles saillaient magnifiquement, d'un bout à l'autre de son corps. Jamais je n'avais rencontré, dans tout l'Alaska, animal plus robuste d'aspect, ni qui parût plus intelligent. On eût juré,

---

[17] Variétés diverses de chiens de traîneau.

[18] Spot signifie tache.

rien qu'en le regardant, qu'il était capable de faire, à lui seul, la besogne de trois chiens de son poids et de sa taille.

Peut-être en était-il réellement capable. Mais ce n'est qu'une supposition gratuite et je n'en ai jamais eu la preuve. Son intelligence et sa volonté ne s'exerçaient pas dans ce sens.

Il s'entendait beaucoup plus à voler et à piller. Oh ! là, il excellait. Il avait un instinct tout à fait surprenant, pour deviner quand il y avait à faire quelque travail. Et il se défilait en hâte. Il avait, dans ces occasions, le génie de se perdre et de demeurer perdu. Mais, pour le travail, toute son intelligence tombait soudain. Il devenait un être stupide, plus mou que du beurre, qui tremblait sur ses pattes, à vous faire saigner le cœur.

Cette stupidité apparente était, je l'ai toujours cru, un raffinement de son esprit. À l'instar de certains hommes (j'en connais ainsi un certain nombre), il estimait le travail une chose beaucoup trop vulgaire pour qu'il daignât s'y astreindre. Après avoir pesé le pour et le contre, il conclut, j'imagine, qu'une raclée de temps à autre, et pas de travail, valait infiniment mieux que n'être pas battu et travailler toujours.

Son intelligence était fort capable de ce calcul. Souvent je me suis assis devant ce chien et j'ai mis mes yeux dans ses yeux. Il arrivait un moment où des frissons m'en couraient tout le long du dos, où j'en tremblais jusqu'à la moelle épinière. Je ne puis dire exactement ce qu'était cette intelligence. J'en avais le sentiment, et voilà tout.

Lorsque je tentais de lire au fond de l'âme de ce chien, il me semblait que j'avais devant moi une âme humaine. J'en

étais effrayé. Et je songeais à tout ce que l'on raconte des réincarnations communes de la bête et de l'homme. Quelque chose d'immense flottait dans les yeux de cette brute. Un message y était enclos, que j'étais incapable de saisir. Il errait derrière ces prunelles. Ce n'était ni de la lumière, ni de la couleur. C'était… J'ai souvent éprouvé la même impression devant les yeux d'un cerf frappé à mort… C'était plus qu'une parenté entre ces yeux et les miens, entre cette âme et la mienne. C'était une égalité. Vous qui n'avez pas, comme moi, senti ce regard, dites, si vous voulez que je suis fou. C'est ainsi pourtant. Bref, ce chien nous déconcertait. Et Stephen Mackaye éprouvait les mêmes troubles que moi.

*

Ce Spot n'était, décidément, bon à rien. Je me résolus à le tuer. Je sortis de la tente et l'emmenai à l'écart, dans un fourré. Il me suivit à pas lents, et en rechignant. Tandis que je tirais sur la corde, il comprenait, sans aucun doute, ce qui se préparait. Quand je jugeai l'endroit propice, je mis mon pied sur la corde et sortis mon gros revolver Colt.

Le chien s'assit sur son derrière et me regarda. Oh ! il ne me supplia pas ! Non. Il ne fit rien d'autre que de me regarder. Et je vis remuer, dans ses yeux, des tas de choses que je ne comprenais pas. Des choses qui dépassaient mon imagination. Il me parut que j'allais tuer un homme. Un homme conscient et brave, qui regarde sans trembler le trou du revolver braqué sur lui, et qui vous demande simplement : « Qui de nous deux a peur ? »

J'allais presser du doigt la gâchette. Je m'arrêtai. Le message insaisissable flamboyait dans les yeux du chien. Et, dès lors, ce fut trop tard. Tous mes membres s'émurent. Je

sentis, dans mon ventre, un gargouillis semblable à celui qu'y déchaîne le mal de mer.

Alors je m'assis et regardai le chien. Il me parut que j'allais perdre la raison. Voulez-vous connaître la conclusion ? Je jetai par terre mon revolver et revins au campement, en courant, avec la crainte de Dieu dans mon cœur.

Stephen Mackaye se moqua de moi. Cependant, je dois ici faire remarquer que, la semaine suivante, lui aussi conduisit la bête dans un petit bois, pour la tuer. Il revint seul. Fort bien. Mais, un quart d'heure après, le chien rappliquait.

Spot, quoi qu'il en soit, ne prétendait pas travailler.

Lorsque nous eûmes sorti, Stephen et moi, de notre sac, cent dix dollars pour son acquisition, Stephen l'attela au traîneau, en société des autres chiens. Il ne daigna même pas raidir ses traits. Stephen lui parla, et il se mit à trembler, mais ne tira pas davantage. Stephen le toucha du fouet. Il jappa, mais ne tira pas. Stephen le toucha plus fort. Il se mit à hurler, du hurlement lamentable et régulier du loup. Alors Stephen s'emporta et lui distribua une demi-douzaine de coups bien appliqués.

Je sortis de dessous la tente et déclarai à Stephen Mackaye qu'il était un brutal. Il me répondit avec mauvaise humeur. Ce fut la première querelle qu'il y eût encore eu entre nous ! Il jeta son fouet sur la neige et s'éloigna fort en colère.

Je ramassai le fouet et m'avançai vers le chien. Spot fut repris de son tremblement, qui le faisait ressembler à une gelée de charcutier, et, avant même qu'eût claqué la lanière, il s'aplatit sur le sol. Je le cinglai et, à la première morsure du fouet, il se prit à gémir comme une âme perdue. Puis il se coucha dans la neige.

Je mis en marche les autres chiens, qui le traînèrent avec eux, tandis que je continuais à le fouetter. Il se laissa rouler sur le dos, en rebondissant, les quatre pattes en l'air, et en criant comme si on le faisait passer dans une machine à saucisses. Stephen revint vers moi, me railla, et je lui présentai mes excuses pour les reproches que je lui avais adressés.

Depuis, le même manège ne cessa de se répéter.

Si Spot ne prétendait pas travailler, il était, en revanche, glouton comme un porc et, de plus, un habile et fieffé voleur. Il n'y avait pas moyen de se mettre à l'abri de ses larcins. À maint repas, nous dûmes nous serrer le ventre de lard fumé, parce que Spot s'était servi avant nous. Si nous faillîmes mourir de faim, en remontant le Stewart, ce fut grâce à lui. Il avait découvert notre réserve de vivres, y avait pénétré avec effraction et, ce qu'il ne mangea point, le reste de l'attelage s'en chargea. Mais nous reviendrons là-dessus.

Il était impartial, au demeurant, dans le choix de ses victimes et pillait indifféremment les étrangers et ses maîtres. Sans cesse il était en maraude et jamais nous ne fûmes à cinq milles d'un campement, qu'il n'y poussât un raid. Le pis est que les gens se rabattaient ensuite, sur nous, pour nous faire payer la note de ses repas. Et, parfois, c'était dur pour nous. Au cours de ce premier hiver, où nous franchîmes les passes du Chilcoot, il nous fallut payer des tas de lard et des jambons entiers, dont nous ne mangeâmes jamais un morceau.

Si ce Spot avait une peur bleue du travail, il ne craignait pas autre chose. Et, s'il laissait à ses compagnons chiens le soin de tirer le traîneau, il s'entendait, lui, à les faire marcher. Il avait réussi à merveille leur éducation et savait admi-

rablement les corriger. Il était même, envers eux, plutôt sévère.

Il ne craignait rien de ce qui trottait sur quatre pattes. Je l'ai vu qui fonçait seul, sans la moindre provocation, sur tout un attelage, et qui, en un instant, y semait la panique.

J'ai dit qu'il avait un superbe appétit. Il était capable, en outre, de manger n'importe quoi. Je le surpris, un jour, qui était en train d'ingurgiter le fouet. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il débuta par la lanière et, lorsque j'arrivai, pour constater le flagrant délit, il en était au manche.

Sa bonne apparence trompait tout le monde, comme elle nous avait trompés nous-mêmes. Grâce à quoi, au bout de huit jours, nous le vendîmes, pour soixante-quinze dollars, à la Police montée. Elle a des conducteurs expérimentés, et nous ne doutions point qu'avant d'avoir couvert les soixante milles qui nous séparaient de Dawson, Spot serait devenu un chien modèle. Si nous n'en doutions point, c'est que nous le connaissions imparfaitement encore. Par la suite, nous devînmes plus circonspects.

Huit jours après, en effet, nous fûmes réveillés, un matin, par un vacarme infernal et un combat de chiens, à tout casser. Ce Spot était revenu nous trouver et reprenait son dressage des autres chiens du traîneau.

Notre déjeuner fut triste, je vous assure. Mais le sourire nous revint quand, deux heures après, nous revendîmes Spot à l'un des courriers postaux du Gouvernement, qui s'en allait, lui aussi, à Dawson, avec un chargement de dépêches officielles.

Au bout de trois jours, Spot était de retour et célébrait, par une bataille en règle avec ses anciens compagnons, sa joie de nous retrouver !

Après que nous eûmes franchi le défilé du Chilcoot, avec nos propres bagages, nous passâmes la fin de l'hiver et le printemps à transporter, à travers ces passes, les colis d'autres gens. Le métier était bon et nous rapportait un bénéfice estimable.

Nous gagnâmes aussi beaucoup d'argent, à vendre Spot. L'opération se renouvela bien vingt fois. Toujours il revenait, et personne ne venait le réclamer ou réclamer son argent. Nous nous en moquions, d'ailleurs, et nous eussions même payé très cher pour que quelqu'un nous en débarrassât. Mais c'était un espoir vain.

Nous n'avions même pas besoin de l'offrir aux acquéreurs, ce qui, au surplus, eût paru suspect. Il avait si bonne mine que nous étions sollicités de le céder. Nous déclarions seulement : « Son éducation n'est point faite. » Ce qui n'empêchait pas qu'on nous en offrît des prix invraisemblables. Si nous l'abandonnâmes, une fois, pour vingt dollars, on nous en donna, une autre fois, cent cinquante.

Ce dernier client nous le ramena, en personne, et nous traita de façon abominable. Il déclara que cent cinquante dollars, c'était bon marché, pour avoir le droit de nous dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Nous en entendîmes de dures, et cet homme avait si pleinement raison que nous ne sûmes que répondre à ses grossièretés. Aujourd'hui encore, quand j'y songe, je n'en suis pas complètement remis. J'ai honte, et je me méprise, d'avoir subi une telle humiliation.

Lorsque la glace eut complètement disparu des lacs et des fleuves, nous chargeâmes nos bagages dans une embarcation, sur le Lac Bennet, et fîmes définitivement route vers Dawson.

Notre attelage de chiens était excellent (sauf ce Spot) et, naturellement, il embarqua avec nous et s'empila sur nos bagages. Spot était là, lui aussi. Il n'y avait pas eu moyen de le perdre quelque part. Comme il se trouvait trop serré, il culbuta par-dessus bord, le premier jour de notre navigation, tous ses camarades, les uns après les autres. Ce Spot n'aimait pas la foule et prétendait avoir ses aises.

Les chiens repêchés, Stephen Mackaye me dit, le deuxième jour :

— Ce que désire cet animal, c'est beaucoup d'espace. Laissons-le en plan. Il courra où il voudra.

Ainsi fut fait. Nous poussâmes notre barque vers la rive, au Gué du Caribou, et le fîmes sauter à terre. Deux autres de nos chiens, deux excellents chiens, nous échappèrent et firent comme lui. Nous perdîmes deux jours entiers à les chercher. Nous ne pûmes les retrouver et ne les revîmes jamais.

Mais, après que nous eûmes repris notre navigation, nous sentîmes en nous un soulagement et un calme inaccoutumés. Comme le client qui n'avait pas réclamé ses cent cinquante dollars, nous estimions que c'était encore bon marché, d'avoir payé, de la perte de deux chiens, la liquidation de cette affaire. Pour la première fois, depuis plusieurs mois, Stephen et moi, nous nous prîmes à rire, à siffler et à chanter. Nous étions heureux comme des palourdes dans l'eau. Les jours sombres avaient disparu. Le cauchemar s'était dissipé. Ce Spot était parti.

Deux semaines passèrent.

Stephen Mackaye et moi, nous étions debout, un matin, à Dawson, sur la berge du fleuve. Un batelet approchait, arrivant du Lac Bennet.

Je vis Stephen qui sursautait et j'entendis tomber de sa bouche, à travers sa barbe, un vilain mot.

À mon tour, je regardai. À l'avant du batelet, les oreilles dressées, ce Spot était assis.

Stephen Mackaye et moi, nous déguerpîmes sur-le-champ, comme des chiens devant un fouet. Nous avions l'air de malfaiteurs apeurés, fuyant devant la justice qui est à leurs trousses. Telle fut l'opinion du lieutenant de Police, en nous voyant ainsi courir. Il supposa que le bateau amenait des confrères, lancés après nous, et, sans plus attendre, nous somma de nous arrêter. Il nous fit conduire, par un policeman, dans un bar qui était proche, et nous passâmes des moments dénués d'agrément, à lui expliquer de quoi il s'agissait.

Finalement, après que le policeman eut été s'enquérir au bateau, vers lequel nous refusâmes énergiquement d'aller nous-mêmes, il se décida à nous relâcher.

Nous nous mîmes en route, vers notre cabane de bûches. Et là il y avait ce Spot, assis sur le seuil, qui nous attendait. Comment savait-il où nous habitions ? Dawson, l'été en question, comptait dans les quarante mille âmes. Comment avait-il pu discerner des autres notre cabane ? Comment savait-il même que nous étions à Dawson ? C'est moi qui vous le demande et vous laisse la peine de trouver une explication. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit de l'intelligence

surhumaine, de la lueur mystérieuse que j'avais vu luire dans ses yeux.

Nous ne pouvions songer à le brocanter une fois de plus. Il y avait trop de gens, à Dawson, qui l'avaient acheté déjà sur le Chilcoot. L'histoire avait fait son chemin.

Une demi-douzaine de fois, nous le déposâmes sur des vapeurs qui descendaient le Yukon. Il atterrissait, tout bonnement, à la première escale, et s'en revenait vers nous, en trottant le long de la rive.

En sorte que, ne pouvant ni le vendre ni le tuer, force nous était bien de le garder. Personne autre, non plus, ne pouvait le tuer. Il avait une vie surnaturelle. Je l'ai vu, dans la principale rue de Dawson, disparaître sous cinquante chiens, qu'il avait sur le corps. Lorsqu'on était parvenu à séparer les combattants, Spot reparaissait indemne, sur ses quatre pattes, tandis que deux au moins de ses adversaires, que l'on avait crus victorieux, gisaient morts, près de lui.

Une autre fois, je l'ai vu dérober un quartier de viande d'élan, dans la cachette de vivres du major Dinwiddie. La pièce était si lourde que c'est à peine si Spot pouvait maintenir sa distance entre lui et la cuisinière de Mrs. Dinwiddie, une Indienne, qui s'était lancée à ses trousses, armée d'une hache. La cuisinière dut abandonner finalement la poursuite et, comme Spot escaladait une petite colline voisine, le major Dinwiddie, qui courait aussi après lui, déchargea dans le paysage sa carabine Winchester. À deux reprises, il vida son magasin, et Spot ne fut point touché. Sur ces entrefaites, apparut un policeman.

Il mit la main au collet du major, pour avoir, contrairement aux règlements, tiré des coups de feu dans l'enceinte

de Dawson, dont faisait partie la colline. Le major paya son amende. Stephen et moi, nous remboursâmes la viande, sur le pied d'un dollar la livre, y compris les os et les déchets. Parfaitement ! La viande était hors de prix à Dawson, cette année-là.

Je ne vous dis rien que je n'aie pu constater de mes propres yeux. Et je vais vous conter quelque chose. J'ai vu ce Spot tomber dans un trou d'eau, sous la glace du Yukon. La glace était épaisse d'un demi-pied et le courant le suça par en dessous, comme une paille.

Trois cents mètres plus loin, se trouvait un autre grand trou, qui servait, à l'hôpital, à puiser son eau. Spot reparut par ce second trou, se secoua et se lécha, mordit et brisa la glace qui commençait, déjà, à se former entre les doigts de ses pattes, et remonta sur la berge, en trottinant. Là, il tomba sur un gros terre-neuve, qui appartenait au Commissaire de l'Or, et lui flanqua une solide peignée.

À l'automne de 1898, Stephen Mackaye et moi, nous remontâmes le Yukon à la gaffe, avant qu'il fût pris par le gel, en nous dirigeant vers la Rivière du Stewart.

Nous emmenions nos chiens avec nous, sauf ce Spot, bien entendu. Nous estimions l'avoir nourri pour rien, depuis assez longtemps déjà.

Quand je dis nourrir pour rien, c'est une façon de parler. Tous les bénéfices que nous avions tirés, jadis, de ses ventes successives avaient disparu, et au-delà, tant pour son entretien qu'en amendes diverses, qu'il nous avait values. Aussi l'avions-nous solidement attaché dans notre cabane, avant de quitter celle-ci et d'emmener notre bagage.

Après avoir navigué un jour durant, nous campâmes, la nuit venue, à l'embouchure de la Rivière Indienne, et nous nous félicitions, une fois de plus, d'avoir tiré notre révérence à ce maudit animal. J'étais juste assis sur les couvertures, lorsqu'une trombe s'abattit sur notre campement. À la façon dont elle fondit sur les autres chiens, nous nous doutâmes immédiatement de qui il s'agissait. C'était une marmelade à faire se dresser les cheveux.

Comment Spot s'était-il détaché ? Comment était-il sorti de la cabane ? Comment avait-il su, cette fois encore, quelle direction nous avions prise, et que nous avions remonté le Yukon, que nous aurions pu aussi bien descendre ? Nous avions voyagé par eau, vous le voyez, et il n'avait pu, par suite, flairer notre piste.

Stephen Mackaye et moi, nous commençâmes à nous inquiéter sérieusement de ce chien. Il y avait de la diablerie là-dedans. C'est tout juste si nous n'avions pas peur de lui.

La glace commençait à se prendre, quand nous arrivâmes à l'embouchure de l'Henderson Creek.

Nous le troquâmes contre deux sacs de farine, à des chercheurs de cuivre qui remontaient le cours de la Rivière Blanche. Qu'advint-il de ces gens ? Personne ne l'a su. Rien d'eux ne fut jamais retrouvé, ni un harnais, ni une peau ou un poil, d'homme ou de chien, ni un débris de traîneau. Cette disparition totale est encore un mystère dans la région.

Stephen et moi, nous continuâmes à remonter le Stewart.

Six semaines après, ce Spot rampait vers nous et notre campement. C'était un squelette ambulant, qui pouvait à peine se traîner. Et pourtant il parvint à son but, qui était de

nous rejoindre. Par quel stupéfiant miracle ? Apprenez-le moi et je vous renseignerai.

Il était invulnérable, je vous l'ai déjà dit. Une fois, il chercha noise à un chien indien. Le propriétaire du chien, qui était costaud, balança sa hache et la lança sur Spot. Il le manqua et tua son propre chien. Vlan !

Il y a des sorciers qui prétendent posséder le pouvoir de faire dévier les balles. Faire dévier une hache, lancée par un gaillard comme était le propriétaire du chien, c'est encore beaucoup plus fort. Car il est bien évident que ce n'est pas son chien qu'il voulait tuer. C'est lui qu'il tua, cependant. Dites-moi pourquoi, et vous me ferez plaisir.

Je vous ai parlé des visites indues que faisait ce Spot à notre garde-manger. Tant et si bien qu'il faillit causer notre mort. Nos provisions se trouvèrent épuisées, et nous ne rencontrions aucune viande à tuer. Les élans s'étaient retirés, comme les Indiens, à des centaines de milles des parages où nous étions. Il nous fallait attendre le printemps et la débâcle des glaces, pour revoir paraître le gibier.

Nous devînmes maigres à ce point que nous décidâmes de manger les chiens. Spot devait être sacrifié le premier. Il le devina, sans aucun doute, et disparut. Tout simplement ! Nous restâmes à le guetter, plusieurs nuits durant. Mais il se garda de montrer son nez et ce sont les autres chiens qui furent boulottés. Tout l'attelage y passa.

Mais écoutez la suite.

Vous savez ce qu'est un fleuve, à l'heure de son dégel, lorsque des milliards de tonnes de glace se bousculent, se dressent en l'air, s'écrasent mutuellement et se broient.

Tandis que le Steward était en pleine débâcle, craquant et se hérissant, grondant et rugissant, nous aperçûmes Spot qui émergeait du milieu des glaces, et s'y débattait. Le coquin s'était fait prendre, alors, sans doute, qu'il tentait de traverser le fleuve.

Stephen Mackaye et moi, nous en poussâmes de longs hurlements de joie. Nous jetions nos casquettes en l'air, nous dansions et, nous arrêtant de danser, nous nous embrassâmes mille fois. Tout cela parce que nous assistions, enfin, à la suppression du maudit chien. Il n'avait pas, pour s'en tirer, une chance sur un million. Pas une demi-chance. Et nous le vîmes, effectivement, disparaître dans le chaos des glaçons.

Le fleuve redevenu libre, nous le redescendîmes en canot, à la pagaie, jusqu'au Yukon. Nous fîmes halte, pendant une semaine, aux cabanes qui sont à l'embouchure de l'Henderson Creek, afin de nous restaurer un peu. Puis nous continuâmes le Yukon jusqu'à Dawson.

À Dawson, ce Spot nous attendait sur la berge, assis, les oreilles en arrêt, la gueule souriante, et frétillant de la queue. Son accueil fut d'un enthousiasme indescriptible. Comment s'était-il tiré de la débâcle ? Ce n'est pas à moi, vous le savez, qu'il faut le demander. Et il avait su que nous revenions à Dawson ! Il avait su l'heure précise, la minute exacte où nous arriverions et où il devait se trouver là !

Plus je songe à ce Spot, plus je suis persuadé qu'il existe des choses, en ce monde, qui dépassent l'entendement humain. Le cas Spot ne rentre dans aucune, des données scientifiques connues. C'est un phénomène particulier, où il entre beaucoup d'au-delà, beaucoup de psychique et de métaphysique, et je ne sais quoi d'autre encore, qui est hors de ma portée.

Le Klondike est un beau pays. Je m'y trouverais encore à l'heure présente et, comme un autre, je serais en train d'y devenir millionnaire, n'eût été ce Spot.

Je supportai sa paresse durant deux ans. Puis tout mon courage se brisa. Il agissait sur mes nerfs et les délabrait.

Durant l'été de 1899, je résolus de déguerpir. Sans en souffler mot à Stephen Mackaye, je pris donc mes cliques et mes claques.

J'avais, auparavant, mis en ordre mes affaires et je laissais, derrière moi, un petit mot, à l'adresse de Stephen, où je m'expliquais sur ma décision. Je joignais à la lettre un paquet de mort-aux-rats, avec la manière détaillée de s'en servir.

Lorsque je quittai le Klondike, je n'avais plus que la peau et les os, tellement je souffrais des nerfs. Parfois, quand on ne me voyait point, je faisais tout seul des pirouettes, comme un dément. Dès que j'eus rompu avec ce chien, je récupérai ma graisse, à vue d'œil.

J'avais déjà regagné vingt livres, avant d'être arrivé à San-Francisco. Ma femme me retrouva tel que j'étais parti et complètement redevenu mon vieux moi-même.

Une seule fois, je reçus des nouvelles de Stephen Mackaye. Sa lettre était quelque peu aigre-douce. Il trouvait excessif que je lui eusse laissé le chien sur les bras. Il ajoutait qu'il avait essayé de la mort-aux-rats, selon les instructions du papier, mais sans résultat.

Un an passa. J'avais repris mes habitudes, à mon bureau, et ma santé prospérait. Je commençais même à prendre un peu d'embonpoint.

Là-dessus, Stephen revint à son tour. Mais il ne vint pas me voir. Je lus son nom sur la liste des passagers récemment débarqués. Je l'attendis en vain et je me demandais ce que signifiait cette indifférence. Je ne fus pas long à me l'expliquer.

Comme je me levais un matin, je trouvai Spot, attaché avec une chaîne, à la barrière d'entrée de ma maison, et les dents plantées dans la culotte du laitier. Quant à Stephen Mackaye, je ne tardai pas à apprendre qu'il était, ce même jour, reparti vers le Nord.

Ma femme me conseilla d'acheter pour le chien, un superbe collier, orné de clous dorés. Spot en témoigna aussitôt sa reconnaissance, en étranglant, une heure après, le chat angora favori de sa maîtresse.

Depuis que j'ai retrouvé ce Spot, j'ai cessé net d'engraisser. Mon appétit n'est déjà plus aussi bon, et je dépéris, m'affirme ma femme.

Pas plus tard qu'hier soir, Spot a pénétré dans le poulailler de mon voisin de droite, Mr. Harvey, et a tordu le cou à dix-neuf de ses plus beaux poussins. Je devrai, bien entendu, les payer. Mes voisins de gauche ont eu, la semaine dernière, avec ma femme, à cause de Spot, une violente querelle. Ils s'apprêtent à déménager.

Jamais je ne pourrai me débarrasser de ce chien. J'en ai désormais pour la vie. Car j'ai la conviction qu'il ne prétendra pas mourir avant moi.

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi j'en veux à cet abject Stephen Mackaye ? Pourquoi je ne lui pardonnerai jamais, non, jamais, ce qu'il m'a fait ?

V

BRAISE D'OR

(Flush of Gold)

Lon Mac Fane, ce jour-là, était de méchante humeur. Je le suppose du moins, car il avait perdu, chemin faisant, sa blague à tabac. Sans quoi, il m'eût certainement avisé de l'existence de la cabane du Lac Surprise.

Toute la journée, nous nous étions relayés à l'avant du traîneau, afin de frayer une piste aux chiens, avec nos raquettes. Besogne difficile, je le reconnais, et qui n'incite guère au bavardage. Pourtant, Lon Mac Fane, s'il avait bien voulu, aurait pu trouver, à midi, lorsque nous fîmes halte afin de préparer le café, quelques instants pour parler. Il n'en fit rien. En sorte que la surprise ne fut pas pour moi dans le lac, qui était prévu, mais dans la cabane, dont je n'avais jamais entendu parler.

Je commençais à être sérieusement éreinté et je souhaitais, à part moi, le moment où Lon Mac Fane, trahissant sa propre fatigue, me demanderait la permission de s'arrêter et de prendre une heure de repos. Mais je préférais lui laisser cette initiative et je ne voulais point paraître moins endurant que lui.

Lon Mac Fane était cependant mon serviteur. Je l'avais engagé, à un prix non médiocre, pour conduire mes chiens et

m'obéir en tout. Si j'avais déclaré, le premier, que j'étais las, il n'aurait rien eu à y redire. Mais je ne voulais pas. Moi aussi, j'étais sans doute de méchante humeur. Il ne soufflait mot et je me taisais. En sorte que nous aurions pu continuer à cheminer ainsi toute la nuit.

La cabane, tout à coup, apparut. Depuis huit jours que nous suivions notre piste, nous n'avions rencontré âme qui vive. Il y avait grande chance, dans mon idée, qu'il en fût de même la semaine suivante. Et vlan ! Voilà que devant nos yeux se dressait cette cabane, qui laissait apparaître à sa fenêtre une lueur confuse et déroulait vers le ciel, au-dessus de sa cheminée, une spirale de fumée.

Je me préparais à gourmander sévèrement Lon Mac Fane, et je commençai :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il me coupa la parole.

— Oui, c'est bien là le Lac Surprise. La petite rivière qui l'alimente pendant l'été reçoit ses eaux, un demi-mille plus loin, du Telee[19]. Ce n'est pas un lac, à proprement parler. C'est une mare.

Je répliquai :

— Oui, oui, je sais… Ce n'est pas le lac qui m'intéresse. C'est la cabane. Qui l'habite ?

— Une femme.

---

[19] Affluent du Yukon.

L'instant d'après, Lon Mac Fane frappait à la porte, et ce fut effectivement une voix de femme qui lui répondit :

— Entrez !

La porte s'ouvrit et la femme demanda aussitôt à Lon.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu Dave ?

— Très longtemps… répondit Lon, d'un air détaché. Je viens d'un tout autre côté, de Circle-City. Dave, n'est-ce pas, se trouve dans les parages de Dawson ?

La femme fit un signe d'assentiment et Lon Mac Fane commença à déharnacher les chiens, tandis que je détachais les traits du traîneau et transportais tout l'équipement dans la cabane. Celle-ci se composait d'une seule pièce, assez vaste, et tout portait à croire que cette femme y vivait seule.

Elle nous montra le poêle, où l'eau chantait dans la bouilloire, et Lon se mit aussitôt à préparer le souper. De mon côté, j'ouvris le sac de poissons séchés et distribuai leur nourriture aux chiens. J'attendais toujours que mon domestique me présentât à la maîtresse du logis, car la femme et lui semblaient être de vieilles connaissances. Mais il n'en faisait rien, et j'en étais un tant soit peu vexé.

J'entendis qu'elle lui demandait :

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien Lon Mac Fane… Je vous remets maintenant. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était sur le pont d'un vapeur… Je me souviens. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Puis la parole parut se glacer soudain sur ses lèvres, une angoisse monta dans ses yeux. On eût dit qu'une vision d'horreur surgissait des profondeurs de son être.

Lon, que ne je croyais pas si sensible, parut tout ému. Son visage blêmit, quoiqu'il s'efforçât de répondre, avec une gaieté feinte :

— Mais non, mais non, pas du tout ! C'était à Dawson, le jour du Jubilé de Sa Majesté Britannique, ou celui des fêtes de son Anniversaire. Je ne me rappelle plus exactement. Il y avait des joutes de pirogues sur le fleuve et des courses d'obstacles dans la Grande Rue. Fouillez vous-même vos souvenirs.

La terreur parut s'évanouir dans les yeux dilatés de la femme, et tout son être se détendit.

— Oui, oui ! s'écria-t-elle. Et vous avez gagné une course de pirogues… Je me souviens !

Lon Mac Fane continua, allègrement :

— Et comment vont les affaires de Dave, depuis que je ne l'ai vu ? Il continue, je suppose, à découvrir quelques bons filons.

Elle sourit doucement et fit, de la tête, un mouvement vague. Puis, remarquant que j'avais, durant ce dialogue, délié le paquet de nos couvertures, elle me désigna, de la main, un des côtés de la pièce où je pourrais les étendre, à l'opposé de sa propre couchette.

— Je croyais, dit-elle encore, que c'était Dave, quand j'ai entendu les abois de vos chiens.

Je m'étendis sur les couvertures, allumai ma pipe et me mis à réfléchir sur ce que je voyais. Il y avait du mystère en tout ceci. Quel mystère ? Je l'ignorais. Pourquoi, diable, Lon ne m'avait-il pas mis au courant, avant notre arrivée dans cette cabane ?

Tout en fumant, et sans en avoir l'air, je scrutais le visage de la femme. Et, plus je la regardais, plus j'avais peine à en détacher mes yeux.

Ce visage était beau, parfaitement beau. D'une beauté presque surnaturelle, avec une lumière étrange qui l'animait, un quelque chose en lui qu'on avait l'impression de n'avoir jamais vu, nulle part ailleurs. Ses traits, maintenant, s'étaient détendus, la terreur qu'ils reflétaient, s'en était allée. Il était redevenu paisible et calme, avec une immense sérénité, si l'on peut appeler sérénité cette sorte de rayonnement mystique qui l'inondait.

Brusquement, la femme se tourna vers moi et me fixa, comme si elle venait seulement d'avoir conscience de ma présence.

— Avez-vous vu Dave récemment ? me demanda-t-elle.

J'allais lui répondre tout ce que je pouvais lui dire : « Qui ça, Dave ? » lorsque, à travers la fumée du lard grésillant sur le feu, Lon se mit à tousser bruyamment.

Était-ce la fumée qui l'avait fait tousser, ou était-ce un avertissement de sa part ? Prudemment, je répondis :

— Non, je ne l'ai pas vu. Je suis nouveau dans la région et…

Elle m'interrompit.

— Vous n'allez pas prétendre que vous ignorez qui est Dave, le grand Dave Walsh ?

Je m'excusai de mon mieux :

— Nouveau venu, je le répète, j'arrive du bas pays…

Elle se retourna vers Lon.

— Vous, parlez-lui de Dave, dit-elle.

Lon, pris au dépourvu, entama une explication qui me parut un peu tirée par les cheveux. Il s'exprimait d'un air enjoué, qui n'était pas ordinairement son fait et qui me parut dépourvu de naturel.

— Oh ! dit-il, Dave est un beau spécimen d'homme. On ne saurait rien reprendre en lui, de la plante des pieds au faîte du crâne, et, debout dans ses chaussettes, il mesure six pieds quatre pouces de haut. Sa parole vaut un écrit. Celui-là ment, qui affirme que Dave a jamais menti. Et je me charge de lui faire son affaire, si Dave ne le lui règle pas lui-même ! Dave est un rude lutteur. Certain jour, comme il se promenait avec un petit fusil, bon à tirer les perdrix, il flaira dans sa tanière un ours grizzly. Il alla l'y rejoindre et l'étrangla. Tout au plus fut-il un peu griffé ! Il n'a peur de rien. Il méprise l'argent et donnerait, à un camarade dans l'embarras, jusqu'à sa dernière chemise, jusqu'à sa dernière allumette. N'empêche qu'en trois semaines de temps il a draîné à fond le Lac Surprise et en a tiré de l'or pour quatre-vingt-dix mille dollars. Est-ce vrai ?

La femme rougit de plaisir et acquiesça fièrement, d'un mouvement de tête. Elle semblait dévorer chaque parole de Lon, qui conclut, sans sourciller :

— Je comptais bien, ce soir, le trouver ici. Je suis fâché qu'il ne soit pas là, fâché vraiment !

Lon servit le souper sur un des bouts de la table de sapin et nous commençâmes à manger.

Des hurlements de chiens retentirent et la femme courut vers la porte, qu'elle entrebâilla légèrement, pour écouter.

À voix basse, je demandai à Lon.

— Où est-il, ce Dave ?

— Il est mort. En Enfer, peut-être… Je n'en sais fichtre rien ! Mais silence !

— Mort ? Tu viens de déclarer, il n'y a pas cinq minutes, que tu comptais le trouver ici.

Plus bas encore, il répliqua :

— Ferme ça !

La femme avait tiré la porte et s'en revenait vers nous. Moi, j'étais estomaqué que ce Lon, qui recevait de moi un salaire mensuel de deux cents cinquante dollars, plus la nourriture, osât me parler sur ce ton.

*

Nous nous couchâmes de bonne heure, Lon et moi, car la journée du lendemain devait être longue et dure.

Comme Lon se glissait près de moi, sous les couvertures, je risquai une question :

— Cette femme est folle, n'est-ce pas ?

— Folle à lier !

Et, avant que j'eusse pu en demander davantage, Lon Mac Fane, j'en donne ma parole, dormait déjà.

Le lendemain matin, après avoir rapidement expédié le petit déjeuner, donné leur pitance aux chiens et rechargé le

traîneau, nous reprîmes la piste. Nous fîmes nos adieux à la femme qui, debout dans l'encadrement de la porte, nous regarda démarrer, puis nous éloigner.

Je partis, emportant sous mes paupières la vision troublante de sa beauté. Dès que je fermais les yeux, je croyais la revoir encore. Et je ne m'en faisais point faute.

Vingt fois au moins, je fus sur le point d'interpeller Lon Mac Fane, pour lui demander :

— Puisque Dave est mort, pourquoi as-tu dit à cette femme que tu t'attendais à le rencontrer dans la cabane ?

Je me tus, cependant. Je préférais attendre, pour parler, que nous fissions halte, vers midi. Mais, à midi, nous poursuivîmes notre chemin sans nous arrêter.

En continuant à marcher, m'expliqua Lon, nous avions chance d'atteindre, avant la nuit, un campement de chasseur d'élans, qui devait se trouver sur un affluent du Telee.

Il n'en fut rien. Car Bright, notre chien de flèche, tomba et se démit l'omoplate. Nous perdîmes une heure à le soigner, avant de nous décider, finalement, à l'abattre.

Puis, en traversant le lit gelé du Telee, le traîneau buta dans des souches d'arbres, prises dans la glace. Il se renversa, et nous dûmes camper, afin de réparer un des patins, que le choc avait endommagé.

Je fis cuire le souper, fondre de la glace pour le café, et donnai aux chiens leur pâtée, tandis que Lon travaillait au patin. Après quoi, nous réunîmes une provision de branches mortes, pour le feu de la nuit, et, assis sur nos couvertures, nous fîmes sécher devant la flamme nos mocassins fumants, piqués sur des bâtons, tout en allumant notre pipe vespérale.

Ce fut Lon qui, à brûle-pourpoint, me demanda :

— Tu ne la connaissais pas ?

Je fis de la tête un signe négatif.

— Tu as remarqué, sans doute, le flamboiement doré de sa chevelure, l'éclat de ses yeux et la fraîcheur merveilleuse de sa peau. Elle donne l'impression de la première lueur, chaude et rosée, des rayons de l'aurore. D'où le nom qui lui a été donné, de « Braise d'Or ». Jamais, rappelle-toi, tu n'as entendu parler d'elle ?

Je m'efforçai de réveiller mes souvenirs, qui demeurèrent confus et nébuleux. Ce nom ne m'était pas tout à fait inconnu, et pourtant il ne m'apprenait rien de précis.

— Braise d'Or, Braise d'Or… dis-je, enfin, cela ressemble à un nom de danseuse.

Lon secoua la tête.

— Tu n'y es pas. Pas du tout ! C'était une femme… je ne sais pas comment dire…

— Mais pourquoi parles-tu d'elle au passé, comme si elle était morte ?

— À cause des ténèbres qui se sont étendues sur son âme et qui sont l'égal de la mort. La Braise d'Or que j'ai connue, que tout Dawson a connue, n'est plus de ce monde. Rien ne subsiste, en la pauvre folle que nous avons vue hier soir, de l'ancienne Braise d'Or.

— Et Dave ? demandai-je.

— Dave avait construit cette cabane, pour elle et pour lui. *Lui* est mort. *Elle* l'attend là, toujours, car elle n'est pas

bien persuadée qu'il ne soit plus. Mais qui peut sonder le tréfonds d'une âme perdue ? Peut-être croit-elle vraiment qu'il n'est pas mort. Ce qui est certain, c'est qu'elle l'attend dans cette cabane qu'il a construite. Mais comment ressusciter ceux qui ne sont plus ? Je n'ai pas voulu la chagriner et j'ai dit comme elle. Et, si Dave avait soudain apparu, le plus étonné, pour sûr, eût été moi.

— Je ne comprends goutte à ton histoire. Prends-la par le début et conte-moi cela.

Lon Mac Fane parla ainsi :

— Victor Chauvet était un ancien Français, né dans le Midi de la France. Il vint en Californie, à l'époque de la ruée vers l'or. Non pas pour chercher de l'or, mais pour y mettre du soleil en bouteilles. Je veux dire qu'il était vigneron de son métier, et qu'il fabriquait et débitait du vin. De Californie, il suivit la course à l'or jusqu'en Alaska, où elle s'était transportée, et fut un des premiers qui arrivèrent sur les bords du Yukon. On le vit également, voilà douze ans, sur ceux du Porcupine. Il ravitailla en boisson d'immenses territoires. Victor Chauvet était bon catholique et n'aimait que deux choses au monde : le vin, tous les vins, et la femme, une seule femme, la sienne, qui fut la mère de Marie Chauvet.

Je ne pus, ici, m'empêcher de pester tout haut contre ce mauvais conteur, que je payais deux cent cinquante dollars par mois, et qui battait la campagne.

— Eh bien quoi ? demanda Lon. Pourquoi grognes-tu ?

— Je grogne parce que je m'attendais à ce que tu me racontes l'histoire de Braise d'Or. Que m'importe cette biographie interminable de ton vieux vigneron français ?

Lon bourra sa pipe, sans s'émouvoir, en tira une longue bouffée. Puis, la posant à côté de lui, il reprit :

— Tu m'as demandé de prendre les choses à leur début.

— Parfaitement.

— Eh bien, le début de l'histoire de Braise d'Or, c'est le vieux vigneron français. Car il fut, comme je te l'ai dit, le père de Marie Chauvet. Et Marie Chauvet et Braise d'Or ne sont qu'une seule et même personne. Es-tu satisfait ? Ici se termine l'histoire de Victor Chauvet. Le bonhomme suivit son train-train de vie, réussit dans les affaires et, devenu veuf, combla de soins la petite Marie, qui était le portrait vivant de sa mère. C'est lui qui baptisa Braise d'Or la jeune fille, qui donna ce même nom au creek et à la ville qui le portent également. Le vieux Chauvet, quoiqu'il ne fût pas lui-même chasseur d'or, était renommé pour trouver des noms adéquats aux rivières et aux terrains neufs que se partageaient les chasseurs d'or…

Lon Mac Fane, coupant ici son récit, me regarda dans les yeux et me demanda :

— Maintenant veux-tu, s'il te plaît, me dire ce que, sur le chapitre de l'esthétique, tu penses de cette femme ?

Je déclarai que je l'avais trouvée belle, étonnamment belle, plus belle qu'aucune autre que j'eusse rencontrée jamais. J'ajoutai qu'en dépit de sa folie, je ne pouvais détacher d'elle mon regard émerveillé.

Lon Mac Fane reprit, à voix basse :

— Belle, elle l'était plus encore, avant d'être enveloppée de ténèbres. Alors elle était vraiment Braise d'Or. Elle tournait le cœur de tous les hommes, et toutes les têtes. Tu l'as

vue se souvenir, avec beaucoup d'efforts, que j'ai gagné le prix, à Dawson, dans une joute de pirogues. Alors je l'aimais, et j'étais, je le croyais du moins, payé de retour. Il n'y avait pas un homme qui, pour sa beauté, ne raffolât d'elle. Elle eût obtenu, sans rivalité aucune, la pomme de Pâris. Et, si Pâris l'avait connue, c'est elle qu'il eût aimée, et la guerre de Troie n'eût pas eu lieu. Maintenant, elle vit dans la mort. Elle, si volage jadis, elle est pour la première fois fidèle. Fidèle envers une ombre, fidèle envers un mort, qu'elle croit toujours vivant.

« Voici comment la chose eut lieu.

« Je t'ai, hier soir, parlé élogieusement de Dave Walsh, du grand et puissant Dave Walsh. Et je suis demeuré encore au-dessous de la vérité. C'est vers 1890 qu'il vint en ce pays. C'était, comme nous autres, un pionnier de l'or. Un vrai taureau. À vingt-cinq ans, il était capable de soulever du sol, et de porter sur ses épaules, treize sacs de farine, de cinquante livres chacun.

« Bien qu'il fût bonasse, il ne faudrait pas s'imaginer que, le cas échéant, il manquât de nerfs. Je t'ai raconté, tout à l'heure, l'histoire de l'ours qu'il avait estourbi, armé d'un fusil à perdrix. Si, poussé à bout, il entrait en lutte, il devenait terrible. Déchaîné, nul ne pouvait lui tenir tête. Toujours bon et coulant avec les faibles, il devenait intraitable avec les forts, qui devaient lui céder le pas. Tout le monde, en somme, l'estimait.

« Or donc, Dave, tout cet hiver-là, avait fouillé le Mammon-Creek, et y avait lavé quatre-vingt mille dollars d'or, qui en promettaient deux cent mille pour l'hiver suivant. Quand, avec le printemps qui s'avançait, et la neige fondante, le sol

fut devenu une bouillie liquide, il résolut de s'en venir à Dawson, en remontant le Yukon.

« Dawson alors, grouillait de monde, et c'est là qu'il vit, pour la première fois, Braise d'Or. J'étais présent à l'entrevue, cette nuit-là, et toujours je m'en souviendrai.

« Ce fut comme un coup de tonnerre, inattendu et terrible. Je frémis encore en songeant comment, d'un seul regard de ses yeux doux, la frêle et blonde créature aspira en elle toute la force de ce géant.

« La scène eut lieu dans la cabane du père Chauvet. Un ami commun avait amené Dave, pour une affaire de lotissement de terrains, sur le Mammon-Creek. Mais de cela il ne fut guère question, et le peu de paroles que prononça Dave furent dénuées de toute espèce de sens. La vue de Braise d'Or l'avait, je le jure, soudain rendu fou. Après son départ, le père Chauvet affirmait qu'il avait bu. Et c'était vrai. Mais s'il était ivre, Braise d'Or était l'alcool dont il s'était grisé.

« Cette première entrevue fut décisive. Dave, huit jours après, ne redescendit pas le Yukon, comme il en avait eu primitivement le dessein. Il s'attarda à Dawson durant un mois, puis deux mois, puis durant tout l'été. Et nous tous, qui avions eu, par cette femme, notre part de souffrances, nous nous demandions ce qui allait résulter de l'aventure.

« Notre opinion était que Braise d'Or avait, cette fois, trouvé son maître. Et pourquoi pas ? Dave Walsh était un être romantique, fait à souhait pour conquérir une femme. Il était un vrai Roi de l'Or, célèbre, par tout le pays, pour son endurance et sa stature surhumaines. Chacun, sur son passage, détournait la tête pour l'admirer et disait, à mi-voix, à son voisin : « Voici Dave Walsh ! »

« Et, de fait, Braise d'Or s'éprit pour lui d'amour. Après qu'elle l'eut, tout l'été, fait languir, on apprit qu'ils étaient fiancés.

« L'automne était arrivé et Dave devait s'en retourner au Mammon-Creek, pour le travail de l'hiver. Mais Braise d'Or refusait de se marier déjà. Alors Dave confia ses intérêts à son ami Dusky Burns et continua à traîner à Dawson.

« C'était bien inutile, car Braise d'Or prétendait jouir encore de sa liberté. Oui, telle était sa volonté. Le mariage n'aurait lieu que l'année suivante. Dave accepta d'attendre jusque-là et, dès que le Yukon fut gelé, s'en retourna derrière ses chiens, ne doutant point qu'au printemps prochain il serait le plus heureux des hommes.

*

« Or, le cœur de Dave était aussi stable que l'Étoile Polaire, Braise d'Or aussi mouvante que pourrait l'être une aiguille aimantée, dans un tas de pierres d'aimant. Il se doutait bien qu'elle était aussi volage et légère qu'il serait, lui, sûr et fidèle. En sorte qu'habitué pourtant à ne se méfier de personne, il ne quitta pas la place sans protester.

« Peut-être s'émut-il d'un message secret qu'émettait vers lui l'âme de cette femme. Peut-être fût-ce simple jalousie amoureuse. Toujours est-il qu'il craignait d'être joué. L'idée de s'éloigner, sur la simple parole de Braise d'Or qu'elle lui garderait son cœur, l'exaspérait.

« En sorte qu'avant son départ vers le Nord, avec ses chiens, il y eut, entre elle et lui, une scène tragique. Je n'étais pas présent. Mais, tant par le récit que m'en fit le père Chauvet que par le bruit qui en courut à Dawson, il m'a été facile de la reconstituer.

« En présence du vieux vigneron français et de Braise d'Or, debout à côté de son père, Dave Walsh proclama qu'elle et lui étaient, à tout jamais, liés l'un l'autre. D'un air dramatique, les yeux pleins d'éclairs, il déclara :

— La mort seule, désormais, peut nous séparer !

« Le vieux bonhomme se souvenait qu'à ce moment la main de fer de Dave s'abattit sur l'épaule de Braise d'Or, la lui broya presque, comme dans un étau, et qu'il s'écria, en secouant la jeune femme comme un prunier.

— N'oublie pas que, même dans la mort, tu resteras mienne et que, s'il le faut, je sortirai du tombeau pour te reprendre !

« Nul doute que cette sortie intempestive de Dave Walsh n'eût profondément impressionné Braise d'Or. Jusque-là, tandis qu'elle traitait sans la moindre pitié tous ses prétendants, quels qu'ils fussent, ceux-ci, devant elle, faisaient les chiens couchants, estimant qu'une créature, frêle et délicate comme elle, ne devait être, en aucun cas, brutalisée. Elle ignorait tout de ces façons, jusqu'à l'instant où cet énorme taureau de Dave Walsh, ce colosse de six pieds quatre pouces lui saisit l'épaule dans sa poigne de fer et lui jura qu'elle serait sienne jusque dans la mort. Et bien d'autres choses encore.

« Dave partit donc et l'hiver suivit son cours.

« Or, il se trouvait à Dawson, cet hiver-là, un musicien, un ténor, bien peigné et pommadé, semblable en tout à ceux que nous expédie l'Italie. De cet homme Braise d'Or s'amouracha.

« Peut-être, pour atteindre son but, eut-il recours à l'hypnotisme. Je l'ignore. Car, au fond, elle semblait sincèrement aimer Dave Walsh. Peut-être encore celui-ci l'avait-il sottement effrayée par ses menaces.

« Toujours est-il qu'elle se laissa glisser vers le musicien. Ce n'était pas, au demeurant, un professionnel, ni un mangeur de macaroni, comme il en avait l'air. Mais un comte russe authentique. Il jouait du piano et du violon, et chantait aussi fort bien, par ma foi, tant pour son propre plaisir que pour celui des gens qui l'entendaient. Il était très riche, par surcroît. Mais ce n'est pas là, je le déclare, ce qui attira vers lui Braise d'Or. Braise d'Or se moquait de l'argent comme un poisson d'une pomme. Elle était volage, mais point vénale.

« Je continue. Elle était donc fiancée à Dave et Dave devait revenir à Dawson, pour l'épouser, par le premier vapeur qui remonterait le Yukon. On était alors au printemps de 1898, et on attendait le vapeur pour le milieu de juin.

« Braise d'Or était fort ennuyée. Ayant plaqué Dave, elle ne tenait pas autrement à se trouver nez à nez avec lui. Une prompte décision s'imposait. Ce fut elle qui la prit, m'a affirmé le vieux Français. Le musicien, pommadé, le fameux comte russe était son esclave très soumis. Il fit simplement ce qu'elle voulait. Et voici ce qui fut résolu. Tandis que Dave remonterait le Yukon vers Dawson, tous deux descendraient le fleuve, en sens inverse, vers Circle-City.

« Ils s'embarquèrent donc, de compagnie, sur le *Golden-Rocket*. Je fis comme eux, car j'avais aussi à me rendre à Circle-City. Grand fut mon étonnement de trouver à bord Braise d'Or, heureuse et souriante. Je consultai la liste des passagers et je constatai qu'elle n'y figurait pas. En revanche, le comte russe y était inscrit « avec sa femme ». Ca-

bine et numéro, tout était en ordre. J'appris ainsi qu'ils devaient, sans doute, s'être mariés. Très probablement, pensai-je, la cérémonie avait eu lieu un peu avant l'embarquement.

« Se marieraient-ils, ne se marieraient-ils pas ? Maint pari avait été engagé à ce sujet, à Dawson, depuis qu'on savait Braise d'Or férue de ce comte russe, qui avait supplanté Dave dans son cœur.

Tu sais comme moi quel aspect présentent les vapeurs du Yukon. Et tu peux t'imaginer ce qu'était le *Golden-Rocket*, quand il quitta Dawson, en ce mois de juin 1898. C'était une ruche tassée et bourdonnante.

« Comme ce départ était le premier de la saison, il emmenait avec lui tous les scorbutiques et tous les autres déchets des hôpitaux. Sans compter une foule, pressée et compressée de passagers, passagers de pont ou de cabine, des Indiens avec leurs *squaws,* et d'innombrables chiens. Il devait, en outre, emporter avec lui pour deux millions au moins de dollars, en poussière d'or et en pépites du Klondike.

« Sur le pont, s'empilaient le fret, dont il était porteur, et les bagages. Il s'y entassait des montagnes de colis.

*

« Ce fut à l'escale du Telee que je vis venir à bord la boîte fatale.

« Ce que pouvait être cette boîte oblongue de sapin, d'où se dégageaient une horrible puanteur, comme tout le monde je m'en doutai immédiatement. Mais j'étais loin de supposer qui était le farceur qu'elle renfermait. On la hissa tant bien que mal sur les autres bagages, au pied du mât de misaine, et on l'y arrima comme on put, provisoirement. Le second du

bord devait revenir, avec une corde supplémentaire, pour la mieux fixer. Mais il oublia complètement ce colis. Un énorme chien husky grimpa sur les bagages et alla se coucher près de la boîte. Il me sembla que je connaissais ce chien.

« Chemin faisant, nous croisâmes le *Glendale* qui, lui, s'en venait vers Dawson. Tandis que la sirène du vapeur nous saluait, je pensais à Dave, qui devait être à bord, impatient de retrouver sa belle.

« Puis je détournai mes yeux vers Braise d'Or qui, du côté opposé au *Glendale* se tenait assise près des bastingages. Ses yeux luisaient de leur lumière habituelle. Mais je remarquai, quand l'autre vapeur passa, près du nôtre, qu'elle se serra étroitement, comme effrayée, contre son comte russe, pour chercher protection près de lui.

« Dave Walsh, cependant, n'était pas sur le *Glendale*. Inutilement elle s'effarait, à l'idée de l'y voir apparaître. Et inutilement aussi je me forgeais une image du désappointement de Dave, quand il débarquerait à Dawson.

« Il y avait beaucoup de choses, alors, que j'ignorais. Et, notamment, que le couple amoureux n'était pas marié encore.

« La cérémonie, en effet, eut lieu une demi-heure après la rencontre des deux navires. Le temps fut employé aux préparatifs nécessaires.

« La grande cabine était encombrée de malades, et tout le pont du *Golden-Rocket* était non moins bourré de passagers. L'emplacement choisi fut un petit coin en plein air, demeuré libre, près de la passerelle du capitaine, à l'ombre de la montagne de colis qui s'élevait, proche du mât de misaine,

et que dominait la grande boîte de sapin à côté de laquelle dormait le chien husky. Un missionnaire, qui se trouvait à bord, offrit ses bons offices. Et, comme il descendait à Eagle-City, où était la prochaine escale, il fallait faire vite[20].

« Mais revenons à Dave. Si Dave Walsh n'était pas sur le *Glendale,* que nous avions croisé, c'est tout simplement qu'il se trouvait sur le *Golden-Rocket.*

Voici comment :

« Après être demeuré tout l'été à Dawson, du fait de Braise d'Or, il descendit donc, sur la glace, jusqu'au Mammon-Creek. Là, il retrouva son ami Dusky Burns, qui besognait dur et s'acquittait si bien de sa tâche, qu'il résolut d'entamer un petit voyage. Il prit un Indien avec lui, chargea quelques vivres sur le traîneau, réharnacha les chiens et se mit en route vers le Lac Surprise.

« Il avait toujours eu une prédilection pour cet endroit sauvage et désertique, et c'est là qu'il avait projeté de venir habiter un jour, avec Braise d'Or. Il se mit en demeure d'installer une exploitation (qui, soit dit en passant, n'a jamais rien produit), et construisit la cabane que nous avons vue et où nous avons dormi.

« Au cours de son expédition, une saute brusque de température se produisit. Le jus du thermomètre baissa à quarante, puis soixante degrés sous zéro. Je me souviens parfaitement de cette exceptionnelle froidure. J'étais alors à Forty-Mile. La froidure ne fit qu'augmenter avec le jour et, à

---

[20] Eagle-City ou Cité-de-l'Aigle, petite ville de chercheurs d'or située au nord de Dawson, sur le Yukon, mais en Alaska. C'est aujourd'hui une ville-fantôme. (Note de l'Éditeur).

onze heures du matin, le thermomètre de la Compagnie tomba à soixante-quinze degrés. En cherchant bien dans ma mémoire, je pourrais retrouver la date exacte.

« Durant ce temps, ce même matin. Dave Walsh chassait l'élan, avec son diable d'Indien, qui plus tard, m'a tout raconté.

« Voilà, tout à coup, que crève la glace de la rivière, audessus d'une source invisible, et que compère l'Indien s'enfonce dans l'eau, jusqu'à la taille. À peine en fut-il sorti que naturellement, il se mit aussitôt à geler.

« La seule chose à faire était de construire un feu. Mais Dave Walsh, je te l'ai dit, était un vrai taureau.

Il n'y avait qu'un demi-mille jusqu'au campement, où brûlait encore le feu de la nuit. Pourquoi se donner la peine de ramasser du bois et de l'allumer ?

« Dave empoigne l'Indien, le balance en l'air et le charge sur ses épaules. Puis il se met à courir, un demi-mille durant, avec le thermomètre toujours à soixante-quinze sous zéro.

« Ce sont là, tu le sais, des bêtises qu'on ne doit pas faire. Elles équivalent à un suicide. Ce diable d'Indien pesait bien dans les deux cents livres et Daves courut, un demi-mille durant, avec lui sur les épaules. Il se gela les poumons. C'était écrit. Il dut se les geler à bloc. Bref, il n'en releva pas. Pendant deux semaines, il lutta horriblement contre la mort. Puis cassa sa pipe.

« Voilà l'Indien fort embarrassé. Il ne savait que faire du cadavre. S'il se fût agi du premier venu, il eût creusé un trou, l'y eût déposé, et tout était dit. Mais Dave Walsh était un gros personnage. Il le savait for bien. C'était un chef, un

grand chef parmi les Blancs. Souvent, il avait vu transporter à de longues distances, et ramener à leur port d'attache, des cadavres aussi précieux, comme s'ils avaient valu encore quelque chose. Il résolut donc de ramener Dave à Forty-Mile où les autorités feraient de lui ce qu'elles voudraient.

« Il commença par mettre Dave dans une grande fosse, qu'il recouvrit ensuite de neige et de glace. Dave, dans ce frigorifique naturel, aurait pu se conserver intact durant des milliers d'années.

Puis l'Indien s'en retourna à la cabane du Lac Surprise, en rapporta une scie à main, et entreprit de confectionner, avec des planches qu'il débita, une grande boîte. Cela fait, il attendit le dégel et se mit à chasser l'élan. Il tua dix mille livres de viande, qu'il plaça également en réserve, dans la glace.

« Vint le dégel. Le cours du Telee étant redevenu libre, l'Indien construit un radeau, y charge sa viande, la boîte de sapin avec Dave dedans le traîneau et les chiens, et descend la rivière vers le Yukon.

« Tant bien que mal, il arriva au confluent de Telee et du Yukon, et, comme le *Golden-Rocket* était annoncé, il pensa que le vapeur serait un mode de transport plus rapide que son radeau. Sans rien expliquer à personne, il y embarqua donc la boîte et les chiens.

« Cela dit, revenons au mariage qui est en train de se célébrer sur le pont du *Golden-Rocket,* où Braise d'Or épouse son comte russe près du mât de misaine, à l'ombre de la grande boîte de sapin qui domine la montagne des bagages et des colis.

« Quant au chien husky couché près de la boîte, et que j'avais bien cru reconnaître, rien d'étonnant à cela, puisque c'était Pee-lat, le chien de flèche de l'attelage de Dave Walsh, un terrible batailleur qu'il aimait par-dessus tout.

« Braise d'Or, m'ayant aperçu, m'appela, me tendit la main et me présenta au comte. Je raffolais d'elle plus que jamais. Elle plongea son regard dans le mien et me demanda, en souriant, de lui servir de témoin. Impossible de refuser. Elle était demeurée l'enfant cruel, cruel comme tous les enfants, qu'elle n'avait jamais cessé d'être. Elle ajouta, avant de me donner le temps de répondre, qu'elle possédait les deux seules bouteilles de champagne qui restaient à Dawson, lors de son départ, et qu'elle m'invitait à boire à sa santé et à celle de son mari.

« Sur le pont du vapeur, tout le monde s'était tassé autour de nous, le capitaine au premier rang, dans l'espoir, je pense, de décrocher un verre de champagne.

« Pour un mariage point banal, c'en était un. Sur la passerelle, qui dominait la grande cabine, se pressaient, en regardant la scène au-dessous d'eux, tous les malades et moribonds, vrai et pitoyable public d'hôpital. Sur le pont, se mêlaient aux autres passagers, et s'écrasaient pour voir, de grands Indiens, avec leurs *squaws* et leurs *papooses*[21], et des tas de chiens de traîneaux, enchevêtrés dans les jambes des gens, et qui ne cessaient de grogner entre eux.

« Le missionnaire fit s'avancer ensemble les deux fiancés et entama la divine cérémonie.

[21] Noms des enfants indiens.

« Juste à ce moment, une querelle s'engageait entre Pee-lat et un énorme chien à poils blancs, qui appartenait à l'un des Indiens et était venu asticoter le husky, près de la boîte. Les bêtes tout d'abord, se contentèrent de grogner et de se montrer les dents, en se menaçant mutuellement, et en se disant des tas de choses désagréables. Ce n'était encore qu'un bruit sourd, qui portait sur les nerfs, mais que dominait la voix du missionnaire.

« Il était difficile de parvenir jusqu'aux deux bêtes, pour les faire taire. Mais rien de grave ne serait arrivé, si le capitaine n'avait eu l'idée de se saisir d'un gros gourdin, qui se trouvait à portée de sa main, et de le lancer aux chiens. Son geste malencontreux précipita les événements.

« Le missionnaire était arrivé à l'endroit du texte sacré où il lisait : *« Dans la maladie et la bonne santé… jusqu'à ce que la mort vous sépare… »* C'est à ce moment précis que la capitaine lança son projectile.

« Ce qui s'ensuivit, je l'ai vu comme je te vois. Le gourdin alla frapper Pee-lat. Et, immédiatement, le gros chien blanc fut sur le husky. Tout cela par la faute du capitaine.

« Les animaux s'étreignirent l'un l'autre, avec férocité, et, dans ce corps à corps, ils vinrent heurter violemment la grande botte de sapin. Celle-ci mal arrimée, comme je te l'ai dit, perdit son équilibre, se mit à glisser lentement sur la montagne des colis, puis, soudain, tombant perpendiculairement, fila droit vers le sol.

« Les badauds qui se trouvaient à son point de chute eurent à peine le temps de s'éloigner. Et elle s'arrêta, juste, devant Braise d'Or et devant le marié, derrière le dos de l'officiant.

« Veuille remarquer ceci. Personne ne savait encore que Dave était mort. Braise d'Or, le comte et moi-même, nous pensions tous qu'il naviguait, en sens contraire, sur le *Glendale,* à destination de Dawson.

« En entendant tomber la boîte, le missionnaire, effrayé, fit un écart. Cela se passa comme au théâtre. On eût dit que c'était admirablement machiné. La boîte était lourde et mal clouée, en sorte qu'au moment où elle toucha le sol, le couvercle sauta, d'une seule pièce, et Dave Walsh apparut debout, à demi-enveloppé dans une couverture, ses cheveux blonds luisant au soleil.

« Braise d'Or, à cette vue, demeura muette d'épouvante. Le sang se glaça dans ses veines et elle ne put faire un seul mouvement. Elle regarda Dave Walsh qui, comme il l'avait promis, revenait la chercher et s'emparer d'elle.

« C'est bien ce qui arriva. Dave, demeuré debout un instant, perdit presque aussitôt l'équilibre et vint s'abattre sur elle, comme s'il voulait la saisir dans ses bras. Elle fléchit sous le choc, et tous deux s'écroulèrent sur le pont.

« On se précipita pour dégager Braise d'Or, écrasée sous le cadavre. Elle avait perdu connaissance, et plût au ciel qu'elle ne fût jamais revenue à elle ! Car, lorsqu'elle se ranima, elle se mit à hurler comme font les fous. Elle cria ainsi, plusieurs heures durant, sans qu'il fût possible de la calmer, et l'épuisement seul la fit taire.

« Elle est toujours, depuis, demeurée dans les ténèbres. Physiquement, tu l'as vue, elle s'est remise et présente l'aspect d'une personne naturelle. Mais sa raison est perdue.

« Elle a voulu revenir dans cette cabane, que Dave avait construite à leur intention, et où il était mort. C'est là qu'elle

l'attend. Elle n'est plus du tout volage. Voilà neuf ans qu'elle demeure fidèle à Dave, et tout porte à croire que fidèle elle lui restera jusqu'à son dernier jour.

Ayant ainsi parlé, Lon Mac Fane alla vers les couvertures disposées pour la nuit, et se prépara à s'y glisser.

— Qui, demandai-je, s'intéresse à elle ?

— Le comte, le vieux père Chauvet et moi. Nous lui apportons, tous les six mois, une provision de nourriture et nous veillons, alternativement, à ce qu'il ne lui manque rien. D'ordinaire, elle ne reconnaît personne. C'est hier, pour la première fois depuis neuf ans, qu'elle m'a appelé par mon nom. Le comte l'aime toujours, et c'est lui le plus à plaindre. Quant à Dave, il est mort sans savoir qu'elle l'a trahi. Par moments, elle paraît souffrir affreusement. Puis une sorte d'inconscience lui revient.

Je m'étais, à mon tour, enfilé sous les couvertures et je me préparais à poser encore quelques questions à Lon Mac Fane. Mais j'entendis le sourd ronflement qui lui était coutumier, et je sus ainsi qu'il dormait déjà.

VI

COMMENT DISPARUT O'BRIEN

(The Passing of Marcus O'Brien)

Le Tribunal a rendu sa sentence. Il faut, Monsieur, que vous décampiez, selon l'usage établi… Oui, selon l'usage établi…

Le juge, Marcus O'Brien, semblait distrait et Mucluc Charley, un des hommes qui étaient présents, lui envoya un léger coup dans les côtes. Marcus O'Brien s'éclaircit la gorge, en toussant un peu, et reprit :

— Vu d'une part, Monsieur, la gravité du délit, et d'autre part les circonstances atténuantes, le Tribunal est d'avis – et tel est son verdict – qu'on vous pourvoie de trois jours de vivres. Cela vous convient-il ainsi ?

Arizona Jack promena sur le Yukon un regard sombre. Le fleuve, gonflé par la crue du printemps, était couleur d'ocre et roulait, sur un mille de largeur, ses eaux torrentueuses. Sa profondeur, nul ne la pouvait dire. La rive sur laquelle se tenait le conciliabule était, en temps ordinaire, d'une douzaine de pieds au-dessus de l'eau. Mais aujourd'hui le fleuve débordé grondait au ras du sol, dévorant, de minute en minute, d'énormes pans de terre, qui s'engloutissaient dans les gueules béantes et tourbillonnantes des ondes

brunes, où ils semblaient s'évanouir. Pour peu que le niveau montât encore le camp de Red Cow[22] serait inondé.

— Non, ça ne me va pas ! répondit Arizona Jack, avec un rictus amer. Trois jours de vivres sont insuffisants.

— Souviens-toi, cependant, de ton camarade Manchester, rétorqua gravement Marcus O'Brien. Lui, il n'a pas eu de vivres du tout !

— Et l'on retrouva ses restes à l'embouchure du fleuve, à demi dévorés par les huskys…[23] Grand merci ! Il avait tué, d'ailleurs, sans provocation. Joë Deeves, sa victime, n'avait rien fait, rien dit, rien gazouillé même. Uniquement parce qu'il souffrait de l'estomac, Manchester avait été vers lui et l'avait estourbi. Je ne crains pas de te le déclarer en face, O'Brien, tu n'es point juste envers moi. Accorde-moi une semaine de vivres, et j'aurai des chances de sauver ma peau. Avec trois jours seulement, mon compte est réglé.

— Mais pourquoi aussi, interrogea O'Brien, as-tu tué Ferguson ? Je ne puis tolérer plus longtemps ces crimes sans raison. Cela doit cesser. Red Cow n'est déjà pas si peuplé. C'était un camp bien noté et jamais, autrefois, on n'y voyait de ces tueries. Jack, j'en suis fâché pour toi ! Mais il faut que tu serves d'exemple. Ferguson ne t'avait pas suffisamment provoqué pour mériter d'être tué.

Arizona Jack renifla, puis riposta :

---

[22] La « Vache Rouge ».

[23] Les huskys sont une variété, à demi sauvage, de chiens de traîneaux employés dans l'Alaska.

— Pas provoqué ! Je t'ai déjà dit et je le répète O'Brien, tu ignores tout de l'affaire. Pourquoi je l'ai tué ? Si tu étais toi-même tant soit peu artiste, tu me comprendrais… Pourquoi je l'ai tué ? Mais pourquoi chantait-il faux ? Il chantait : « *Je voudrais être un petit z'oiseau… »* Sa voix était fausse, que j'en avais mal aux oreilles ! Je ne puis souffrir que la bonne musique. Et toujours il reprenait, avec obstination : « … *un petit z'oiseau… un petit z'oiseau…* » J'en aurais, à la rigueur, supporté un, de ses petits z'oiseaux. Mais deux, non vraiment, c'était trop ! Je ne me suis pas fâché tout d'abord. Je suis allé vers lui, tout à fait poliment, et, sur un ton aimable, je l'ai prié, supplié… Il y avait là des témoins qui peuvent l'attester.

— Il est certain, affirma une voix qui s'éleva dans le public, que le gosier de Ferguson n'avait rien de celui d'un rossignol.

Marcus O'Brien parut ébranlé.

— Un homme a le droit, insista Arizona Jack, d'avoir le sens de l'art. J'ai prévenu Ferguson. Un z'oiseau de plus ou de moins, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? S'il avait été, comme moi, raisonnable, rien ne serait arrivé. Je ne pouvais pas, pourtant, violer ma propre nature. Je connais des gens, aux oreilles délicates, qui auraient tué pour beaucoup moins… Je ne me refuse pas, au surplus, à payer pour mes sentiments artistiques. Je suis prêt à accepter la médecine et, par surcroît, à lécher la cuiller. Mais j'estime, Marcus O'Brien, que tu vas un peu fort, lorsque tu ne m'accordes que trois jours de vivres. Voilà, uniquement, pourquoi je réclame. Trois jours de vivres ! Autant m'ouvrir la tombe…

Marcus O'Brien semblait toujours hésitant. Il jeta vers son ami, Mucluc Charley, un clin d'œil interrogateur.

— Il me semble, en effet, ô juge, suggéra l'homme, que trois jours de vivres, c'est un tantinet sévère. Mais c'est toi, O'Brien, qui dois décider. Lorsque nous t'avons élu juge de ce tribunal, il a été convenu que nous accepterions toutes tes décisions. Il en a été fait ainsi jusqu'à ce jour et, bon Dieu ! nous continuerons à le faire !

Marcus O'Brien penchait vers la clémence.

— J'admets, Jack, que j'ai été un peu dur envers toi, et je m'en excuse. Mais j'en ai par-dessus la tête, de tous ces crimes. Va pour une semaine de vivres !

Il toussa de nouveau pour s'éclaircir la gorge et, d'une voix magistrale, en jetant autour de lui un coup d'œil circulaire et rapide :

— Voici une affaire terminée, dit-il. Il ne reste plus qu'à exécuter la sentence. L'embarcation est prête. Leclaire, va chercher les vivres. Ce sera chose réglée.

Arizona Jack parut satisfait. Tout en marmonnant une protestation intérieure contre ces « damnés petits z'oiseaux », il enjamba le bord du bateau, qui heurtait spasmodiquement la rive contre laquelle il était amarré.

C'était une grossière et solide embarcation, assez large, construite avec des troncs de sapins sciés à la main et à peine équarris, qui provenaient des futaies riveraines du lac Linderman, situé à quelques centaines de milles de Red Cow. Dans le bateau se trouvaient une paire d'avirons et les couvertures d'Arizona Jack. Leclaire apporta les vivres, qui étaient ficelés dans un grand sac à farine, et les déposa à bord. Ce faisant, il chuchota à l'oreille de Jack :

— J'ai mis bonne mesure, en considération de ce que tu avais été provoqué…

— Larguez ! cria Jack.

La corde qui retenait le bateau à la rive fut détachée et celui-ci, poussé dans le fleuve, fut aussitôt agrippé par le courant, qui l'emporta dans un tournoiement.

Le condamné, laissant faire le Yukon, ne s'inquiéta pas des avirons. Il s'assit simplement à l'arrière, à portée du gouvernail, et commença à rouler une cigarette. On l'aperçut, de la rive, qui passait la langue sur le petit papier, puis grattait une allumette et enflammait le tabac. De légères bouffées de fumée s'élevèrent dans l'air. Les spectateurs demeurèrent là jusqu'au moment où ils virent le bateau disparaître au prochain coude du fleuve, un demi-mille plus loin. Justice était faite.

Telle était la loi qu'imposaient les colons de Red Cow, qui exécutaient eux-mêmes les sentences, sans aucun de ces retards qui caractérisent la douce justice des civilisés. Aucune autre loi n'existait sur le Yukon que celle qu'ils avaient dû se fabriquer, pour leur usage personnel.

Les premiers de ces aventuriers étaient arrivés en 1897, à l'époque de la grande ruée de l'or vers le Klondike. Ils ne savaient même pas si leur camp était situé sur l'Alaska ou sur le Territoire du Nord-Ouest, et s'ils vivaient sous l'étendard américain ou sous le drapeau britannique. Nul arpenteur, nul géomètre ne s'étaient encore risqués dans cette région désolée, pour leur apprendre sa latitude et sa longitude. Red Cow était situé quelque part sur le Yukon. C'était suffisant pour eux. Au point de vue juridique, aucun pavillon

ne les couvrait. Ils étaient dans le « No Man's Land », le « Pays de Personne »[24].

Alors ils avaient établi leur propre loi, fort simple, et dont le Yukon était chargé d'exécuter les décrets. Les hommes de Red Cow ne s'arrêtaient pas aux petits délits. L'ivresse et les injures étaient considérées comme des droits naturels et indiscutés. Quant à la débauche, aucune femme ne venait compliquer leur vie rudimentaire. Mais deux choses étaient sacrées pour eux : la propriété et la vie.

Des quarante hommes dont se composait la colonie, la plupart vivaient sous des tentes, ou dans de simples huttes, faites de terre et de branchages. Il n'y avait à Red Cow que trois cabanes de bûches. À plus forte raison, avaient-ils jugé bon de ne point gâcher leur temps à construire une prison. C'eût été perdre une journée d'un travail mieux employée à fouiller le sol et à chercher l'or. Il eût, en outre, été nécessaire de pourvoir à la nourriture des condamnés de la prison, et c'était un luxe qu'interdisaient la rareté et la cherté des vivres.

Aussi, lorsqu'un homme violait la propriété ou la vie, on le jetait dans un bateau, qu'on abandonnait au fil de l'eau. La quantité de vivres allouée au condamné était en proportion inverse de la gravité du délit. Un voleur pouvait obtenir jusqu'à deux semaines de vivres, pour un vol ordinaire, et, s'il dépassait certaines limites, la ration se réduisait de moi-

---

[24] Rappelons qu'une partie du sol canadien, dit Territoire du Nord-Ouest, et qui se trouve en droit territoire britannique, s'étend au nord-ouest du Nouveau Monde, jusqu'à l'amorce de la presqu'île de l'Alaska, laquelle appartient aux États-Unis. Le Yukon traverse successivement les deux régions.

tié. Un assassin qui ne pouvait invoquer d'excuses, ne recevait rien du tout. Si des circonstances atténuant plaidaient pour son crime, les vivres s'échelonnaient, suivant le cas, de trois jours à une semaine. Marcus O'Brien avait été élu juge et c'était lui qui fixait la quantité de vivres.

Le coupable était ensuite livré au hasard. Le Yukon l'emportait et il pouvait, ou ne pouvait pas, gagner la mer de Behring. Pas de vivres correspondait à la peine capitale. Quelques jours de vivres donnaient à l'homme des chances d'échapper. Encore celles-ci variaient-elles avec la saison de l'année.

Des centaines de milles séparaient Red Cow de la mer et chacun de ces milles était une sauvage désolation. Tout ce qu'on savait, c'est qu'au confluent de Porcupine et du Yukon, sous le cercle Arctique, existait un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson[25]. Encore fallait-il l'atteindre. Au-delà, entre le cercle Arctique et l'océan Glacial, une vague rumeur affirmait que l'on trouvait un certain nombre de Missions. Mais ce n'était qu'un on-dit. Les hommes de Red Cow venaient du sud et étaient arrivés par les sources de Yukon. Ils manquaient de renseignements sur ce qui se passait à son embouchure.

Après avoir ainsi expédié Arizona Jack et l'avoir regardé disparaître au loin, les gens de Red Cow, tournant le dos au fleuve, s'en retournèrent à leurs lots et à leur travail.

Le lendemain, Jack était complètement oublié.

*

---

[25] Le Porcupine, ou Fleuve du Porc-Épic, est un affluent de droite du Yukon, où il se jette un peu avant le Cercle Arctique.

Un mois s'était écoulé lorsque, ce matin-là, Marcus O'Brien, en piochant son lot, trouva un filon. De trois bâtées successives, il leva de l'or pour un dollar, pour un dollar et demi, et pour deux dollars. Le filon s'annonçait bon.

Jim le Frisé, qui tenait un jeu de pharaon et qui, seul de son espèce, allait et venait par tout le Northland, spéculant en outre, lorsque l'occasion s'en présentait, sur les découvertes des chercheurs d'or, était, à ce moment, aux côtés de Marcus O'Brien.

Il regarda dans le trou creusé par le prospecteur, y préleva quelques bâtées, qu'il lava lui-même, et offrit sur-le-champ à Marcus O'Brien dix mille dollars, pour tous droits présents et à venir. Cinq mille dollars seraient payés comptant, en poussière d'or. Pour les cinq mille autres, il lui reconnaîtrait une demi-part de gains dans son entreprise de jeu.

Marcus O'Brien refusa l'offre. Il était là, déclara-t-il avec chaleur, pour tirer de l'argent du sol et non de ses semblables. Le pharaon ne l'intéressait pas et, au surplus, il estimait que son filon valait plus de dix mille dollars.

Le second événement important de la journée se produisit dans l'après-midi, lorsque Siskiyou Pearly amarra son bateau sur la rive du Yukon, devant Red Cow. Il venait tout droit du sud et du monde civilisé, et avait en sa possession un vieux journal, datant de quatre mois. Il amenait en plus, dans son bateau, une demi-douzaine de tonneaux de whisky, tous adressés à Jim le Frisé.

Les hommes de Red Cow quittèrent leur travail. Ils dégustèrent le whisky, à un dollar le verre, celui-ci pesé sur les

balances de Jim le Frisé, et ils discutèrent des nouvelles du journal.

Et tout se serait admirablement passé, si Jim le Frisé n'avait conçu le projet diabolique de saouler Marcus O'Brien, puis de profiter de son ébriété pour lui acheter son filon.

Ce plan, au début, marcha comme sur des roulettes. Il reçut son exécution dès le début de la soirée et, à neuf heures du soir, Marcus O'Brien chantait à tue-tête. Il s'accrochait à Jim le Frisé, en lui passant son bras autour du cou, et même il n'hésita point à entamer la fatale chanson des petits oiseaux qui, un mois avant, avait coûté la vie au pauvre Ferguson. Peu importait maintenant, puisque l'homme aux oreilles trop délicates, qui avait tué par amour de l'art, était parti sur le Yukon, qui l'avait emporté à la vitesse de cinq milles à l'heure. Il était certainement loin à présent !

Mais la seconde partie de la combinaison ne répondit point au succès de la première. En dépit de l'invraisemblable quantité de whisky qu'il lui versa dans le gosier. Jim le Frisé ne put amener O'Brien à considérer comme un devoir d'ami, et une juste reconnaissance pour tant de bons verres absorbés, de lui vendre son filon.

Il y avait des moments, sans doute, où O'Brien hésitait, et un tremblement s'emparait de lui, lorsqu'il se sentait sur le point de céder. Mais, quel que fût le trouble de ses idées, il ne laissait point son cerveau battre la campagne plus qu'il ne convenait. Il redevenait toujours maître de lui-même et riait intérieurement de ses défaillances. C'était un rude partenaire que Jim le Frisé avait en face de lui, et qui se plaisait à embrouiller les cartes. Le whisky était bon. Cela seul était certain. Et Jim le Frisé affirmait, en effet, qu'il provenait d'un fût

spécial et valait douze fois celui que contenaient les cinq autres tonneaux.

La scène se passait dans l'arrière-pièce d'une sorte de bar où, durant ce temps, Siskiyou Pearly débitait aux hommes de Red Cow d'autres verres de whisky, ceux-là contre argent comptant. Marc O'Brien avait naturellement le cœur large. Il songea que là, à côté, il avait des amis auxquels il convenait de faire partager son bonheur. Il se leva donc, pour s'en revenir, quelques instants après, en compagnie de Mucluc Charley et de Percy Leclaire.

— Je te présente mes'sociés, mes'sociés, annonça-t-il au Frisé, avec un coup d'œil significatif et un bon gros rire ingénu. Il convient d'avoir toujours confiance en leur jugement. Tu peux, comme moi, le Frisé, t'en fier à eux. Ce sont de bons types ! Donne-leur de l'eau de feu et reprenons notre affaire !

Jim le Frisé fit à part lui la grimace, devant les deux nouveaux invités que lui imposait O'Brien. Mais il songea que la dernière bâtée qu'il avait lavée du filon avait bel et bien produit sept dollars, et il décida sur-le-champ qu'une pareille acquisition valait bien les tournées supplémentaires de whisky qu'il allait verser, alors même que, de l'autre côté de la cloison, chacun de ces verres se vendait un dollar.

— Je n'ai pas dit encore que je marcherai… expliquai Marcus O'Brien à ses deux amis, entre deux hoquets, tout en leur exposant l'affaire en litige. Qui ? Moi ? Vendre mon filon pour dix mille dollars… Non pas ! Je fouillerai le sol et récolterai tout mon or moi-même. Alors je serai riche, énormément riche, et je partirai pour le Pays de Dieu – c'est la Californie du Sud qu'on appelle ainsi, vous le savez comme moi… Voilà le pays où je veux finir mes vieux jours. Et là,

pour faire fructifier ma fortune, je m'occuperai… À quoi ai-je dit que je m'occuperais ?

— À élever des autruches… proposa Mucluc.

— Sûrement, voilà à quoi je m'occuperai !

Marcus O'Brien passa sa main sur son front et, se raffermissant sur son siège, regarda Mucluc Charley d'un air effaré.

— Comment as-tu appris cela ? Je ne l'avais jamais dit à personne. Je m'en souviens, maintenant, je ne l'avais jamais dit… Tu lis donc dans ma pensée, Charley ? Cela me fait peur… Allons, le Frisé, encore une rasade !

Jim emplit de nouveau les verres et regarda disparaître avec mélancolie les trois dollars qu'ils représentaient. Bien plus, il dut y aller d'un quatrième dollar, car O'Brien prétendait qu'il bût lui-même autant de fois que ses commensaux.

— Tu ferais mieux de prendre immédiatement l'argent, opina Charley Leclaire. Tu en auras pour deux ans à sortir l'or de ton trou. Durant ce temps, tu élèveras dans ta ferme deux couvées de mignons petits babies d'autruches et, deux fois, tu plumeras les grosses.

Marcus O'Brien réfléchit à cette idée, quelques moments durant, puis il fit, de la tête, un signe d'acquiescement. Jim le Frisé remercia Leclaire du regard et remplit derechef les verres.

Mais Mucluc Charley intervint :

— Attends un peu avant de te décider, O'Brien ! Attends encore un peu… Halte là !

Sa langue commençait à s’empâter et à fourcher.

— Je te parle, O’Brien, continua-t-il, comme ferait ton père confesseur… Attends un peu… Que voulais-je dire ?… Oui, je te parle comme ton père… comme ton frère aussi… comme ton ami… Diable ! Je n’y suis plus…

Il reprit haleine et expectora :

— Je te parle en cette affaire comme un conseiller tout dévoué… Aussi je me permets de te suggérer… de te suggérer qu’il y a peut-être dans ton filon… plus d’autruches que tu ne crois. Diable… Diable…

Il engloutit un autre verre, qui parut remettre de l’aplomb dans ses idées, et il reprit, avec gravité :

— Oui, c’est là, c’est là que je veux en venir…

Six fois de suite, il se frappa violemment le côté de la tête, de la paume de sa main, comme pour en faire sortir ses idées.

— Ah ! cette fois j’y suis ! Suppose, O’Brien, qu’il y ait dans ton trou pour plus de dix mille dollars !

O’Brien, qui semblait prêt à conclure le marché, changea aussitôt d’opinion.

— Superbe ! s’écria-t-il. Tu as, Mucluc, une idée de génie ! C’est curieux, mais je n’avais pas songé à ce que tu dis là…

Il prit les mains de Mucluc Charley et les lui serra avec émotion.

— Bon ami ! Oui, bon’socié ! Merci… Merci…

Il se retourna vers Jim et prit un ton agressif.

— Il peut y avoir cent mille dollars dans mon trou ! Sûrement, le Frisé, que tu ne voudrais pas dépouiller un honnête homme… Je te connais assez pour en être certain… Oui, oui, je te connais… Mieux que toi-même. Encore une tournée ! Nous sommes ici entre bons amis… Il n'y a ici que des amis !

Le whisky continuait à disparaître et la discussion reprenait son train. Les espoirs de Jim le Frisé montaient et descendaient alternativement, comme le whisky dans les verres.

Tantôt Leclaire plaidait en faveur d'une vente immédiate et arrivait presque à gagner à sa thèse l'hésitant O'Brien, pour voir, l'instant d'après, son succès contrebattu par d'autres arguments, plus brillants, que développait Mucluc Charley. Tantôt, au contraire, c'était Charley qui plaidait pour la vente et Percy Leclaire qui le contredisait obstinément. Il y eut un moment où ce fut O'Brien en personne qui proclama son intention de vendre, tandis que ses deux amis, les larmes aux yeux, unissaient tous leurs efforts pour l'en dissuader. Plus le trio absorbait de whisky, plus son imagination devenait fertile. L'éloquence des trois hommes était telle qu'ils se persuadaient mutuellement de la justesse de la thèse adverse et sans cesse retournaient leurs rôles.

Finalement, Mucluc Charley et Leclaire tombèrent d'accord, simultanément, qu'il fallait vendre et tous deux, réunis, se firent un plaisir scélérat de réduire à néant les ultimes objections de Marcus O'Brien. En désespoir de cause, O'Brien finit par demeurer la bouche bée. Vainement, en face de Jim le Frisé triomphant, il jeta des regards suppliants vers ceux qui l'avaient abandonné. En vain il lança, sous la table, un coup de pied bien senti dans les tibias de Mucluc Charley.

Cet ami mal embouché, loin de vouloir comprendre, développa aussitôt un nouvel argument, un imbattable raisonnement en faveur de la vente.

Jim le Frisé avait été chercher de l'encre, une plume et du papier, et rédigea l'acte de cession. Puis il tendit la plume à O'Brien, pour qu'il signât.

— Encore une tournée… implora le malheureux. Encore une… Je signerai après…

Les verres furent remplis par Jim le Frisé. Après avoir vidé le sien, O'Brien le reposa sur la table, il prit la plume et se courba en avant. Sa main tremblait.

Il sema sur le papier de nombreux pâtés, puis redressa soudain, comme si une idée imprévue l'avait frappé en pleine poitrine.

Il se dressa de toute sa hauteur, les yeux frémissants, et se balança, en avant et en arrière, tandis que l'idée prenait forme et se précisait. Lorsqu'elle fut à point, son visage tourmenté se détendit et s'irradia tout entier d'une bienfaisante sérénité.

Se tournant alors vers le croupier, il lui prit la main et parla avec solennité :

— Tu es mon ami, le Frisé… Voici ma main… Pince-la bien… Il n'y a rien de fait ! Je ne vends pas ! Je ne veux pas fourrer dedans un vieux poteau… Non ! non ! Jamais je ne fournirai à un quelconque gredin l'occasion de déclarer que Marcus O'Brien a profité de ce qu'un copain était saoul pour le voler. Je viens seulement d'y songer… Oui, je n'y avais pas songé encore… C'est bizarre, mais c'est ainsi… Car tu es saoul, le Frisé ! Saoul perdu ! Voyons, Frisé, mon bon, mon

petit Frisé, suppose un instant qu'il n'y ait pas d'or pour dix mille dollars, dans mon sacré filon… Je t'aurais volé ! Non, Monsieur ! Non, je ne ferai pas cela ! Marcus O'Brien est là pour soutirer de l'or au sol, et non à ses amis !

Percy Leclaire et Mucluc Charley étouffèrent les objections du croupier sous leurs applaudissements frénétiques d'un sentiment si noble. Tous deux se jetèrent tendrement au cou de Marcus O'Brien et débitèrent à son adresse un tel déluge de compliments qu'ils n'entendaient même pas Jim le Frisé, qui proposait d'insérer dans le contrat une clause supplémentaire, prévoyant qu'au cas où le filon ne produirait pas les dix mille dollars escomptés, le surplus du prix d'achat lui serait remboursé.

Il fut impossible au Frisé d'arrêter l'intarissable flot. Les trois hommes, réunis contre lui, l'inondaient de leurs discours philanthropiques, de leurs nobles et larmoyantes déclarations. Nul motif d'un gain sordide ne pouvait avoir place en leurs âmes. Leur devoir était de le sauver, lui, le Frisé, de lui-même et de son excessive bonté. La vertu doit seule régner sur le monde. Tous les hommes sont frères en elle. Et le trio s'envolait éperdument jusqu'à l'Empyrée, sur les ailes mystiques de l'idéal.

Le croupier, cependant, suait à grosses gouttes, s'emportait, criait, protestait, et continuait à verser de larges rasades. Et la discussion recommençait, sans aucune chance d'aboutir désormais.

À deux heures du matin, Jim le Frisé s'avoua vaincu. Il prit successivement par les épaules les trois hommes titubants et les poussa dehors.

Une dernière fois, le trio qui, bras dessus, bras dessous, maintenait à grand peine son équilibre, se retourna vers lui.

— Le Frisé, émit Marcus O'Brien, tu es un honnête homme ! Voilà comme j'aime traiter les affaires… Bon et généreux… Et hospi… hospi… hospitalier… Rien de vil et de cupide en toi… Je… je… je…

Mais Jim, exaspéré, leur ferma brusquement la porte au nez.

Alors un rire inextinguible secoua les trois compères. Longtemps ils demeurèrent là, à rire dans la nuit, d'un rire hébété, sans savoir au juste pourquoi ils s'esclaffaient. Puis ils reprirent la discussion interrompue.

— Combien, dis-tu, qu'il y avait d'or à la bâtée ? demanda Mucluc Charley.

— Je ne te parle pas de bâtée… riposta Leclaire. Je te parle de mon chien… Un chien épatant pour le lapin… Il s'appelait… Comment donc s'appelait-il ?… Allons, bon ! Voilà, le Diable m'emporte, que je perds la mémoire…

Quant à O'Brien, il avait glissé des bras de ses deux compagnons et, assis sur le seuil de la cabane, il ronflait bruyamment.

Le Frisé rouvrit la porte et reparut.

— Comment ? hurla-t-il, vous êtes encore là ? Rentrez chez vous !

— J'avais cette même idée, dit Mucluc Charley à Leclaire. Exactement la même idée… Comme c'est bizarre ! Rentrons…

Leclaire approuvait. Tous deux, ayant remis sur pied O'Brien, s'éloignèrent. Au bout d'un instant, ils s'aperçurent qu'il ne les suivait pas. O'Brien semblait avoir perdu toute notion des choses. Il ne voyait ni n'entendait rien. Il avait l'air d'un automate, et se dandinait sur place, comme un canard. Affectueusement, ses deux associés le soutinrent sous les bras et, tant bien que mal, l'entraînèrent avec eux.

Le trio prit un sentier qui descendait vers la rive du Yukon. Leur gîte ne se trouvait point de ce côté, mais les idées de Mucluc et de Leclaire n'étaient pas beaucoup plus nettes que celles d'O'Brien. Mucluc continuait à ricaner.

Tous trois arrivèrent ainsi à l'endroit où le bateau de Siskiyou Pearly, qui avait apporté les fameux tonneaux, était amarré à la berge. La corde qui le retenait sur les eaux bondissantes traversait le sentier, pour aller s'attacher à une souche de sapin. Les trois hommes ne virent point cette corde, qui les fit culbuter, et ils s'étalèrent sur le sol, les uns sur les autres.

Marcus O'Brien, qui était dessous, commença par se débattre rageusement et par jouer des poings, pour se dégager. Puis, quand il fut déchargé du poids de ses deux compagnons, qui s'étaient relevés, le sommeil le reprit et, se trouvant bien là où il gisait, il recommença à ronfler.

Mucluc Charley s'était remis à plaisanter.

— Ça, pour une idée, marmotta-t-il, c'en est une… Je viens de l'attraper au vol… Pschut ! Comme on prend un papillon… Leclaire, écoute-moi… O'Brien est ivre… Abominablement ivre… C'est une véritable honte… Il a mérité une leçon… On va la lui donner… Vois-tu, Charley, le bateau de

Pearly, qui est là, à danser sur l'eau… Nous allons y mettre O'Brien…

Puis nous larguerons la corde et le bateau, avec lui dedans, s'en ira sur le Yukon… Il se réveillera seulement avec le matin… Le courant est rapide et il sera déjà loin… Jamais il ne pourra remonter le fleuve avec les rames… Il faudra qu'il revienne à pied… Il sera furieux… Toi et moi, nous nous tirerons des pattes, jusqu'à ce qu'il soit calmé… Se mettre dans un pareil état, c'est honteux ! Il a mérité une bonne leçon… Il l'aura !

Percy Leclaire ne dit pas non et tous deux roulèrent O'Brien jusqu'au bateau, qui était vide et ne contenait qu'une paire de rames. Puis ils firent passer leur camarade pardessus bord. L'amarre déliée, on poussa l'embarcation dans le courant. Alors, épuisés par tant d'efforts, les deux hommes s'étendirent sur le sol et s'y endormirent à leur tour.

Tout Red Cow connut, au matin, la farce qui avait été jouée à Marcus O'Brien.

Des paris s'engagèrent sur la vengeance qu'il tirerait, à son retour, des deux auteurs de la plaisanterie. On s'attendait à le voir reparaître vers la fin de la journée et, durant l'après-midi, un homme se posta en vigie, sur un tertre élevé, afin d'annoncer aux autres qu'il arriverait. Tout le monde voulait être présent.

Mais Marcus O'Brien ne revint, ni le soir, ni la nuit suivante. Vainement, à minuit, on l'attendait encore. Et il ne reparut pas davantage, ni le lendemain, ni le jour suivant. Chacun se perdait en conjectures sur ce qui pouvait bien lui être advenu. Sa disparition demeura à jamais mystérieuse, et lui seul aurait pu en fournir la clef.

*

Il s'était réveillé avec le plein jour, en proie à de violentes tortures de son estomac, calciné par l'excessive quantité de whisky qu'il avait bu, et qui ressemblait à un four chauffé à blanc. Sa tête, en outre, lui faisait horriblement mal, tant à l'intérieur qu'extérieurement. Tout son visage le démangeait de fièvre.

Durant les six heures qu'il avait dormi, des milliers et des milliers de moustiques s'étaient abattus sur sa face, s'y étaient engraissés de son sang et, en remerciement, avaient déversé dans ses veines leur venin. Sa figure était si prodigieusement enflée qu'il lui fallut un violent effort de volonté pour réussir à ouvrir les yeux et à voir clair, à travers les fentes étroites laissées par sa chair tuméfiée.

Il se trouva ensuite qu'il voulait remuer ses mains. Elles étaient non moins douloureuses. Il loucha vers elles. Mais c'est à peine s'il leur reconnut une forme, tellement elles étaient gonflées, elles aussi, par le virus des moustiques.

Marcus O'Brien avait perdu le sentiment de sa propre identité. Un vide se creusait dans son existence, vide qu'il était incapable de remplir. Il lui semblait avoir complètement divorcé d'avec son passé, dont aucun jalon ne demeurait en son esprit. Il se sentait malade, par surcroît, si malade et si misérable que toute énergie lui manquait pour fouiller dans son cerveau, à la recherche de ce passé disparu.

Puis il reconnut, dans son petit doigt, une certaine et anormale courbure, causée par une brisure de l'os, mal remis. Alors seulement il reprit conscience qu'il était Marcus O'Brien. Et, soudain, tout le passé se rua en lui. Il retrouva, peu après, sous l'ongle d'un de ses pouces, une tache injec-

tée de sang, causée par un coup qu'il s'était donné, la semaine précédente. L'identification se complétait et devenait doublement certaine. Ces mains, si étrangement défigurées, appartenaient bien à Marcus O'Brien. Ou, plus exactement, O'Brien appartenait à ces mains.

Sa première pensée fut qu'il sortait de quelque grave maladie. Sans doute avait-il eu un accès fièvre paludéenne. Ouvrir ses yeux était pour lui à point pénible qu'il se résolut à les maintenir fermés.

Un bout de branche, qui flottait sur le fleuve, vint heurter contre le bateau et fit un coup sec. Marc O'Brien pensa que quelqu'un frappait à la porte sa cabane et il répondit :

— Entrez !

Il attendit un instant. Puis, comme personne n'entrait, il ajouta :

— Reste donc dehors ! Et que le diable t'emporte !

Il n'aurait, au fond, point été fâché que le quidam fût entré, et d'apprendre de lui quelque chose d'un peu précis sur sa maladie.

Peu à peu, cependant, tandis qu'il demeurait toujours immobile, à la même place, le souvenir de la nuit précédente commençait à se reconstruire dans sa cervelle. Il songea qu'il n'avait nullement été malade. Il s'était seulement enivré, et il était l'heure pour lui de se lever et de se rendre à son travail. L'idée de travail engendra celle de son filon et il se souvint que de celui-ci il avait refusé dix mille dollars. Soudain il se mit debout, et, du mieux qu'il put, écarquilla ses yeux.

Il s'aperçut qu'il était dans un bateau, qui flottait sur les eaux brunes et gonflées du Yukon. Les rives, ni les îles couvertes de sapins, qui défilaient devant lui, ne lui étaient familières. Il en fut abasourdi. Il n'arrivait pas à comprendre. Il se remémorait bien son orgie de la veille au soir. Mais aucun lien n'existait entre elle et sa situation.

Il referma les yeux et appuya sur sa main sa tête douloureuse. Que s'était-il donc passé ? Une idée terrible surgit dans son cerveau. Il se débattit contre elle et s'efforça de la chasser. Mais elle persistait.

Il avait tué quelqu'un !

Cela seul pouvait expliquer pourquoi il se trouvait, de la sorte, dans un bateau qui descendait le Yukon à la dérive. La loi de Red Cow, qu'il avait si souvent appliquée, lui avait été appliquée à lui-même. C'était bien cela. Il avait assassiné et on l'avait abandonné sur le Yukon.

Mais qui avait-il assassiné ? Il martela de nouveau sa pauvre tête, pour en tirer une réponse à cette question. Il ne put se souvenir de quoi que ce soit, sinon de vagues coups de poings donnés par lui et d'une chute d'un ou de plusieurs corps sur le sien. Peut-être n'était-ce pas un seul homme qu'il avait supprimé. Il porta ses mains à sa ceinture. Son couteau y manquait dans sa gaîne. Il s'en était servi ! Cela non plus ne pouvait faire l'ombre d'un doute.

Pourquoi avait-il tué ? Pour quelles raisons ? Mystère. Il rouvrit un œil, péniblement, et, avec effroi, s'en servit pour explorer le bateau. Il n'y avait pas de vivres à bord. Rien. Pas une once de vivres.

Il se rassit, en poussant un rugissement. Il avait tué sans provocation ! L'extrême rigueur de la loi lui avait été appliquée !

Une demi-heure durant, il resta comme pétrifié, tenant entre ses mains sa tête gonflée et tâchant de rassembler ses pensées. Puis, s'étant rafraîchi l'estomac avec une gorgée d'eau, qu'il lampa à même le fleuve, il se sentit mieux. Alors, il se redressa et, seul sur le Yukon désert qui s'étendait à perte de vue autour de lui, parmi l'immense silence désolé, troublé seulement par quelques rumeurs sauvages, il maudit longuement, et à voix haute, le whisky et les boissons fortes. Après quoi, il amarra sa barque à un énorme sapin flottant, sur lequel le courant avait plus de prise, et qui l'entraîna plus rapidement à sa suite. Il termina en se lavant la figure et les mains dans l'eau du Yukon, s'assit à l'arrière du bateau et se replongea dans ses pensées.

Le mois de juin finissait. Il n'y avait, en cette saison, point d'obscurité nocturne sur la terre arctique et, vingt-quatre heures durant, O'Brien pouvait naviguer, à la vitesse de cinq milles à l'heure. Seul, le temps nécessaire au sommeil devait interrompre cette course folle, qui se faisait sans dépense d'énergie de la part de l'homme. Il calcula qu'en moins de vingt jours il aurait atteint la mer.

Couché tranquillement au fond du bateau et ménageant prudemment ses forces, Marcus O'Brien demeura quarante-huit heures sans manger. Au terme du second jour, il poussa l'embarcation vers des îles basses, à demi submergées, et y ramassa des œufs d'oies et de canards sauvages. Comme il n'avait point d'allumettes, il les goba crus. Les œufs étaient fortement avancés, mais ils le soutinrent tout de même.

Au croisement du fleuve et du cercle Arctique, O'Brien trouva le poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. La brigade de relève n'était pas arrivée et le poste manquait complètement de vivres. Les hommes lui offrirent des œufs de canards sauvages. Il répondit qu'il en avait un boisseau à bord. On lui proposa également un verre de whisky, qu'il repoussa, en témoignant ostensiblement toute la violence de sa répugnance. Mais il obtint des allumettes, qui lui permirent de faire, désormais, cuire ses œufs.

Il continua sa course. Quand il passa devant les deux postes des Missions de Saint-Paul et de la Sainte-Croix, il somnolait et ne les vit point. Ce qui lui fit déclarer par la suite, en toute sincérité, qu'il n'existait pas plus de Missions sur le Yukon que sur le dos de sa main. Non, il n'y en avait pas, affirmait-il à ses contradicteurs, et il était payé pour le savoir !

Vers l'embouchure du fleuve, des vents contraires, qui prenaient à revers le courant, le retardèrent et son voyage en fut sensiblement prolongé. Une fois arrivé sur la côte de la mer de Behring, il mua son régime d'œufs de canards en un régime de viande de phoque, et jamais il ne put dire quel était celui des deux qu'il aimait le moins.

À l'automne, il fut délivré par un cotre garde-côte de la douane, qui le recueillit, et l'hiver le retrouva à San Francisco, où il fit sensation.

Marcus O'Brien, au cours de ses épreuves, a trouvé, en effet, sa vocation : conférencier abstentionniste. Et il prêche en faveur de la tempérance. « Évitez la bouteille ! » est son cri de guerre et l'étendard de son ralliement. Il excelle à faire passer un frisson parmi ses auditeurs, quand il leur expose que dans sa vie un grand désastre est survenu, à cause de

cette maudite bouteille. Il ajoute, à mots couverts, que, par l'opération infernale du Diable, il a perdu une grosse fortune. Et, parmi les auditeurs, il n'en est pas un qui ne comprenne que l'auteur de cette calamité était caché dans une bouteille de whisky.

Marcus O'Brien a réussi, dans cette vocation nouvelle, au-delà de ses espérances. C'est aujourd'hui un homme grisonnant et qui fait autorité dans la croisade contre les boissons fortes.

Mais, sur le Yukon, l'histoire de sa disparition est passée à l'état de légende. C'est un mystère qui va de pair avec celui de la perte, dans les mers polaires, du célèbre explorateur anglais, sir John Franklin.

VII

L’ESPRIT DE PORPORTUK

(The Wit of Porportuk)

El-Sou, la Peau-Rouge, avait été élevée à la Mission de la Sainte-Croix. Sa mère était morte, tandis qu’elle était encore enfant, et Sœur Alberta, comme un tison que l’on tire brusquement du feu, avait enlevé El-Sou à sa tribu, pour l’emmener avec elle et la consacrer au Seigneur.

El-Sou était de pur sang indien et, pourtant, par son aptitude à profiter des leçons qu’elle recevait et à s’ajuster à la civilisation, elle avait laissé loin derrière elle les filles même des métis.

Jamais les Sœurs n’avaient eu affaire à une élève aussi souple et aussi fougueuse à la fois. El-Sou était vive, adroite et intelligente. Mais, ce qui, surtout dominait en elle, c’était la flamme, le feu vivant de la vie. Elle avait sa personnalité nettement marquée, composée de volonté, de douceur et d’audace. Son père était un chef, et le même sang aristocratique coulait dans les veines de la jeune fille. Quand elle obéissait, ce n’était jamais que par une volonté raisonnée et en dehors de toute contrainte.

Elle avait appris à lire et à écrire l’anglais, comme pas une des autres élèves. Elle était artiste aussi, artiste dans

l'âme, et, lors des exercices de chant, c'était elle qui conduisait les voix de ses camarades.

Née dans un milieu plus favorable, elle se fût aussi bien adonnée à la littérature et à la poésie. Mais El-Sou, la Peau-Rouge, n'était qu'elle-même, c'est-à-dire la fille de Klakee-Nah et une des catéchumènes de la Mission de la Sainte-Croix, où il n'y avait que des bonnes Sœurs, uniquement préoccupées de l'éducation des âmes, de leur conduite dans la voie du Seigneur et de leur bonheur éternel, dans l'au-delà.

Les années passaient. El-Sou avait huit ans, lorsqu'elle était entrée à la Mission. Elle en comptait seize, maintenant, et les Sœurs avaient entamé des pourparlers avec la Supérieure de leur Ordre, afin que la jeune fille fût envoyée aux États-Unis, pour y parfaire son éducation.

Sur ces entrefaites, un beau matin, un homme de la tribu d'El-Sou se présenta à la Mission et demanda à s'entretenir au parloir, avec elle, quelques instants. Cet homme était aussi laid que Caliban, horriblement sale, avec une crinière de cheveux qui n'avaient jamais connu le peigne. El-Sou fut fort effrayée, à son aspect. Elle l'invita à s'asseoir. Mais il refusa et lui lança un regard dénué d'aménité.

— Ton frère est mort ! dit-il d'une voix brève.

La nouvelle fut reçue, par la jeune fille, sans grande émotion. Elle n'avait de son frère qu'un vague souvenir.

— Ton père, reprit le messager, se fait vieux, et il est seul. Sa maison est grande et vide. Il serait désireux d'entendre de nouveau ta voix et de te revoir.

El-Sou n'avait pas oublié son père, Klakee-Nah, le chef de la tribu, l'ami des missionnaires et des trafiquants étrangers, un homme fort, taillé comme un hercule avec des yeux bons et des façons impérieuses, et qui trahissait, tant par ses larges enjambées que par la noblesse générale de son allure, la haute conscience qu'il avait de sa valeur.

— Réponds-lui que je viendrai, déclara El-Sou. Ce fut, parmi les Sœurs, une grande désolation. Le tison tiré du feu y retournait. Prières et supplications furent vaines. Inutilement, on tenta de raisonner la jeune fille. Il y eut même des sanglots et des larmes.

Sœur Alberta dévoila à El-Sou le projet ébauché, de l'envoyer aux États-Unis. L'Indienne écarquilla de grands yeux, devant la perspective dorée qu'on ouvrait devant elle. Mais elle secoua la tête et refusa.

Une autre vision lui emplissait les yeux. Celle de la courbe majestueuse du Yukon, vers le Poste de Tana-naw et vers le village peau-rouge qui l'avoisinait. Et, dans ce village, celle d'une grande maison, construite avec des rondins, où l'attendait un vieillard entouré des seuls soins de ses esclaves.

Tous les riverains du Yukon, à deux milles alentour, connaissaient la grande maison de rondins et le vieillard qui l'habitait avec ses serviteurs. Les Sœurs de la Sainte-Croix ne l'ignoraient pas non plus, et elles savaient la vie désordonnée que l'on y menait, les réjouissances et les bombances sans fin auxquelles se complaisait le vieux chef. Voilà pourquoi elles pleurèrent tant, lorsque partit El-Sou.

*

Dès son arrivée, El-Sou fit sentir son autorité. Elle fit opérer un nettoyage général de la grande maison, dérangea et rangea tout. Klakee-Nah commença par protester. Mais il finit par laisser faire sa fille et, pour la satisfaire et payer les embellissements qu'elle ordonna, emprunta, sans sourciller, un millier de dollars au vieux Porportuk, qui était son banquier coutumier. Il fit, en outre, de nombreux achats à crédit. Bref, le grand logis fut complètement transformé et Klakee-Nah put y continuer, avec une splendeur nouvelle, ses vieilles traditions de large hospitalité.

Tout cela était fort extraordinaire pour un Indien du Yukon. Mais Klakee-Nah n'était pas non plus un Indien ordinaire. Naturellement libéral, il aimait à témoigner, devant tous, de sa dignité de chef et de la puissance de ses ressources. L'argent ne lui manquait pas et il en usait généreusement.

Lorsque le Poste de Tana-Naw était venu s'établir sur le Yukon, Klakee-Nah avait tant soit peu pressuré sa tribu et réussi quelques bonnes opérations, avec les Compagnies commerciales des Blancs. Par la suite, il avait, en société de Porportuk, découvert un filon d'or dans le lit de la Rivière Koyotuk. Mais, dédaigneux de l'exploiter lui-même, il avait vendu sa part à son associé. Il était retourné dans sa grande maison, où il avait mené, dès lors une existence quasi-royale. Klakee-Nah était un fantaisiste, un poète, heureux de se saouler de vin et de chansons.

À l'encontre de lui, Porportuk était avant tout un homme d'affaires, travaillant et peinant, comme un honnête bourgeois, et ne songeant qu'à arrondir son magot.

Aussi aisément qu'elle s'était adaptée aux habitudes et aux manières d'être de la Mission de la Sainte-Croix, El-Sou

prit celles qui convenaient dans la grande maison de rondins. Elle ne songea pas un instant à entreprendre la conversion de son père et à le conduire vers Dieu. Sans doute, le gourmandait-elle véhémentement, lorsqu'il buvait outre mesure. Mais c'était uniquement dans l'intérêt de sa santé et pour qu'il ne titubât point sur la terre ferme.

Les hôtes, que recevait et régalait Klakee-Nah, étaient perpétuels et innombrables. Les poutres qui soutenaient le plafond de la vaste salle où l'on festoyait, sous la présidence du vieux chef, étaient sans cesse ébranlées par le bruit des chants et les clameurs de l'orgie.

Devant la table s'asseyaient les convives les plus hétéroclites, venus de toutes les parties du monde : chefs peaux-rouges, de tribus éloignées, rendant visite à Klakee-Nah ; colons anglais et de toutes races ; trafiquants yankees, aux longs corps maigres ; corpulents fonctionnaires des Compagnies installées dans le pays ; cow-boys des montagnes de l'Ouest ; gens de mer, trappeurs, conducteurs de chiens, de vingt nationalités diverses.

El-Sou évoluait à l'aise dans ce milieu cosmopolite. Elle parlait l'anglais, aussi bien que sa langue maternelle, et chantait en anglais ballades et romances. Mais elle connaissait aussi tous les us et coutumes des Indiens et, lorsqu'il était nécessaire, portait à ravir le costume national des filles des chefs de tribus. Le plus souvent, elle s'habillait comme les femmes blanches. Ce n'est pas pour rien qu'elle avait reçu les leçons de couture de l'ouvroir de la Mission. Elle-même, selon les règles, se taillait et confectionnait ses robes qu'elle portait ensuite avec un bon goût parfait.

Elle était, à sa manière, aussi étonnante que son père et sa situation était unique. Elle était la seule femme indienne

susceptible de se mettre, avec les quelques femmes blanches du Poste, sur le même pied d'égalité sociale ; la seule qui n'eût jamais été insultée par un Blanc ; la seule à qui des Blancs eussent fait entendre d'honnêtes propositions matrimoniales.

El-Sou, en effet, était belle. Physiquement, elle représentait le type classique de la beauté indienne, avec ses cheveux noirs et son teint bronzé, avec ses yeux de jais, étincelants et fiers, qui luisaient comme l'éclair d'une épée, avec son nez effilé, en forme de bec d'aigle, aux narines frémissantes, avec ses pommettes légèrement saillantes et ses lèvres qui étaient minces, sans excès.

Mais ce qui, surtout, frappait en elle, c'était l'indicible rayonnement qu'émettait tout son être, cette sorte de flamme inexprimable qui, tantôt comme un feu qui couve sous la cendre, s'épandait sur ses traits, en une chaude langueur, et tantôt illuminait son regard d'une braise ardente, brillait sur ses joues, dilatait ses narines et faisait palpiter ses lèvres.

El-Sou ne manquait pas d'esprit, d'un esprit qui rarement mordait au point de blesser, mais qui était prompt à discerner, pour en rire, tous les petits travers des gens. Elle était naturellement gaie, et volontiers engendrait la gaieté autour d'elle.

Quelle que fût, cependant, sa supériorité intellectuelle et morale, elle s'effaçait devant son père. Tout, ici, lui appartenait et, jusqu'à sa mort, il devait se sentir chez lui, ordonnant et commandant à tous, et présidant aux festins. Sans doute, les forces du vieillard décroissaient de jour en jour et de plus en plus. El-Sou devait prendre les rênes à ses mains défaillantes. Mais elle agissait en sorte que, vieille ruine rachitique

écroulée, Klakee-Nah s'imaginait encore tout diriger devant sa table.

À tout bout de champ, apparaissait dans la grande maison la silhouette grondeuse de Porportuk, qui hochait la tête, en désapprouvant ce qui se passait, et déclarait, en grommelant, que c'était lui qui payait cette fête ininterrompue.

En réalité, il ne payait rien du tout, car il couchait soigneusement, par écrit, toutes les sommes qu'il avançait à Klakee-Nah, et en multipliait subtilement les intérêts. Si bien qu'année par année, il engloutissait le total des biens du vieux chef.

Un moment arriva cependant où, comme il avait presque tout absorbé, il se risqua, un jour, à faire, devant El-Sou, quelques remarques sur le train somptueux, et bien inutile, de la maison. Mais il fut reçu de telle façon qu'il ne recommença pas une seconde fois ses observations. El-Sou, comme son père, était de sang noble, fort chatouilleuse aux reproches et planait de haut sur toutes ces questions d'argent.

Porportuk poursuivit donc, à contrecœur, ses avances, et tout son or continua à couler et à s'engloutir. El-Sou avait décidé que son père devait mourir comme il avait vécu. Il ne devait pas déchoir, de sa splendeur passée, vers une existence médiocre. Les bombances ne devaient pas se faire moins nombreuses. Sa large hospitalité ne devait point se restreindre.

Comme par le passé, quand il y avait famine, les pauvres Indiens qui venaient gémir dans la grande maison s'en retournaient contents. Si la famine se prolongeait et si l'argent manquait, on empruntait derechef à Porportuk, et les

pauvres Indiens n'en pâtissaient point. Klakee-Nah, après d'autres grands de la terre, qui avaient vécu en d'autres temps et en d'autres lieux, aurait pu répéter à son tour : « Après moi le déluge ! »

Le déluge, dans la circonstance, c'était le vieux Porportuk.

À chaque nouvelle avance, il dardait vers El-Sou, dont il était follement amoureux, des regards plus enflammés, où se lisait une emprise plus proche. Mais El-Sou ne lui prêtait aucune attention. Pas plus qu'aux hommes blancs qui lui demandaient de l'épouser, avec l'anneau au doigt, le prêtre et la Bible.

Sa pensée allait vers un jeune Peau-Rouge, de sa race et de sa tribu, nommé Akoun, et qui vivait au Poste de Tananaw. Il lui apparaissait fort et beau, malgré sa pauvreté. Chasseur habile, Akoun avait beaucoup voyagé. Il avait erré parmi les plus lointaines solitudes du Northland, traversé vers l'Est toute l'Amérique du Nord, jusqu'à la Baie d'Hudson, et navigué à l'Ouest, vers la Sibérie et le Japon, sur un navire qui chassait les phoques. Vers le Sud, il était descendu jusqu'au territoire des États-Unis. Toutes ces pérégrinations ne l'avaient pas enrichi, ni même une expédition vers le Klondike et le Pays de l'Or.

À son retour au Poste, trois ans après celui d'El-Sou à la maison paternelle, il avait connu la jeune fille et, dès lors, ne s'était plus éloigné. Il avait même refusé un salaire de vingt dollars par jour, comme pilote à bord des grands vapeurs du Yukon. Il vivait du produit de sa chasse et de sa pêche, qu'il pratiquait dans un rayon peu éloigné et rendait de fréquentes visites à la grande maison de Klakee-Nah.

El-Sou, de son côté, l’avait comparé à beaucoup d’autres hommes et avait estimé qu’il leur était supérieur. Il chantait pour elle et, en sa présence, il trahissait sa joie par l’ardeur brûlante de son regard. Il n’était personne pour ignorer qu’il était épris de la jeune fille.

Porportuk en était instruit comme les autres. Mais il se contentait d’en sourire, avec un air narquois, avançant à force de l’argent, pour que continuât le train somptueux de la grande maison.

*

Puis le jour arriva, du repas funèbre de Klakee-Nah.

Le vieux chef agonisant s’assit à son dernier festin. La mort était dans son gosier et le vin restait impuissant à l’y noyer. Les rires, les plaisanteries et les chants, alternant avec les beuveries, résonnaient comme de coutume, et Akoun conta une histoire si divertissante que les solives du toit furent ébranlées des éclats joyeux des convives. Ni pleurs, ni soupirs, devant la mort imminente du vieillard. El-Sou l’avait ainsi voulu, parce qu’elle trouvait cela beau. Son père devait rendre l’âme en gaieté, comme il avait vécu.

Parmi les invités, étaient trois matelots, qui s’en revenaient à demi gelés, d’une croisière dans l’Océan Arctique et étaient les seuls rescapés d’un équipage de soixante-quatorze hommes. Ils semblaient comme en délire. Derrière Klakee-Nah, quatre vieux esclaves, les seuls qui lui demeuraient de tous ceux qu’il avait possédés jadis, veillaient à le servir. Ils remplissaient son verre, de leurs mains à demi paralysées, ou lui cognaient le dos, entre les épaules, pour le faire se redresser, quand les spasmes de l’agonie le secouaient et le faisaient tousser convulsivement.

L'orgie dura toute la nuit. À mesure que grandissaient les clameurs et les rires, la mort croissait, elle aussi, dans la gorge de Klakee-Nah, qui commanda que l'on fît venir Porportuk.

Et Porportuk entra, avec une bouffée d'air glacé qui venait du dehors, avec lui. Il commença, selon sa coutume, par jeter un regard désapprobateur sur la viande et sur les bouteilles qui chargeaient la table, et qu'il avait payées. Mais bientôt son regard courut, au-delà des faces enluminées des convives, jusqu'au gracieux visage d'El-Sou. Une lueur brilla dans ses yeux et, pour un instant, son courroux s'évanouit.

On lui fit place à côté de Klakee-Nah et on mit un verre devant lui. De ses propres mains, El-Sou le lui remplit d'une boisson forte.

— Bois ! lui cria-t-elle. C'est fameux, n'est-ce pas ?

Les prunelles de Porportuk s'humectèrent d'émotion et il acquiesça de la tête, en faisant claquer sa langue.

— Je suis bien certain que tu ne possèdes rien de pareil dans ta maison ! balbutia Klakee-Nah.

Je reconnais que cette liqueur est douce à mon vieux gosier, répliqua Porportuk. Mais…

Il parut hésiter à formuler sa pensée.

— Mais tu la trouves un peu chère, n'est-ce pas ? ricana Klakee-Nah, terminant la phrase à sa place.

Les rires fusèrent tout le long de la table, au grand mécontentement de Porportuk, qui riposta :

— Nous avons été des enfants du même âge. Toi, tu as déjà la mort dans la gorge. Moi, je suis encore plein de force et de vie ! C'est la punition de ton intempérance.

Les convives protestèrent bruyamment, tandis que Klakee-Nah était pris d'une quinte de toux plus forte et que ses vieux esclaves lui tapaient dans le dos. Dès qu'il le put, il se dégagea et, la bouche convulsée, hurla, furibond :

— Tu es un ignoble avare, Porportuk ! Tu as, dans ta maison, mesuré jusqu'au feu, sous prétexte que le bois coûte cher. Oui, certes, il en coûte gros pour bien vivre et tu as refusé d'y mettre le prix ! Ta vie a été pareille à une cabane où ne luit aucune flamme, où il n'y a pas de tapis sur le plancher…

Il s'interrompit pour faire signe qu'on remplît de nouveau son verre, qu'il souleva, puis reprit :

— Moi, au moins, j'ai vécu ! Une bienfaisante chaleur a animé ma vie. Toi, tu me survivras, mais tu continueras à grelotter dans les nuits glacées. Mes nuits auront été courtes, courtes mais bonnes !

Il vida son verre et le repassa à la main tremblante d'un de ses vieux esclaves, qui le laissa choir. Le verre s'alla briser sur le sol, tandis que Klakee-Nah, épuisé, se rejetait en arrière, haletant mais satisfait. Car ses convives, après avoir tous vidé leurs verres, l'applaudissaient à tout rompre.

Il fit un signe à ses quatre esclaves, pour qu'ils l'aidassent de nouveau à se redresser. Il était très corpulent, et les quatre vieux si faibles qu'ils chancelaient, tout en le poussant en avant.

— Tout ceci est bel et bon, déclara-t-il. Mais l’heure n’est pas de discuter sur la meilleure façon de vivre. Nous avons, toi et moi, Porportuk, d’autres affaires à régler ce soir. Celui qui doit est à plaindre, et j’ai des dettes envers toi. De combien te suis-je redevable ?

Porportuk plongea sa main dans sa poche, y fouilla, et sortit son mémoire. Après quoi, il sirota une gorgée du contenu de son verre, et commença :

— Voici, d’abord, une facture d’août 1889, qui monte seulement à trois cents dollars. Les intérêts ne m’en ont jamais été payés… En voici une autre, de l’année d’après, qui est de cinq cents dollars… Puis une troisième, qui date de deux mois plus tard. Les deux font mille dollars. Voici une quatrième note…

Que m’importent toutes ces notes ! s’exclama Klakee-Nah, impatienté. Tu m’agaces… Dis le total ! Le total en chiffres ronds ! Combien cela fait-il ?

Porportuk consulta son mémoire et, lentement, en articulant tous ses mots, y lut :

— Quinze mille neuf cent soixante-sept dollars et quinze *cents*.

Mettons seize mille dollars, dit généreusement Klakee-Nah. Arrondissons la somme et laissons là les fractions, qui ne servent qu’à embrouiller les idées. Rédige-moi donc une nouvelle note de seize mille dollars, et je vais la signer. Quant aux intérêts que peut représenter cette somme, je n’en ai aucune idée. Compte-les au taux que tu voudras et ajoute-les à ta note. Je te paierai le tout dans l’autre monde, où je te donne rendez-vous après ta mort, aux côtés du Dieu suprême, notre père à tous. Oui, je réglerai là cette note. Je te

le promets solennellement ! Porportuk, tu as la parole de Klakee-Nah.

Porportuk prit un air déconfit, et une explosion de rires sonores ébranla la salle.

Klakee-Nah leva les mains, pour obtenir le silence, et cria :

— Tu n'as pas l'air satisfait, Porportuk… Ce n'est point pourtant une plaisanterie, je t'assure ! Je te parle honnêtement, en toute franchise. Voilà pourquoi je t'ai mandé. Rédige ta note !

— Je ne fais pas d'affaires avec l'autre monde, répondit lentement Porportuk.

Le moribond jeta vers lui un regard sincèrement surpris et parut fort offusqué.

— J'ignore ce qui se passe dans l'autre monde appuya Porportuk. Je traite mes affaires en celui-ci. C'est en celui-ci que je prétends être payé.

Klakee-Nah fronça le sourcil puis se mit à rire.

— Oui, oui, je sais, tu es un vieil avare, qui a toujours économisé son feu. C'est ton droit d'être payé ici-bas. Cette grande maison m'appartient. Je te la donne. Prends-la et brûle ta note à la flamme d'une de ces bougies.

Porportuk secoua la tête.

— Ta maison est vieille et vermoulue, et ne vaut pas une pareille somme, répondit-il.

— J'ai encore certaines mines d'or…

— Elles n'ont jamais rapporté un dollar.

— Il y a ma part de propriété du vapeur, *Le Koyokuk*. Il m'appartient pour moitié.

— Oui, mais il est au fond du Yukon.

Klakee-Nah eut un sursaut.

— Tu dis vrai, Porportuk ! Je l'avais oublié. Cela est advenu au printemps dernier, lors de la fonte des glaces.

Il resta un instant silencieux, paraissant réfléchir profondément. Tout le monde se taisait, les verres immobiles, attendant quelles paroles allaient tomber de ses lèvres.

— Alors, dit-il, il faut en conclure que j'ai envers toi une dette que je suis incapable de te payer en ce monde ?

Porportuk fit un signe d'assentiment.

— Tu es donc un bien pauvre homme d'affaires ? insinua Klakee-Nah, d'un air narquois. Comment t'es-tu laissé prendre ainsi ?

Mais Porportuk ne se laissa pas démonter.

— Je ne suis pas aussi sot. Tu as oublié, Klakee-Nah, un autre bien que tu possèdes et qui est demeuré intact.

— Pas possible ! Et quel est ce bien ? Dis-le-moi vite, et il t'appartient. Avec lui je liquide ma dette !

— C'est celui-ci !

Et Porportuk, du regard, désigna El-Sou.

Abasourdi, Klakee-Nah paraissait ne pas comprendre. Il se frotta les yeux, pour mieux voir. Et Porportuk répéta :

— Oui, ta fille, El-Sou. C'est elle que je prendrai et ta dette sera payée. Ici même, je brûlerai ma note à cette bougie.

La vaste poitrine de Klakee-Nah commença à se dilater. Il s'esclaffa d'un rire homérique :

— Ho ! Ho ! Ho ! C'est une plaisanterie !… Ho ! Ho ! Ho ! Tu veux l'emmener dans ta maison sans feu, en ton lit glacé ! Tu oublies tes filles… Elles sont d'âge à être, chacune d'elles, la mère d'El-Sou. Ho ! Ho ! Ho !

Un étouffement le prit, de rire ainsi, et on crut qu'il allait trépasser. Mais ses esclaves lui tapotaient à force le dos et il se remit à pousser des Ho ! Ho ! Ho ! frénétiques, jusqu'à une nouvelle quinte de toux.

Porportuk la laissa passer patiemment, buvant dans son verre, à petites gorgées, et promenant son regard d'un convive à l'autre, le long de la table.

— Je ne plaisante pas, déclara-t-il enfin. Je pense comme j'ai parlé.

Klakee-Nah parut reprendre son air sérieux. Il fixa Porportuk quelques instants. Puis saisissant son verre, qu'on venait de remplir, il le lui lança en pleine figure.

— Qu'on le jette dehors ! cria-t-il à ses convives, qui, alertés comme une meute de chiens sur un gibier, n'attendaient qu'un mot de lui pour obéir à ses ordres. Qu'on le sorte ! Et qu'on le roule dans la neige !

La bande forcenée ne se le fit pas répéter. Et, quand elle revint, elle fut reçue avec éloges par Klakee-Nah, qui porta un toast à la brièveté de la vie humaine.

*

La succession du vieux chef ne fut pas longue à liquider. El-Sou pria Tommy, un petit employé du Poste, de venir l'aider un peu dans cette opération.

Klakee-Nah ne laissait derrière lui que des dettes, des billets à ordre impayés, des biens hypothéqués dont les garanties étaient sans valeur. Tout ce passif était entre les mains de Porportuk que l'honnête Tommy, en faisant le calcul de tous les intérêts accumulés, traita mille fois de fieffé voleur.

— C'est du banditisme pur et simple ! prononça-t-il. On ne peut appeler cela une dette.

Songeuse, El-Sou répondit :

— C'en est une, cependant…

L'hiver s'écoula et le printemps revint sans que Porportuk eût été payé. Il eut, avec El-Sou, plusieurs entretiens, au cours desquels il lui expliqua, comme il l'avait fait à son père, comment elle pouvait s'acquitter. À diverses reprises, il se fit accompagner par des sorciers, qui affirmèrent à la jeune fille qu'en ne soldant pas cette dette, elle exposait le défunt à une damnation éternelle.

Un jour, après une description plus terrible des peines réservées à Klakee-Nah, El-Sou déclara à Porportuk :

— J'ai deux choses à te dire. La première est que je ne serai jamais ta femme. La seconde, que tu seras intégralement payé, payé jusqu'au dernier *cent,* de tes seize mille dollars.

— Quinze mille neuf cent soixante-sept dollars et soixante-quinze *cents*… rectifia Porportuk.

— Mon père a dit seize mille, répondit-elle. Tu seras payé.

— Comment ?

— Je l'ignore. Mais je trouverai cet argent. Maintenant, va-t-en, et ne m'assomme pas davantage !

Et, comme Porportuk semblait vouloir répliquer :

— Si tu recommences, dit-elle, je te ferai, une fois de plus, rouler dans la neige !

Quelque temps passa encore. Puis un murmure se répandit, de Poste en Poste, de campement en campement, propagé tout le long du Yukon, en amont comme en aval du fleuve, des passes du Chilcoot jusqu'à la Mer de Behring, qu'en juin prochain, à la pêche du premier saumon, El-Sou, la fille de Klakee-Nah, afin de se libérer de sa dette envers Porportuk, se mettrait elle-même en vente aux enchères publiques.

Tous les efforts tentés par les missionnaires du Poste, pour la dissuader de ce projet, furent inutiles. Invariablement, elle répondait :

— Seules, les dettes contractées envers Dieu se règlent dans l'autre monde. Ce que l'on doit aux hommes doit se payer ici-bas.

Akoun lutta, lui aussi, contre une pareille idée.

— Je t’aime toujours, répliquait-elle. Mais l’honneur l’emporte sur l’amour. De quel droit consentirais-je à ce que soit salie la mémoire de mon père ?

Sœur Alberta fit le voyage tout exprès, de la Sainte-Croix, par le premier vapeur, pour la catéchiser. Elle ne réussit pas davantage. El-Sou lui déclara :

— Mon père, à cette heure, erre en gémissant, à travers les épaisses et noires forêts sans fin, où sont enfermées les âmes damnées. Il ne sera point délivré avant que cette dette ne soit payée. C’est alors, alors seulement, qu’il lui sera permis de faire son entrée dans la maison du Tout-Puissant.

— Et tu crois réellement, El-Sou, à toutes ces fables ? demanda Sœur Alberta.

— Pourquoi n’y croirais-je pas ? Ces choses sont-elles vraies ou fausses ? Je l’ignore. Tout ce que je sais, c’est que mon père y croyait.

Et, comme Sœur Alberta haussait les épaules, d’un air incrédule, El-Sou continua :

— Tu crois bien, en ta religion, qu’il y a dans le ciel des Anges avec des harpes, qui y reçoivent les élus. Pourquoi mon père aurait-il eu tort de dire que le Paradis est une grande maison où l’on s’asseoit quand on y est admis, à la table d’un éternel festin, présidé par Dieu ?

— Et ton Paradis à toi, comment le conçois-tu ?

— J’y mets un peu des deux, répliqua El-Sou, après quelque hésitation. L’un et l’autre peuvent avoir du bon. Pourtant, s’il fallait choisir, je préférerais, je crois, celui que tu m’as enseigné…

À l'approche de la date fixée, il y eut au Poste une grande affluence. C'était l'époque où les diverses tribus indiennes de ces parages avaient l'habitude de se réunir à Tana-naw, pour y attendre l'apparition du saumon. Entre-temps, elles s'y divertissaient à danser ou à chanter, trafiquaient quelque peu et, de choses et d'autres, bavardaient sans fin. Elles se retrouvaient là avec d'autres groupes d'aventuriers blancs, chercheurs d'or ou marchands. Mais, cette fois, l'annonce des enchères qui allaient avoir lieu avait attiré une foule plus considérable encore.

La saison était tardive et, plus que de coutume, le saumon se faisait attendre. L'impatience redoublait. D'autant que, pour corser encore plus l'affaire, Akoun avait annoncé publiquement, et de façon formelle, qu'il tuerait sur-le-champ, quel qu'il fût, l'acquéreur d'El-Sou. Et il brandissait un winchester, pour bien faire voir qu'il ne raillait pas. El-Sou, peu satisfaite de ces menaces de son amoureux, avait tenté de l'entreprendre à ce sujet. Mais il avait refusé de discuter et avait, au contraire, acheté au Poste un supplément de munitions.

Le grand jour arriva enfin. Le premier saumon fut capturé à dix heures du soir et, à minuit, la vente commença.

Le soleil allait arriver au sommet de sa course et illuminait le ciel d'une lueur étrange et rougeâtre. Sur la haute berge du Yukon, la foule se massait autour de la table et des deux chaises, qu'on y avait placées. Au premier rang, se tenaient les Blancs et plusieurs chefs indiens. Un peu en avant du cercle qu'ils formaient, Akoun allait et venait, fusil en main.

À la demande d'El-Sou, Tommy accepta de servir de commissaire-priseur et de recevoir les enchères. Mais ce fut

elle-même qui prononça le petit discours préliminaire et se chargea de faire l'article pour la marchandise à vendre.

Elle portait le costume de sa race, celui d'une fille de chef indien. Debout sur une des chaises, afin de bien faire ressortir ses avantages, elle était à la fois magnifique et sauvage.

— Qui veut, dit-elle, acquérir une épouse ? Regardez-moi. J'ai vingt et un ans, et je suis vierge. Je serai, pour l'homme qui m'achètera, une bonne et fidèle compagne. Si celui-là est un Blanc, je m'habillerai comme une femme blanche. Si c'est un Indien, je porterai le costume indien, comme…

Elle hésita un instant et reprit : Comme une vraie *squaw*. Je sais faire moi-même mes vêtements, coudre, laver et raccommoder. Je me suis instruite de toutes ces choses, durant les huit années passées par moi à la Mission de la Sainte-Croix. Je sais lire et écrire l'anglais. Je sais jouer de l'orgue. Je connais aussi l'arithmétique et un peu l'algèbre. Je serai adjugée au plus offrant et il recevra, de moi, un acte de vente authentique de ma personne. J'ai omis de dire que je chante bien et que je n'ai jamais été malade de ma vie. Je pèse cent trente-deux *pounds*[26]. Mon père est mort et je n'ai point d'autre parent. Qui veut de moi ?

Ayant achevé son petit discours, elle jeta autour d'elle, sur la foule assemblée, un regard flambant d'orgueil et descendit de sa chaise. Tommy la pria d'y remonter, lui-même grimpa sur l'autre et mit en branle les enchères.

*

---

[26] Le pound vaut 453 grammes.

Aux côtés d'El-Sou se tenaient les quatre vieux esclaves paternels. Ils étaient tout cassés et transis par l'âge, mais étaient demeurés fidèles à la fille de celui qui les avait nourris. En vieux philosophes qu'ils étaient, ils assistaient, impassibles, aux coups de folie de la jeunesse.

On remarquait, au premier rang des amateurs, plusieurs Rois indiens de l'Eldorado et du Bonanza, venus du Haut-Yukon, et qui coudoyaient deux prospecteurs d'or en fâcheux état, enflés par le scorbut et s'appuyant sur des béquilles. Une *squaw,* à la lointaine patrie, faisait flamber curieusement ses prunelles. Un Sitkan, arrivé de la côte, semblait perdu dans ce milieu hétéroclite et se tenait debout près d'un Stick, riverain du Lac Le Barge. Un peu plus loin, on voyait un groupe de six Canadiens français.

Pour décor, le paysage empourpré, éclairé par les rayons obliques du soleil de minuit, qui arrivaient à peine à percer les nuages de fumée, provenant de lointaines forêts en feu, et que promenait le vent dans l'éther. Des reflets rouges se réverbéraient sur les visages et sur le sol, donnant aux êtres et aux choses un aspect irréel et fantomatique.

Les hirondelles rasaient de leur vol la surface calme du Yukon et passaient, légères, sur les têtes de la foule. Des rouges-gorges gazouillaient dans les buissons. On entendait, au loin, les cris de milliers d'oiseaux sauvages, qui avaient établi sur les rives du fleuve leurs nids piaillants et leurs couvées.

Les enchères se mirent lentement en mouvement. Elles furent amorcées par le Sitkan, débarqué une demi-heure avant et qui, sans sourciller, offrit d'El-Sou cent dollars. Il parut fort étonné, lorsqu'il vit aussitôt le canon du fusil d'Akoun se tourner, menaçant, vers lui.

Sans doute ce geste découragea-t-il les amateurs, car ce fut assez péniblement qu'un Indien du Tozika-kat, qui exerçait le métier de pilote sur un des vapeurs du Yukon, offrit ensuite cent cinquante dollars. Quelque temps s'écoula encore, avant qu'un joueur professionnel, expulsé du pays supérieur et de ses tripots, où il trichait, montât l'enchère à deux cents dollars.

El-Sou, attristée et blessée dans son orgueil, de trouver si peu de preneurs, promenait sur la foule un regard méprisant.

C'est l'instant que choisit Porportuk pour se frayer un passage parmi les assistants et pour crier, d'une voix forte :

— Cinq cents dollars !

Après quoi il se rengorgea, attendant de voir l'effet produit autour de lui. Il s'était résolu, en agissant ainsi, à assommer du premier coup, de sa grande richesse, quiconque aurait médité de se mettre en travers de son désir.

Mais un des Canadiens, qui dévorait El-Sou des yeux, surenchérit de cent dollars.

— Sept cents ! riposta sur-le-champ Porportuk.

Et, non moins rapidement, le Canadien lança :

— Huit cents !

Porportuk souleva de nouveau son invisible massue et, d'un seul coup, hurla :

— Douze cents !

Le Canadien en parut fort désappointé et abandonna la partie. Il n'y eut plus ensuite d'autres enchères. Vainement Tommy tenta d'exciter l'enthousiasme de la foule.

El-Sou, alors, parla ainsi à Porportuk :

— Tu feras bien, Porportuk, de réfléchir sérieusement à ton offre. Tu as oublié sans doute ce que je t'ai déclaré, que jamais je ne serai ta femme.

— La vente est publique, expliqua-t-il. J'use de mon droit. J'ai mis douze cents dollars. La marchandise doit m'appartenir.

— C'est pour rien ! s'exclama Tommy. Tout commissaire-priseur que je suis, je mettrai, moi aussi, mon enchère. Je dis treize cents !

Porportuk expectora :

— Quatorze cents !

Tommy se pencha vers El-Sou et lui murmura dans l'oreille :

— C'est seulement pour faire de toi ma sœur que je t'achèterai.

Et il annonça, à haute voix :

— Quinze cents !

À deux mille dollars, un des Rois indiens, émoustillé, entra en ligne et le pauvre Tommy renonça.

Porportuk se résolut derechef à frapper un grand coup et fit un bond de cinq cents dollars.

Le Roi indien se piqua au jeu. Il ne se laisserait battre par personne et, lui aussi, jeta dans la balance cinq cents autres dollars.

L'affaire se corsait. El-Sou était maintenant à trois mille dollars. Porportuk passa à trois mille cinq cents et fut tout abasourdi, lorsque son concurrent haussa, d'une seule enchère, à quatre mille cinq cents. Il en rajouta cinq cents autres, et faillit suffoquer lorsque le Roi indien riposta par un nouveau millier de dollars.

Porportuk écumait. Grâce à son argent, il s'était cru toujours tout-puissant. Sa chute était lamentable. El-Sou n'était plus qu'un incident en cette joute. C'était sa propre réputation qui était en jeu. Tout cet or, amassé au cours d'une longue existence, par tant de privations et tant de nuits sans feu, était mûr pour entrer en danse.

De six mille dollars, El-Sou monta à sept mille. Puis, par enchères successives de mille dollars, qui se précipitaient sans répit, quatorze mille furent atteints. Les deux hommes, ici, s'arrêtèrent pour souffler un peu.

Un troisième larron, auquel on ne s'attendait point, se mit alors de la partie. Le joueur professionnel, flairant une bonne affaire, s'était syndiqué avec plusieurs autres assistants et ce fut lui, qui, dans le silence, lança tout à coup :

— Seize mille dollars !

— Dix-sept mille… émit faiblement Porportuk.

— Dix-huit mille ! beugla le Roi indien.

Porportuk rassembla ses forces défaillantes et articula :

— Vingt mille…

Le syndicat lâcha pied. Mais Porportuk et le Roi indien s'acharnèrent, avec une rage renouvelée. Tandis qu'ils se lançaient à la tête leurs enchères, Akoun, menaçant, se tournait alternativement vers l'un et l'autre, pensant que le moment approchait, et curieux de savoir qui des deux il aurait à tuer.

À vingt-trois mille, le Roi indien délia le revolver qui pendait à sa ceinture et se mit en garde. Mais Porportuk, qui l'observait, sentit qu'il se lassait.

À vingt-cinq mille, effectivement, son concurrent réfléchit assez longuement et secoua la tête. Ce fut presque à contrecœur qu'il lança :

— Et cinq cents.

— Vingt-six mille ! décocha Porportuk triomphant.

Le Roi indien, cette fois, ne répondit plus aux regards suppliants que lui lançait Tommy.

Akoun fit un pas vers Porportuk. Mais, tandis qu'un dernier et vain colloque s'engageait entre Tommy et le Roi Indien, qui se refusait à aller plus outre, El-Sou, avec anxiété, lui envoya un de ses vieux esclaves, qui parla tout bas au jeune homme.

— Une fois, deux fois, trois fois ? proclama Tommy. Adjugé ! Adjugé à Porportuk, pour vingt-six mille dollars !

Porportuk, inquiet, observait Akoun. Chacun, dans la foule, attendait. Mais Akoun ne fit aucun geste.

— Qu'on apporte les balances ! dit El-Sou.

— Je paierai chez moi, déclara Porportuk.

— Qu'on apporte les balances ! répéta El-Sou. Le paiement se fera ici, en public, devant tous.

On alla quérir au Poste les balances qui servaient au pesage de l'or, tandis que Porportuk se rendait chez lui et en revenait bientôt, accompagné d'un homme qui portait sur son épaule un sac de peau d'élan, bourré de la précieuse poussière. Dans sa main opposée, il tenait un fusil. Porportuk ne quittait pas Akoun du regard.

— Voici, dit Porportuk, toutes mes notes et factures diverses, et aussi toutes les hypothèques. Il y en a pour quinze mille neuf cent soixante-sept dollars et soixante-quinze *cents*.

El-Sou prit les papiers et les passa à Tommy.

— Je les accepte pour seize mille dollars, dit-elle.

— Cela fait, déclara Tommy, un reliquat de dix mille dollars, qui doivent être payés, en or, à ma cliente.

Porportuk acquiesça et dénoua le sac. El-Sou, debout au bord du fleuve, déchira les papiers en menus morceaux, et envoya voltiger ceux-ci sur le Yukon. Puis la pesée d'or commença.

— Il est bien entendu, dit Porportuk à Tommy qui ajustait les balances, que l'once est comptée à dix-sept dollars…

— Non, à seize ! interrompit El-Sou, d'une voix tranchante.

— Il est d'un usage courant dans le pays, protesta Porportuk, de calculer l'once d'or à dix-sept dollars. Il en est ainsi pour toutes les transactions commerciales, et ceci en est une.

El-Sou se mit à rire.

— Cet usage, dit-elle, est tout nouveau. Il date seulement de ce printemps. L'an dernier, et les années précédentes, l'once était comptée à seize dollars. Elle était à ce taux, quand mon père a contracté ses dettes. Lorsqu'il dépensait au poste l'argent qu'il recevait de toi, on lui donnait, pour une once d'or la valeur de seize dollars, et non de dix-sept !

Porportuk ronchonna, sans plus faire d'opposition, et la pesée continua.

— Fais trois tas, Tommy ! dit El-Sou. Un, ici, de mille dollars. Là, un autre, de trois mille. Et là, un troisième, de six mille.

Cette opération fut assez longue et, tant qu'elle dura, tout le monde épiait Akoun.

— Il attend, avança quelqu'un, que le prix soit achevé d'être payé.

La phrase courut de bouche en bouche, et chacun guetta l'instant où le dénouement escompté se produirait. L'homme de Porportuk qui tenait le fusil n'observait pas le jeune Indien avec moins d'attention.

Quand la pesée fut terminée, et quand les trois tas, d'un jaune sombre, se furent élevés sur la table, El-Sou parla ainsi :

— Mon père devait, en mourant, à la Compagnie du Poste, trois mille dollars. Réserve, Tommy, le second tas à l'extinction de cette dette. Puis voici quatre bons serviteurs, fort cassés et usés. Tu les connais comme moi. Prends, à leur intention, le petit tas de mille dollars. Tu auras soin, avec cet

argent, que les quatre vieillards ne manquent jamais de nourriture ni de tabac.

Tommy, à l'aide d'une grande cuiller, versa, dans deux sacs séparés, les deux tas de poussière d'or. Six mille dollars gisaient encore sur la table. El-Sou y plongea ses deux mains et, se retournant brusquement, envoya dans le Yukon une pluie tourbillonnante de poussière jaune.

Porportuk, à cette vue, s'était élancé et avait saisi les poignets d'El-Sou, qui s'apprêtait à réitérer.

— Cet or m'appartient… dit-elle tranquillement.

Porportuk lâcha sa prise. Mais il continuait à marmonner, grinçant des dents, et de plus en plus sombre et renfrogné, à mesure qu'El-Sou continuait à faire voler le tas dans le fleuve, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien.

Ce spectacle, peu banal, une fois terminé, la foule reporta son attention vers Akoun et vers l'homme de Porportuk, qui tenaient braqués l'un vers l'autre le canon de leurs fusils. L'homme avait le doigt sur la gâchette, prêt à tirer. Mais Akoun ne bronchait toujours pas.

— Qu'on dresse l'acte de vente ! ordonna Porportuk, d'une voix farouche.

Et Tommy rédigea l'acte par lequel la femme El-Sou devenait, intégralement, la propriété de l'homme Porportuk.

El-Sou signa ce titre, que Porportuk plia ensuite et rangea soigneusement dans sa poche. Puis, comme pris d'une idée subite, il se frappa le front et s'écria :

— Nous nous sommes trompés dans nos comptes ! L'affaire que nous avons traitée est une affaire présente, et

non une affaire passée. L'once d'or aurait valu actuellement, au Poste, dix-sept dollars de farine et non seize. À quoi ai-je l'esprit ? C'est un dollar que je perds à chaque once. Soit, au total, six cent vingt-cinq dollars !

El-Sou eut un sourire railleur devant la mine penaude de Porportuk.

— Évidemment, dit-elle. Mais qu'y faire maintenant ? Le reliquat de ton or s'est envolé. Tes réflexions sont un peu tardives… Tu te fais vieux, Porportuk !

Porportuk se mordit les lèvres, puis redevint rapidement maître de lui. Une expression cruelle se peignit sur son visage.

— C'est bon, c'est bon… dit-il. Laissons cela. Et maintenant, viens-t-en chez moi !

El-Sou ne bougea pas.

— Te souviens-tu, Porportuk, de deux choses que je t'ai dites, au printemps dernier ?

— Quelles choses ? S'il fallait que je prête attention à toutes les paroles d'une femme, j'aurais bientôt la tête farcie.

— Je t'ai dit, tout d'abord, que tu serais payé, reprit El-Sou très posément. C'est fait. Je t'ai dit ensuite, et je l'ai répété tout à l'heure, que je ne serais jamais ta femme.

— N'empêche que l'achat que j'ai fait de toi est régulier. Le papier est là, dans ma poche. Tu m'appartiens désormais. Tu ne vas pas le nier, j'imagine ?

— Je t'appartiens en effet.

— Et tu es mon bien propre…

— Ton bien propre, comme tu dis.

— Et tu le reconnais ! prononça Porportuk triomphant. Tu m'appartiens donc, comme m'appartiendrait un chien.

— Tout comme un chien… Nous sommes d'accord. Si c'était un autre homme qui m'eût achetée, j'eusse été l'épouse de cet homme, une bonne épouse. Telle était bien ma volonté. Mais je t'avais prévenu d'avance que jamais je ne serais ta femme, et tu l'as oublié. Par conséquent, je suis ton chien. Rien de plus.

Porportuk n'ignorait pas qu'il jouait avec le feu. Mais il se résolut à aller jusqu'au bout et répondit :

— Aussi n'est-ce pas à El-Sou que je parle. C'est à mon chien. Et je lui ordonne de me suivre.

Il s'avança, comme pour s'emparer d'El-Sou, et la saisit par le bras. Elle l'arrêta d'un geste.

— Pas si vite, Porportuk ! Tu achètes un chien. Le chien s'enfuit. Tant pis pour toi. Je suis ton chien, mais si je me sauvais…

— En tant que possesseur du chien, je te battrais.

— Oui, quand tu l'aurais attrapé…

— Quand je l'aurais attrapé.

— Eh bien, attrape-moi !

*

Il bondit vers elle. Mais, plus rapide, elle l'évita et se mit, en riant, à courir autour de la table.

— Arrête-la ! ordonna Porportuk à l'homme qui tenait le fusil et se trouvait du même côté qu'El-Sou.

L'homme voulut obéir. Mais le Roi indien le terrassa, incontinent, d'un coup de poing, bien appliqué sur l'oreille. L'homme chancela et lâcha le fusil, qui résonna sur le sol. L'instant, pour Akoun, était propice de tuer Porportuk. Il ne bougea pas, cependant, et la poursuite reprit.

Porportuk était vieux, sans doute. Mais la sobriété de ses mœurs l'avait conservé en bonne forme. Au lieu de courir autour de la table, il passa, d'un saut, au-dessus d'elle. El-Sou, surprise, recula en poussant un cri d'effroi. Elle était prise, sans Tommy, qui allongea fort opportunément un croc-en-jambe à Porportuk, lequel trébucha et s'étala par terre, de tout son long.

El-Sou se remit à courir et Porportuk, s'étant prestement relevé, se lança à ses trousses.

— Allons, attrape-moi ! lui criait El-Sou, railleuse et tournant sa tête, de temps à autre, par-dessus son épaule.

Elle était agile et légère et, comme elle s'était, pour la vente, vêtue à la mode indienne, aucune jupe n'embarrassait ses jambes. Mais Porportuk détalait non moins rapidement, avec un acharnement sauvage. Il avait, en des temps anciens, été le plus fort coureur de tous les jeunes gens de son âge. Quelque chose lui en était resté et il serrait de près la jeune fille. Toujours elle lui échappait pourtant, se pliant, souple et flexible comme un saule, et décrivant des courbes savantes. En sorte qu'au moment où Porportuk croyait la saisir, elle filait entre ses doigts crochus.

La foule s'était égaillée, en grande joie et en grand tumulte, tandis que la chasse se continuait à travers le camp

indien, qui était voisin du Poste. On voyait alternativement El-Sou paraître et disparaître entre les tentes, suivie de près ou de loin par Porportuk, qui courait de droite, courait de gauche, bondissait de l'avant ou de l'arrière, pareil à un chien efflanqué, haletant après un gibier. El-Sou semblait voler. Finalement, tous deux disparurent au-delà du camp, dans la proche forêt.

Akoun, durant ce temps, ne semblait point autrement ému. En dépit des quolibets des gens du Poste et des Indiens, qui lui reprochaient sa passivité, il mangea, but et s'endormit comme de coutume.

Porportuk reparut seul, vingt-quatre heures plus tard. Il était harassé et furieux. Il ne parla à personne, sauf à Akoun, à qui, pour passer sa colère, il tenta de chercher querelle. Mais Akoun haussa les épaules et, lui tournant le dos, s'éloigna. Porportuk ne se tint pas, cependant, pour battu. Sans s'attarder plus longtemps à Tana-Naw, il enrôla une demi-douzaine de jeunes Indiens, réputés parmi les meilleurs trappeurs du campement, et, se mettant à leur tête, s'enfonça derechef dans la forêt.

Le jour suivant, le *Seattle,* un des vapeurs qui effectuaient la navigation du Yukon, fit escale à Tana-Naw. Quand il leva l'ancre et repartit, en battant l'eau de son hélice, on vit qu'Akoun, qui s'était fait admettre comme pilote, était à bord.

Le vapeur descendit le fleuve, plusieurs heures durant. Akoun était à la barre et ne cessait point d'observer le rivage. Soudain, son attention fut attirée par une petite pirogue, faite d'écorce de bouleau, qui se détachait de la berge. Une seule personne s'y trouvait.

Akoun donna l'ordre à la chaufferie de ralentir la vitesse et mit le cap vers la rive. Le capitaine du vapeur, s'apercevant de la manœuvre, vint vers Akoun et demanda :

— Qu'y a-t-il ? Le fleuve est calme. Pourquoi ralentir et où vas-tu ?

Akoun émit, pour toute réponse, un sourd grognement. Il venait d'apercevoir une seconde barque, plus grande et chargée de plusieurs hommes, qui venait à son tour de quitter le rivage. Il fonça droit vers la petite pirogue.

Le capitaine s'emporta.

— C'est, dit-il, pour la femme qui est là-dedans tu veux faire stopper le navire ? Ce n'est qu'une *squaw !*

La grande barque forçait de vitesse. Six hommes robustes y manœuvraient les rames, qui faisaient jaillir de l'eau leurs éclairs. La femme s'épuisait. Elle aussi, à ramer. Mais sa course était moins rapide.

Voyant qu'Akoun ne tenait aucun compte de ses paroles, le capitaine voulut se saisir de la roue du gouvernail. Mais l'Indien le repoussa brusquement, avec un regard menaçant. Le capitaine, effrayé, laissa faire, en marmottant :

— Ce va-nu-pieds ! Il prétend commander…

Akoun arrêta le vapeur juste à temps pour l'empêcher de s'échouer sur un bas-fond, et attendit. Quelques minutes après, la *squaw* abordait, abandonnant sa pirogue, et se hissait à bord, à l'aide d'une corde, qu'on lui jeta. Aussitôt, Akoun commanda de faire machine arrière. Le *Seattle* s'éloigna, à toute vitesse, au grand désappointement des gens qui étaient dans la grande barque.

El-Sou, éclatant de rire, se pencha vers la lisse et cria :

— Allons, attrape-moi, Porportuk !

À l'escale de Fort-Yukon, Akoun et El-Sou débarquèrent. Akoun fréta une petite barque, sur laquelle tous deux se mirent en devoir de remonter le cours du Porcupine et de fuir à l'extrémité du monde.

Ce fut une navigation fatigante, mais qu'Akoun avait déjà pratiquée. Ils arrivèrent ainsi à la source du fleuve, dans les Montagnes Rocheuses où ils s'enfoncèrent à pied.

Akoun se délectait à voir El-Sou marcher devant lui, à admirer tous les mouvements, si harmonieux, de son corps. Il ne cessait de regarder ces jambes faites au moule, qui s'arrondissaient dans leurs fourreaux de cuir souple, ces fines chevilles et, dans les mocassins qui les chaussaient, ces petits pieds infatigables, même au cours des plus longues marches.

— Tu es légère comme l'air ! disait Akoun. Tu ne marches point, tu voltiges. Tes pieds posent à peine sur le sol et je ne m'étonne point que tu ignores la lassitude. Tes beaux yeux sont pareils à ceux d'une biche, soit qu'ils scrutent un bruit furtif et un péril inconnu, soit qu'ils plongent dans les miens leurs prunelles !

Alors El-Sou, éblouissante et attendrie, s'arrêtait et baisait Akoun.

— Quand nous aurons atteint le Mackenzie, disait encore Akoun, nous hâterons notre marche vers le Sud, avant que nous ne soyons pris par l'hiver. Nous irons plus loin, toujours plus loin, vers le Pays du Soleil, où la neige est inconnue. Là, nous vivrons heureux et tranquilles. Mais nous re-

viendrons un jour. J'ai beaucoup voyagé, et j'ai connu beaucoup de terres. Aucune n'est aussi plaisante que l'Alaska. Aucun autre soleil ne vaut le nôtre, et la neige est douce, après un trop long été.

— Et tu apprendras à lire… ajoutait El-Sou.

— J'apprendrai à lire, c'est entendu !

Tous deux atteignirent le Mackenzie avec un certain retard[27]. Là, ils rencontrèrent une tribu indienne, dont ils reçurent l'hospitalité. Les hommes y étaient alors fort occupés à chasser. Akoun se joignit à eux et fut blessé, dans un accident. Un jeune garçon, en maniant son fusil, fit partir le coup. La balle cassa le bras droit d'Akoun. Puis, en ricochant, elle alla lui briser deux côtes.

Akoun possédait quelques notions de chirurgie élémentaire et El-Sou de son côté, s'était, à la Mission de la Sainte-Croix, instruite un peu plus sérieusement dans cet art. Les os brisés furent remis en place.

En attendant sa guérison, Akoun passait ses journées allongé près d'un des feux du campement, qui lui tenait chaud et dont, en même temps, la fumée chassait opportunément les moustiques.

Ce fut alors, qu'accompagné de ses six acolytes, Porportuk apparut. Inlassablement, il avait pourchassé le couple et l'avait, à travers fleuves, monts et forêts, suivi à la piste.

---

[27] Le fleuve Mackenzie prend sa source, comme le Yukon, dans la région des Grands Lacs canadiens et, coulant du Sud au Nord, va se jeter dans l'Océan glacial Arctique. Son bassin est séparé par les Montagnes Rocheuses de celui du Yukon et du Porcupine.

Akoun était sans défense et ne pouvait que gémir. Il se plaça solennellement sous la protection de la tribu dont il était l'hôte.

Mais Porportuk fit valoir aussi sa requête et les Indiens se trouvèrent perplexes. Porportuk prétendait mettre immédiatement la main sur El-Sou. Ils s'y opposèrent et déclarèrent qu'un jugement régulier était nécessaire, pour trancher le litige. Comme il s'agissait d'une affaire d'amour, il fut décidé que serait réuni le Conseil des Vieillards. Car les jeunes hommes, au cœur ardent, étaient susceptibles de se laisser aller à leurs impulsions sentimentales, au détriment de la justice.

Les vieux s'assirent donc, en formant le cercle, autour du feu qui fumait. Leurs visages étaient décharnés et leur peau ridée, et ils respiraient difficilement. La fumée les faisait hoqueter et, de leurs mains desséchées, ils repoussaient, de temps à autre, les moustiques qui avaient passé au travers d'elle. Cet effort suffisait à les épuiser et une toux creuse en résultait. Quelques-uns, par intermittence, crachaient le sang. L'un d'entre eux, qui se tenait un peu à l'écart, penchait sa tête en avant, et un filet rouge dégouttait de ses lèvres, lentement et sans arrêt. Tous, ils s'en allaient de la poitrine. Ils n'avaient plus pour longtemps à vivre et ce sont des morts qui s'apprêtaient à juger.

Porportuk exposa l'affaire et termina ainsi son discours :

— Pour elle, j'ai payé très cher. Un prix dont vous ne pouvez vous faire une idée. Vendez tout ce que vous possédez. Vendez vos lances, vos flèches et vos fusils. Vendez vos pelleteries et vos fourrures. Vendez vos tentes, vos pirogues et vos chiens. Vendez tout ! C'est à peine si vous en tirerez mille dollars. Eh bien, moi, pour la femme El-Sou, j'ai payé

vingt six fois le prix de vos lances, de vos flèches, et de vos fusils, de vos pelleteries et de vos fourrures, de vos tentes, de vos pirogues, et de vos chiens. Cela, c'est une somme !

Gravement, les vieillards secouaient la tête, et la fente étroite de leurs longs yeux s'élargissait d'étonnement, à la pensée qu'une femme pouvait valoir aussi cher.

Celui qui saignait de la bouche s'essuya les lèvres, du revers de sa main, et demanda à chacun des six jeunes hommes qui accompagnaient Porportuk :

— Est-ce la vérité ?

Chacun d'eux répondit :

— C'est la vérité.

Il posa à El-Sou la même question et elle répondit affirmativement.

Akoun intervint.

— Porportuk, protesta-t-il, n'a pas dit qu'il était vieux et qu'il avait des filles plus âgées qu'El-Sou.

— Porportuk, en effet, est un vieil homme, appuya El-Sou.

Le vieux qui saignait de la bouche déclara :

— C'est à Porportuk de savoir de quoi il est capable. Cela ne nous regarde pas. Nous aussi, nous sommes des vieillards. Attention ! Il n'appartient pas aux jeunes gens de juger les vieillards.

Et le cercle des vieux juges, mâchonnant des gencives et toussotant, fit des signes de tête approbatifs.

— Je l'ai prévenu, dit El-Sou, que je ne serais jamais sa femme.

— N'as-tu pas pris de lui, cependant, une somme égale à vingt-six fois tout ce que nous possédons ? questionna un des juges, qui était borgne.

El-Sou garda le silence.

— Est-ce vrai ? répéta le barbon.

Et son œil unique pénétrait en elle, comme une vrille de feu.

— C'est vrai… acquiesça-t-elle, en baissant la voix.

Puis, soudain, avec un cri ardent de tout son être :

— Mais je m'enfuirai encore ! Je m'enfuirai toujours !

— Cela, dit un autre juge, c'est l'affaire de Porportuk. Notre rôle, à nous, est de rendre un jugement équitable.

Et, se tournant vers Akoun :

— Toi, combien as-tu payé pour elle ?

— Rien du tout. Elle est au-dessus de toute estimation. Non, je n'ai pas apprécié sa valeur en poussière d'or, en chiens, en tentes, en pirogues et en fourrures !

Il y eut un conciliabule, marmotté à voix basse, entre les Anciens.

— Ces vétérans sont congelés déjà… dit Akoun, en anglais, à Porportuk. Je refuse d'accepter leur sentence. Si tu me prends El-Sou, tu peux être certain qu'un jour ou l'autre je te tuerai !

Les vieux s'arrêtèrent de discuter et lancèrent à Akoun un regard soupçonneux.

— Quel langage, inconnu de nous, parles-tu là ? demanda l'un d'eux. Et que dis-tu ?

— Il dit qu'il va me tuer, répondit Porportuk. Aussi feriez-vous bien de lui enlever son fusil et d'ordonner à quelques-uns de vos jeunes hommes de s'asseoir à côté de lui, afin qu'il ne puisse mettre sa menace à exécution. Tout blessé qu'il soit, ce serait plus prudent. Il est jeune, et nos vieux os ne comptent guère pour la jeunesse.

Akoun, allongé et impuissant, se vit donc enlever son fusil et son couteau, et une garde de plusieurs jeunes Indiens l'encercla.

Après quoi, le vieux borgne se leva, redressa son torse, du mieux qu'il put, et prononça : Nous sommes surpris de l'importance du prix qui a été donné pour une simple femme. Mais, que ce prix soit raisonnable ou non, peu importe. Nous sommes assemblés pour juger et nous allons rendre notre arrêt. La question est claire maintenant. Chacun reconnaît que Porportuk a acheté légalement la femme El-Sou et en a payé le prix. La femme El-Sou lui appartient donc, et non à un autre.

Il se rassit lourdement et fut saisi d'une quinte de toux. Les autres patriarches dodelinèrent de la tête, en approuvant, et toussèrent aussi.

— Je te tuerai, un jour ou l'autre ! cria Akoun, en anglais, à Porportuk. Tu ne perdras rien pour attendre !

Porportuk sourit et se leva.

— Le tribunal, dit-il aux vieillards, a rendu un jugement équitable. En remerciement, mes jeunes gens vont vous donner beaucoup de tabac. Qu'on amène près de moi la femme El-Sou !

Akoun se mordit les lèvres, en découvrant ses dents, tandis que les hommes de Porportuk saisissaient El-Sou par les bras.

Le visage d'El-Sou s'assombrit. Mais elle ne fit aucune résistance et se laissa conduire vers Porportuk.

— Assieds-toi là, à mes pieds, lui ordonna-t-il, jusqu'à ce que j'aie terminé tout ce que j'ai à dire.

Il se tut un instant, puis reprit, en s'adressant au tribunal :

— Je suis vieux, je le reconnais. Mais je suis capable de comprendre ce qui se passe dans les têtes des jeunes. D'autre part, si toute force ne s'est pas éteinte en moi et si mes jarrets sont encore bons, je n'ai nullement l'intention d'user mes vieilles jambes à poursuivre cette femme, tout le long des années qui me restent à vivre. El-Sou est infatigable. Je le sais par expérience. Il n'est pas bon qu'une épouse coure si vite ! Je l'ai achetée très cher et, cependant, elle s'est enfuie. Akoun, lui, n'a rien donné pour elle, et c'est après lui qu'elle court.

« Tandis que je la pourchassais, avant de la rejoindre ici, hommes du Mackenzie, j'ai beaucoup réfléchi à ce qu'il conviendrait de faire, le jour où j'aurais mis la main sur elle. Pendant que vous prononciez votre sentence, j'y ai songé de nouveau et j'ai ruminé d'autres idées. Ma décision, maintenant, est prise et je vais vous en faire part. Quand, une fois, un chien s'est sauvé de chez son maître, il recommencera,

c'est certain. On aura beau le ramener, il s'enfuira de nouveau, sans fin ni cesse. Si nous avons chez nous de pareils chiens, nous les vendons. El-Sou leur est en tout semblable. Je veux donc la vendre. Y a-t-il un amateur parmi les membres du tribunal ?

Les vieillards toussèrent et restèrent cois.

— Akoun l'achèterait bien, continua Porportuk. Mais il n'a pas d'argent. Aussi je lui donnerai El-Sou. Je la lui donnerai pour rien. Lui-même, au surplus, a déclaré qu'elle n'avait pas de prix. Dans un instant, je la lui remettrai.

Et Porportuk, se baissant vers El-Sou, lui prit la main. Puis, l'ayant relevée, il la conduisit vers l'endroit où Akoun était étendu sur le dos.

— Elle a, dit-il en la faisant asseoir devant le jeune homme, une mauvaise habitude. C'est de se sauver. Je t'en préviens honnêtement, Akoun. Elle m'a filé entre les mains, et il y a fort à parier qu'elle recommencera avec toi. Rassure-toi, cependant. Pareille mésaventure ne t'arrivera jamais, j'en fais le serment ! Je vais, dès maintenant, y mettre bon ordre. Elle a beaucoup d'esprit, et je l'ai appris à mes dépens. Mais de l'esprit, j'en ai aussi, et à revendre.

Chacun se demandait où Porportuk voulait en venir. On le vit s'accroupir et, prenant dans ses mains les deux pieds d'El-Sou, les croiser l'un sur l'autre.

Puis il se releva soudain, saisit son fusil et le déchargea sur eux.

Akoun, solidement maintenu par ses gardiens, se débattit, pour bondir sur Porportuk. On entendit, dans la lutte, l'os de son bras qui se brisait de nouveau.

— Parfait… Très bien… marmottaient entre eux les vieillards.

El-Sou n'avait pas bronché. Elle regardait, d'un air impassible, ses chevilles d'où ruisselait le sang, ses chevilles fracassées qui jamais plus ne pourraient la porter.

— Mes jambes sont solides, lui dit Akoun. Mais, ne t'inquiète pas ! Jamais elles ne m'emmèneront loin de toi !

El-Sou le regarda et, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il vit des larmes embuer ses yeux.

— Tu es belle, El-Sou… Tes yeux sont humides… comme les yeux des biches.

Il y eut un silence. Porportuk faisait ses préparatifs de départ.

— Suis-je un homme juste ? demanda-t-il aux vieux, en clignotant des paupières, dans la fumée.

Tous répondirent en chœur :

— Tu es un juste !

Et le silence retomba.

DOCUMENTS

UNE MORT TERRIBLE

par Jeremiah Lynch

C'est un pays terrible pour y vivre toute sa vie, et même pour y passer un hiver. Il y fait si froid, si froid, que l'énergie, l'ambition, succombent, et que la vie elle-même semble ne pas valoir un feu bien chaud et un appartement confortable.

Le 18 novembre 1898, nous arriva à Dawson la nouvelle d'une mort terrible. Pourtant nul ne parut s'en étonner ; on ne fit aucun commentaire. Cela nous parut si naturel, si facilement croyable, que nous nous rapprochâmes seulement un peu près du feu, en nous demandant où nous serions l'hiver suivant.

Un mineur remontait le Klondike à dix milles de là pour aller à sa mine. Or, le Klondike est alimenté par un grand nombre de sources dont les eaux, riches en soude, descendent des collines pendant l'été.

Elles sont si puissantes qu'elles résistent à toutes les températures et ne sont jamais complètement obstruées. Il est probable que la soude ou l'alcali que renferment leurs eaux en retardent la congélation. Aussi il n'est pas rare, lorsque l'on marche sur le bord de la glace qui touche à la rive, de sentir la couche de glace mince se fondre sous les pas et de s'enfoncer dans les eaux alcalines. À l'endroit où le malheureux mineur s'enfonça, il n'y avait pas plus de six pouces d'eau. Il lui fut donc facile de sortir de là. Il courut sans perdre de temps vers un fourré afin d'allumer du feu, car ses vêtements et ses pieds gelaient, et il eût suffi de cinq minutes

pour les rendre rigides comme du fer. Il coupa rapidement quelques branches à l'aide de son couteau de poche. Mais il avait eu l'imprudence de quitter ses mitaines, afin d'être plus libre de ses mouvements et de pouvoir se servir plus facilement de son couteau. Ses doigts gelaient et l'allumette qu'il n'avait pas encore eu le temps d'enflammer s'échappa de ses mains. Il en frotta une seconde, une troisième, plusieurs à la fois. Mais, soit qu'il se hâtât trop, soit qu'il y eût un léger souffle de vent, il les laissait toutes tomber dans la neige. Pendant ce temps, le froid s'emparait de ses membres, de son corps, lui pénétrait jusqu'au cœur et paralysait sa pensée. Il essaya de reprendre les fatales mitaines qu'il n'aurait jamais dû quitter ; mais ses doigts engourdis pouvaient à peine les soulever, et, après avoir vainement tenté de les remettre, il les rejeta et frotta une nouvelle allumette. Il était trop tard. Quoiqu'il ne se fût pas écoulé cinq minutes, l'effroi de la mort planait sur lui. Le froid le tua avec une rapidité inouïe, et quand son compagnon arriva, cinquante minutes après, il trouva le corps rigide et glacé agenouillé sur la neige, avec les mains jointes vers le ciel dans l'attitude de la prière, et tenant encore l'allumette qu'elles n'avaient pu enflammer. On a prétendu que l'air chargé d'infirmes parcelles de glace l'avait tué en pénétrant dans ses poumons, comme l'aurait pu faire de l'acide prussique. Il fut impossible de changer la position de ses bras ; le corps fut porté à Dawson, et peu après enseveli dans la même attitude de prière.

CONSTRUIRE UN FEU

(To Build a Fire)
(1ère version 1902)

par Jack London

Dans le monde entier, pour voyager par terre ou par mer, on considère généralement qu'il est désirable d'avoir un compagnon. Au Klondike – comme s'en aperçut Tom Vincent –, c'est absolument essentiel. Cependant, il ne s'en aperçut pas en appliquant un précepte, mais en faisant une amère expérience.

« Ne voyagez jamais seul », est un principe des pays du nord. Il l'avait entendu dire bien des fois et il s'était contenté de rire. Car c'était un grand gaillard jeune et solide, bien charpenté, bien musclé, ayant confiance en lui-même, dans la solidité de sa tête, la vigueur de ses mains.

C'est par une triste journée de janvier qu'il fit une expérience grâce à laquelle il acquit le respect du froid et de la sagesse des hommes qui se sont battus contre cet ennemi.

Il avait quitté le camp du Calumet sur le Yukon avec sur le dos un léger paquetage pour remonter Paul Creek, jusqu'à la ligne de partage des eaux séparant cette vallée de Cherry Creek, où les membres de son expédition étaient en train de prospecter et de chasser l'élan.

Il faisait soixante degrés au-dessous de zéro, il avait à parcourir trente milles d'une piste solitaire, mais il ne s'en souciait pas. En réalité, cela lui plaisait, il marchait à longues enjambées dans le silence, un sang chaud coulait dans ses veines, il avait l'esprit exempt de soucis, il était heureux. Car lui et ses camarades étaient certains d'avoir trouvé le filon là-bas sur la ligne de partage des eaux de Cherry Creek ; et, de plus, venant de Dawson il allait les rejoindre en leur apportant le réconfort de lettres de chez eux aux États-Unis.

À sept heures, quand il tourna les talons de ses mocassins dans la direction du camp du Calumet, il faisait encore nuit noire. Et quand le jour parut à neuf heures et demie, il avait franchi le raccourci de quatre milles à travers la plaine et avait remonté Paul Creek de six milles. La piste, sur laquelle on n'était guère passé, suivait le lit du torrent, et il ne pouvait se perdre. Il s'était rendu à Dawson par Cherry Creek et la rivière Indienne, si bien que Paul Creek lui donnait une impression de nouveauté et d'inconnu. Vers onze heures et demie il se trouvait aux fourches qu'on lui avait décrites, et il sut ainsi qu'il avait couvert quinze milles, soit la moitié de la distance.

Il savait que, du fait de la nature des choses, la piste ne pouvait que devenir plus mauvaise à partir de cet endroit et il estima qu'en raison du peu de temps qu'il avait mis, il méritait bien de déjeuner. Il posa son sac, s'assit sur un arbre tombé à terre, sortit sa main droite de sa moufle, glissa la main dans sa chemise jusqu'à sa peau, et en sortit deux biscuits entre lesquels se trouvait une tranche de lard ; ce sandwich était enveloppé dans un mouchoir – c'était le seul moyen qu'il avait eu de le transporter sans risquer de le voir devenir dur comme de la pierre du fait du gel.

Il avait à peine mastiqué la première bouchée que l’engourdissement de ses doigts l’avertit qu’il devait remettre sa moufle. Ce qu’il fit, non sans s’étonner de l’insidieuse rapidité avec laquelle le froid l’avait saisi. Il se dit que c’était sans doute le plus violent coup de froid qu’il ait jamais connu.

Il cracha sur la neige – un truc favori des gens du Nord – et il sursauta en entendant craquer le crachat instantanément congelé. À son départ de Calumet, le thermomètre à alcool indiquait soixante degrés au-dessous de zéro, mais il était certain que la température avait encore beaucoup baissé, sans pouvoir imaginer de combien.

La moitié du premier biscuit était encore intacte, mais il pouvait se sentir commencer à grelotter – ce qui était chez lui tout à fait exceptionnel. Ça n’ira jamais, se dit-il, et, en faisant glisser les bretelles de son sac en travers de ses épaules, il bondit pour se relever et se mit à courir sur la piste.

Quelques minutes de cet exercice lui permirent de se réchauffer, il prit une allure régulière, tout en mordant dans ses biscuits sans cesser d’avancer. La buée de sa respiration se condensait en glaçons dans sa moustache et sur ses lèvres ; un glacier miniature se formait sur son menton. De temps à autre son nez et ses joues perdaient toute sensibilité, il les frictionnait jusqu’à ce que le sang revienne et les rougisse.

La plupart des hommes portaient des protège-nez ; ses camarades par exemple, mais il avait toujours dédaigné ces baroques accessoires féminins et jusque-là il n’avait jamais éprouvé le besoin de s’en munir. Il le ressentait à présent, ce besoin, car il ne cessait de se frictionner.

Il éprouvait néanmoins un frisson de joie, d'exultation. Il faisait, il réalisait quelque chose, il maîtrisait les éléments. Il lui arriva une fois de rire par excès de vitalité, et de son poing fermé il défia le froid. Il s'en était rendu maître. Ce qu'il faisait, c'était malgré le froid. Le froid ne pouvait l'arrêter. Il continuait en direction de la ligne de partage des eaux de Cherry Creek.

Si forts qu'aient été les éléments, lui était plus fort. En cette saison, les animaux regagnent leurs trous en rampant et s'y maintiennent terrés. Mais lui ne se cachait pas. Il était dehors, dans le froid, il lui tenait tête, il le combattait. Il était un homme, un maître des choses.

Il continuait son chemin, toujours dans les mêmes dispositions d'esprit, en se réjouissant avec fierté. Au bout d'une demi-heure, il suivait un méandre à un endroit où le cours d'eau passait tout près du versant de la montagne, et il se trouva en présence d'un des dangers les plus insignifiants en apparence, mais les plus formidables qu'on puisse rencontrer au cours d'un voyage dans les pays du nord.

Le torrent lui-même était gelé jusqu'au fond rocheux de son lit, mais de la montagne arrivaient les trop-pleins de plusieurs sources. Celles-ci ne gèlent jamais, et le seul effet des plus intenses vagues de froid, c'est simplement de diminuer leur débit. Protégée du gel par la couverture de la neige, l'eau de ces sources s'écoule dans le lit du torrent, et forme des mares sans profondeur à la surface de la glace qui le recouvre.

À son tour, la surface de ces mares se recouvre d'une couche de glace qui s'épaissit de plus en plus jusqu'à ce que l'eau la recouvre et forme ainsi, au-dessus de la première, une seconde mare recouverte d'une légère couche de glace.

Ainsi, se trouvait au fond, la glace solide du torrent, puis probablement quinze à vingt centimètres d'eau, puis une mince couche de glace, puis encore quinze centimètres d'eau et une nouvelle couche de glace. Et sur cette dernière couche, se trouvaient environ deux à trois centimètres de neige fraîche à compléter le piège.

Aux yeux de Tom Vincent la surface intacte de neige ne comportait aucun avertissement du danger qui le guettait. Comme la croûte était plus épaisse sur les bords, il était très avancé en direction du centre quand il passa au travers.

En soi c'était une mésaventure insignifiante – un homme ne se noie pas dans cinquante centimètres d'eau, mais, pour ce qui était de ses conséquences, c'était un incident aussi sérieux que tout autre susceptible de lui arriver.

Au moment même où il passait à travers la glace il sentit le contact de l'eau froide sur ses pieds et se chevilles, et en une demi-douzaine de grande enjambées il avait gagné la rive. Il était tout à fait calme et de sang-froid. La chose à faire, la seule, c'était de construire un feu. Car il y avait un autre précepte du nord qui est ainsi conçu : *Voyage avec des socques, humides jusqu'à vingt degrés au-dessous de zéro ensuite, construis un feu*. Et il faisait trois fois plus froid, il le savait.

Il savait, en outre, qu'il devait procéder avec le plus grand soin ; s'il ne réussissait pas à la première tentative, les risques d'échec à la seconde étaient plus élevés. Bref, il savait qu'il ne devait pas échouer. Un moment auparavant c'était un homme vigoureux, débordant de joie, fier de sa maîtrise des éléments, et il était à présent en train de défendre son existence contre ces mêmes éléments – telle était la différence résultant de l'introduction d'un quart de litre d'eau dans les prévisions d'un voyageur du nord.

Sur le bord du cours d'eau, dans un bouquet de sapins, les eaux plus hautes du printemps avaient amené pas mal de petites branches. Complètement séchées par le soleil de l'été, elles n'attendaient plus que l'allumette.

Il était impossible de construire un feu en ayant sur les mains les lourdes moufles qu'on porte en Alaska. Vincent retira donc les siennes, ramassa un nombre suffisant de branches, en fit tomber la neige, et s'agenouilla pour allumer son feu. D'une poche intérieure il tira ses allumettes et une mince lamelle d'écorce de bouleau. Les allumettes étaient de celles qu'on utilise au Klondike, des allumettes soufrées, vendues par paquets de cent.

En sortant une allumette du paquet il put remarquer la rapidité avec laquelle ses doigts s'étaient trouvés transis. Il la gratta sur son pantalon. L'écorce de bouleau, comme un morceau de papier bien sec, prit avec une flamme brillante. Il l'alimenta délicatement avec les brindilles les plus ténues et les débris les plus petits, et il soigna amoureusement la flamme naissante. Il ne devait pas hâter les choses, il savait cela, et bien que ses doigts fussent à présent complètement roides, il ne se pressait pas.

Il avait tout d'abord ressenti dans les pieds une impression de froid mordant, mais à présent, c'était une douleur profonde et sourde, et un rapide engourdissement. Le feu, bien qu'encore très chétif, était à présent un succès et il savait qu'en se frictionnant énergiquement les pieds avec un peu de neige, il ne tarderait pas à leur rendre la vie.

Mais au moment où il mettait dans son feu les premières branches un peu plus grosses il lui arriva une chose très ennuyeuse. Les branches du sapin qui se trouvaient au-dessus de sa tête étaient chargées d'une neige accumulée pendant

quatre mois dans un équilibre tellement subtil que le léger mouvement qu'il avait fait en ramassant ses branchages avait suffi à le rompre.

La neige de la branche la plus élevée fut la première à tomber, et, ce faisant, elle heurta et déplaça celle qui se trouvait accumulée sur les branches inférieures. Et toute cette neige, dont le volume augmentait à mesure qu'elle tombait, vint recouvrir la tête de Tom Vincent, ses épaules, et éteignit son feu.

Il gardait toujours sa présence d'esprit, car il connaissait l'importance du danger. Il se mit aussitôt à reconstituer son feu, mais il avait maintenant tellement froid aux doigts qu'il ne pouvait plus les replier ; il était obligé de ramasser chaque branche et de la briser entre le bout des doigts de l'autre main.

Quand il en arriva à l'allumette, il rencontra de grandes difficultés à en sortir une du paquet. Il y parvint cependant, de même qu'à la saisir, au prix d'un gros effort, entre le pouce et l'index. Mais en la grattant, il la laissa tomber dans la neige et ne put plus la récupérer.

Il se leva, désespéré. Il ne pouvait pas sentir son poids sur ses pieds, bien que ses chevilles aient été très douloureuses. Il remit ses moufles, sauta de côté, pour éviter que la neige ne tombe sur le nouveau feu qu'il allait construire, et il battit violemment le tronc d'arbre de ses mains.

Cela lui permit de séparer et de frotter une seconde allumette puis de mettre le feu à ce qui lui restait du morceau d'écorce de bouleau. Mais son corps était maintenant glacé, et il s'était mis à frissonner, si bien que lorsqu'il essaya

d'ajouter les premières branches, sa main tremblait et la flamme minuscule s'éteignit.

Le froid avait triomphé de lui. Ses mains ne pouvaient plus lui servir. Mais il avait eu la présence d'esprit de laisser tomber le paquet d'allumettes dans la large entrée de sa poche extérieure avant d'enfiler ses moufles, en proie au désespoir, et de partir sur la piste. Cependant on ne peut pas dégeler des pieds humides avec soixante degrés au-dessous de zéro et même moins, comme il ne tarda pas à s'en apercevoir.

Il prit un tournant brusque du cours d'eau gelé pour arriver en un point où il voyait devant lui à un mille de distance. Mais il n'y avait personne pour lui venir en aide, rien qui indique une présence, il n'y avait que des arbres blancs, des collines blanches, le froid silencieux et l'immobilité, et un silence d'airain. S'il avait seulement eu un camarade dont les pieds n'auraient pas été en train de geler, se disait-il, simplement un camarade pour allumer le feu qui pouvait le sauver !

Ses yeux se portèrent alors au hasard sur un autre tas de branchages et de feuilles déposé par les eaux en crue. S'il pouvait seulement gratter une allumette tout pourrait aller bien. Avec des doigts roidis qu'il ne pouvait plier, il sortit une poignée d'allumettes, mais s'aperçut qu'il lui était impossible de les séparer.

Il s'assit et les étala maladroitement sur ses genoux jusqu'à ce qu'il ait toutes ces allumettes posées sur la paume de sa main, les bouts soufrés faisant saillie, un peu à la manière de la façon qu'aurait la lame d'un couteau de chasse de faire saillie quand on le tient serré dans son poing.

Mais ses doigts restaient roides. Ils ne pouvaient rien saisir. Il en vint à bout en pressant dessus le poignet de l'autre main et en les forçant à serrer la poignée d'allumettes. En tenant ainsi les allumettes, il essaya à plusieurs reprises de les frotter sur sa jambe et il finit par y parvenir. Mais la flamme lui brûlait profondément la main et, sans pouvoir s'en empêcher, il relâcha sa pression. Les allumettes tombèrent dans la neige et, tandis qu'il tentait en vain de les ramasser, elles grésillèrent et s'éteignirent.

Il se remit à courir, mais à présent, il avait une peur terrible. Ses pieds étaient complètement insensibles. Il buta une fois sur un tronc enfoui dans la neige, cela le fit tomber dans la neige, lui meurtrit le dos, mais ne lui causa aucune autre impression.

Ses doigts étaient inutilisables et ses poignets commençaient à s'engourdir. Son nez et ses joues étaient en train de geler, mais cela ne comptait pas. C'étaient ses pieds et ses mains qui devaient le sauver, s'il pouvait l'être.

Il se rappelait ce qu'on lui avait raconté au sujet d'un camp de chasseurs d'élans quelque part au-dessus des fourches de Paul Creek. Il ne devait pas en être loin, se disait-il, et s'il était capable de le découvrir, il pourrait y trouver de l'aide. Il y arriva cinq minutes plus tard. Il était abandonné et désert, de la neige s'était accumulée dans l'abri en branches de sapin sous lequel les chasseurs avaient dormi. Il s'effondra, en sanglotant. Tout était fini. Dans une heure, tout au plus, avec cette température terrifiante, il ne serait plus qu'un cadavre.

Mais en lui l'amour de la vie était tenace. Il se releva. Il pensait vite. Et si les allumettes lui brûlaient les mains ? Des mains brûlées valent mieux que des mains mortes. Pas de

mains du tout, c'était encore mieux que la mort. Il longea la piste jusqu'au moment où il arriva à un autre dépôt laissé par les eaux en crue. Il y avait des branchages, des feuilles, des herbes, le tout bien sec et attendant qu'on y mette le feu.

De nouveau, il s'assit, et répandit sur ses genoux le paquet d'allumettes, les logea sur la paume de sa main, avec le poignet de l'autre main pressa de nouveau les doigts privés de sensibilité sur le paquet et avec ce même poignet les y maintint. À la seconde tentative de grattage le paquet prit feu et il sut que s'il pouvait supporter la douleur, il était sauvé. Les vapeurs de soufre l'étouffaient, et la flamme bleue lui léchait les mains.

Au début, il ne sentait rien, mais la flamme ne tarda pas à brûler la surface gelée. L'odeur de chair grillée – sa chair à lui – arrivait, forte jusqu'à ses narines. Il se tordit de douleur, mais tenait bon. Il serrait les dents, se balançait d'avant en arrière, jusqu'à ce que jaillisse la flamme de l'allumette, et qu'il l'approche des feuilles et des herbes.

Il s'ensuivit cinq minutes d'attente angoissée, mais le feu gagnait régulièrement. Il se mit alors à l'œuvre pour se tirer d'affaire. Des mesures héroïques étaient nécessaires, il en était réduit à cette extrémité, il prit donc ces mesures.

Alternativement, il frottait ses mains de neige, les exposait à la flamme, les heurtait aux troncs d'arbres les plus durs, et il parvint ainsi à rétablir sa circulation de manière à les rendre utilisables. À l'aide de son couteau de chasse, il sépara les courroies de son sac, déroula sa couverture, sortit des socques et des chaussures secs.

Puis il coupa ses mocassins et dénuda ses pieds. Mais tandis qu'il avait pris des libertés avec ses mains, il tint ses

pieds nettement à l'écart du feu et il les frictionna avec de la neige. Il procédait ainsi jusqu'à ce que ses mains soient engourdies, couvrait alors ses pieds de la couverture, se réchauffait les mains devant le feu, et recommençait ses frictions.

Il travailla ainsi pendant trois heures jusqu'à ce que les pires effets du gel aient été combattus. Toute cette nuit-là il resta à côté du feu, et ce n'est que tard le lendemain qu'il entra dans le camp de Cherry Creek en boitant lamentablement.

En un mois il était redevenu capable de se tenir sur ses pieds, mais ses orteils devaient toujours rester très sensibles au froid. Quant aux cicatrices de ses mains, il savait qu'il les emporterait dans la tombe. Et il applique à présent le précepte du nord : « *Ne voyagez jamais seul !* »

(Traduit par Jacques Parsons)

LA FIN DE MORGANSON

(Morganson's Finish)

par Jack London

Le dernier morceau de lard fumé de Morganson tirait à sa fin. Morganson n'avait jamais eu le loisir, dans sa rude vie, de choyer beaucoup son estomac qui, repu sans plus, constituait pour lui une quantité négligeable. Mais depuis qu'en ces derniers temps il avait dû réduire ce viscère à la portion congrue, il le sentait délicieusement chatouillé par l'aspect de ce bout de lard salé, tout desséché et coriace qu'il était.

Le visage de l'homme trahissait le désir ardent de sa faim. Sa joue était creuse et la peau s'y tendait sur les pommettes. Ses yeux, d'un bleu pâle, étaient troubles. La fixité de leur regard disait l'imminence d'une catastrophe terrible. Ils décelaient, à la fois, l'incertitude et l'angoisse, et dans leurs prunelles vitreuses passait le reflet d'on ne sait quels sombres pressentiments. Les lèvres, naturellement minces, semblaient s'amincir encore, et une convoitise, à grand-peine refrénée, les allongeait vers le bienheureux morceau de lard, que paraissait réclamer la poêle à frire.

Morganson, s'étant levé, fit quelques pas de long en large, puis se rassit et tira une pipe d'une de ses poches. Il en scruta le fourneau et le cogna sur sa paume ouverte. Il était vide.

Il sortit sa blague, tissée de poils de phoque, la retourna soigneusement et en épousseta la doublure. Cela fait, il réunit, entre le pouce et l'index, les saletés qui en étaient tombées, et parmi lesquelles se trouvaient mêlées quelques bribes microscopiques de tabac.

Il isola celles-ci, avec un soin méticuleux, puis leur adjoignit délibérément de petits déchets de laine, provenant de l'envers de ses vêtements, et qui s'étaient depuis longtemps accumulés au fond de ses poches. Au bout d'un quart d'heure de ce travail, la pipe était à moitié pleine.

Il l'alluma à son feu de campement, dont il se rapprocha davantage, et devant lequel il s'assit sur ses couvertures. Tout en tirant de parcimonieuses bouffées, il fit sécher les mocassins qu'il avait aux pieds.

Lorsque la pipe fut terminée, il se remit debout et, tout en considérant la flamme du feu qui se mourait, il se plongea dans une profonde méditation.

Peu à peu son regard s'éclairait et, sous des paupières contractées, une résolution farouche apparut dans ses yeux. Dans le chaos de sa misère il avait enfin vu clair et il avait pris une détermination. Elle n'était pas très noble, sans doute, car son visage se durcit et un ricanement sardonique crispa ses lèvres.

L'idée trouvée, il convenait de la mettre en action. Morganson, levant son camp, roula et empaqueta ses couvertures, puis les chargea sur son traîneau, en compagnie de son poêle de tôle, de son fusil et de sa hache, de la poêle à frire et du bout de lard fumé. Ensuite il lia le tout avec une courroie.

Un instant encore, il se réchauffa les mains aux débris du feu, puis enfila ses moufles. Ses pieds le faisaient souffrir et ce fut en boitant visiblement qu'il alla prendre place à la tête du traîneau.

Il passa sur son épaule la boucle de la corde qui servait au halage et donna de toute sa force, pour faire démarrer le traîneau. Il eut un recul sous la souffrance qui en résultait pour lui. Car la corde lui avait, sous ses vêtements, au cours de longues journées de ce labeur, écorché la peau, et il dut s'y reprendre à deux fois pour se mettre en route.

La piste longeait le lit gelé du Yukon. Au bout de quatre heures de marche, elle décrivait une courbe, par laquelle Morganson atteignit Minto.

C'était une ville en herbe, perchée sur le faîte d'un haut coteau, au milieu d'une clairière récemment ouverte. Elle se composait, au total, d'une maison en rondins, couverte en chaume de joncs, d'un cabaret et de quelques cabanes.

Morganson laissa son traîneau à la porte du cabaret, où il pénétra.

Il déposa sur le comptoir un petit sac à or, qui semblait vide, et demanda :

— Y en a-t-il assez, là-dedans, pour boire un coup ?

Le tenancier du lieu jeta un coup d'œil rapide sur le sac, puis sur l'homme, et sortit un verre avec une bouteille.

— Ne t'inquiète pas pour le paiement, dit-il.

— Prends toujours ce qui reste… insista Morganson.

Le cabaretier se saisit du sac, le tint renversé sur un des plateaux de ses balances, le secoua, et quelques bribes de poudre d'or en tombèrent.

Morganson reprit le sac, le retourna pour bien s'assurer qu'il était vide et déclara, d'un air étonné : Je croyais qu'il y en avait davantage. Pour un demi-dollar, au moins…

— Il s'en faut de peu, répondit le cabaretier, tout en effectuant sa pesée. Ça ira ainsi. Je me rattraperai du poids qui manque sur un autre client plus fortuné.

Morganson inclina la bouteille de whisky et, discrètement, n'emplit son verre qu'à moitié.

— Allons, allons, sers-toi une part d'homme ! prononça le patron, en guise d'encouragement.

Du coup, Morganson pencha à fond la bouteille et remplit le verre à ras le bord.

Lentement il but la merveilleuse liqueur, dont il sentait le feu lui mordre la langue, mettre dans sa gorge une vive chaleur et descendre, finalement, jusqu'à l'estomac, sa réconfortante et douce caresse.

— Toi, dis donc, tu as le scorbut ? interrogea le cabaretier.

— Je l'ai, c'est un fait… répondit Morganson. Mais si peu que rien. Je n'ai seulement pas commencé à enfler. J'espère arriver à Daya sans encombre et là, avec des légumes frais, j'arrêterai les progrès du mal.

— Toutes les déveines, alors ? riposta l'autre, en riant d'un bon gros rire sympathique. Toutes à la fois ? Pas de chiens, pas d'argent et, par-dessus le marché, le scorbut. Si

j'étais de toi, je prendrais, sans plus attendre, de la tisane de bourgeons de sapin.

— C'est bien ce que je fais, affirma Morganson.

Au bout d'une demi-heure d'un bienfaisant repos, l'homme fit ses adieux à son hôte et quitta le cabaret. Il repassa sur son épaule écorchée la corde du traîneau et reprit, dans la direction du Sud, la piste du fleuve.

Une heure plus tard, il s'arrêtait. Un vallon, marécageux l'été, et planté de peupliers, faisait angle à cet endroit, avec la vallée du Yukon.

Vers la droite, en s'avançant un peu sur le marécage, on découvrait au loin la piste neigeuse, qui filait dans la direction de Selkirk. Vers la gauche, au contraire, dans la direction de Minto, une butte, couverte de sapins, interceptait la vue.

Morganson, laissant derrière lui son traîneau, vint examiner le site avec attention avançant et reculant alternativement, jusqu'à trouver un point qu'il jugea exactement propice.

Puis, satisfait de son inspection, il rebroussa chemin vers le traîneau, qu'il ramena avec lui.

La neige, non battue, était molle, et l'homme s'escrimait dur à la besogne. Les patins s'enlisaient à tout moment et, lorsque Morganson eut achevé les huit cents mètres qu'il y avait à parcourir, il haletait.

La nuit vint, tandis qu'il dressait sa petite tente parmi le boqueteau de peupliers, montait son poêle de tôle et préparait le bois du foyer.

Il fit cuire son ultime morceau de lard et avala, en guise de boisson, une potée de thé. Puis, comme il n'avait pas de chandelle pour pouvoir veiller, il rampa dans ses couvertures.

Au matin, et sitôt levé, il enfila ses moufles descendit sur ses oreilles les rabats de sa casquette et, prenant son fusil, s'en revint vers le Yukon.

Il se tint sur le haut de la berge et observa du regard, durant un assez long temps, la piste vide. Il battait des mains, par moments, et frappait des pieds le sol, afin de maintenir la circulation du sang.

Quand l'heure du déjeuner fut arrivée, il regagna son campement. Ce qui restait de thé, dans la boîte de fer-blanc, était bien peu de chose. Une demi-douzaine de pincées, tout au plus. Mais celle qu'il mit dans la théière était si mince qu'il escompta, à part lui, que la provision pourrait durer encore longtemps.

Tous les vivres dont il disposait consistaient en un demi-sac de farine et en une boîte enfermant une certaine quantité de levure.

Avec ces deux éléments, il se fabriqua des biscuits, les fit cuire et, lentement, mâchant chaque bouchée avec des délices infinies, il en mangea trois.

Après le troisième, il s'arrêta et parut hésiter. Il en atteignit un quatrième, et une bataille se livra en lui, pour savoir s'il devait ou non l'absorber.

Il considéra le sac de farine, dont le contenu avait notablement diminué, et le soupesa. Finalement, il mit de côté tous les biscuits qui restaient.

— En économisant la nourriture, je puis tenir deux semaines…, dit-il tout haut.

Puis, après un instant de réflexion :

— Peut-être trois.

Il renfila ses moufles, rabattit les oreilles de sa casquette et, reprenant son fusil, se dirigea derechef vers la berge du fleuve, où il se remit à l'affût.

Il s'aplatit dans la neige, afin d'être invisible à quiconque, et attendit, immobile, l'œil aux aguets.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées dans cette inaction que le gel commença de mordre. Morganson s'assit, mit son fusil en travers de ses genoux, et battit des bras de l'avant et de l'arrière.

Mais la piqûre de ses pieds devint intolérable. Alors il se releva tout à fait et, gagnant un terrain plat, l'arpenta de long en large, de son pas pesant.

De temps à autre, il revenait vers la berge et, de ses yeux dilatés, continuait à interroger la piste du Yukon, comme si, par la tension de sa volonté, il avait pu y matérialiser enfin la forme attendue d'un homme. Mais rien n'apparut.

Il revint se réchauffer un peu à son feu de campement, qu'il ranima. Puis il recommença son même manège.

La température monta légèrement, pendant l'après-midi, et la neige se mit à tomber, fine et dure comme du cristal. Il n'y avait pas de vent. Les blancs flocons descendaient tout droit, en une paisible monotonie.

Morganson se tapit dans un creux du sol, sous l'avalanche inlassable, les yeux fermés, et à demi courbé, la tête sur ses genoux. Il ne pouvait voir, mais ses oreilles montaient la garde.

Mais pas un glapissement de chiens, pas un crissement de traîneaux, pas un cri des conducteurs ne rompait le silence.

Au crépuscule, l'homme rallia sa tente, se coupa une nouvelle provision de bois, mangea deux biscuits et se fourra sous ses couvertures.

Mais il avait insuffisamment mangé. Aussi ne dormit-il que d'un sommeil agité, se retournant sur lui-même à tout moment, en geignant et en grognant. À minuit, il dut se relever et absorber un autre biscuit.

*

Au cours des jours qui suivirent, le froid se fit plus intense.

Morganson constata que quatre biscuits par jour étaient insuffisants à fournir à son corps le calorique nécessaire, en dépit des innombrables tasses de bourgeons de sapin dont, pour soigner son scorbut, il assaisonnait sa nourriture. Il dut augmenter sa ration.

Son menu fut, dès lors, de trois biscuits le matin, de thé à midi, de trois autres biscuits le soir. Entre-temps, de la tisane de bourgeons de sapin, à discrétion.

Il y eut un jour où Morganson se surprit à augmenter la dimension des biscuits qu'il confectionnait. Il soutint une lutte âpre contre lui-même et revint au calibre primitif.

Le cinquième jour, la piste de Yukon se ranima. Vers le Sud, apparut une silhouette sombre, qui grossit peu à peu. Morganson, du coup, s'alerta.

Afin de s'assurer si le mécanisme fonctionnait bien, il fit jouer son fusil, chassa du magasin une cartouche, qu'il remplaça par une autre, avec laquelle il recommença la même expérience.

Ensuite il s'agenouilla dans son trou, releva lentement la détente de son arme, et la rabaissa avec des précautions identiques. Puis il la couvrit de sa moufle, afin de tenir tiède le métal.

À mesure que s'avançait l'ombre noire, il put discerner que c'était un homme qui voyageait à pied, seul, sans chiens ni traîneau, ni aucune sorte d'équipement.

Morganson devint nerveux. Le gibier était maigre. D'une main hésitante, il arma cependant son fusil. Mais il se trouva, en fin de compte, que le voyageur était simplement un Indien.

Morganson poussa un soupir désappointé et laissa retomber son arme. L'Indien, poursuivant paisiblement sa route, passa devant lui et disparut, peu après, dans la direction de Minto, derrière le contrefort boisé de la vallée.

Cet échec ne découragea point Morganson. Il songea, au contraire, à parfaire son embuscade. Il se reporta, avec son fusil, un peu en arrière, jusqu'à l'entrée du marécage, parmi les premiers peupliers et les buissons touffus dont ils émergeaient.

Sur le tronc d'un des arbres, il pratiqua, avec sa hache, une large encoche, sur laquelle il posa son fusil. Puis il repé-

ra, à loisir, la direction du canon, qu'il pointa exactement vers la piste du fleuve, à hauteur d'homme.

Ainsi, nul besoin n'était plus de contrôler constamment son tir ; nulle crainte de mal viser, par suite d'un tremblement intempestif, dû au froid de ses mains. Et non moins impossible était-il, au passant éventuel, de deviner le traquenard, de se douter seulement qu'une arme invisible était, à demeure, braquée sur lui.

On était dans l'arrière-saison. À mesure que les nuits devenaient plus longues, la lumière du jour, qui permettait de surveiller la piste, diminuait d'autant.

Il y eut un soir où, tandis que Morganson était à souper, un traîneau, qui allait dans la direction du Sud, passa dans les ténèbres, en faisant tinter ses clochettes.

Dans son impuissance d'agir, Morganson se mit à mâcher ses biscuits, avec une morne colère. Le mauvais sort conspirait contre lui. Seul, un misérable Indien, depuis qu'il attendait, avait passé, songeait-il, tandis qu'il faisait clair. Et le traîneau avait, au contraire, filé dans la nuit. Voilà qui était souverainement injuste !

Dans son désespoir, il se le figura, ce traîneau qu'il n'avait pas vu. Il portait sa vie à lui.

Tandis qu'il était là, perdu dans la neige, sous sa tente glacée, à sentir sa propre vie s'évanouir ou s'épuiser ; tandis que le défaut de nourriture l'avait affaibli à ce point qu'il en était devenu incapable presque de se porter, le traîneau miraculeux avait des chiens pour le tirer, des vivres pour ranimer sa vie, de l'or qui lui permettrait de gagner la mer, qui lui rendrait le soleil et la civilisation.

De quel droit ce traîneau, qui synthétisait toutes ces bonnes choses, s'était-il éclipsé ? Il lui appartenait légitimement, et non à d'autres. Il était sa vie.

Cette pensée lui fut, toute la nuit, une obsession exaspérée.

La farine tirant à sa fin et étant sur le point de manquer bientôt, Morganson revint à sa ration de quatre biscuits, deux le matin et deux le soir. Sa faiblesse s'en accrut et la morsure du froid en devint plus cruelle.

Et, jour après jour, il continuait à épier la piste morte, qui refusait de s'animer pour lui.

Puis ce fut au tour du scorbut, de passer de la première phase à la seconde. La peau devint incapable d'éliminer par transpiration les impuretés du sang, et le résultat en fut que le corps commença d'enfler.

Les chevilles, d'abord, se boursouflèrent, et la souffrance, chaque nuit, tint éveillé Morganson durant de longues heures. L'enflure gagna ensuite les genoux et la somme de douleurs se décupla pour l'homme.

Là-dessus, survint une nouvelle saute de froid. La température baissa, baissa, baissa. Quarante, quarante-cinq, cinquante degrés sous zéro.

Morganson ne possédait pas de thermomètre. Mais il se rendait compte de la marche du gel par une série de signes et de phénomènes naturels, que connaissent tous les hommes du Klondike : le craquement soudain de l'eau, tiède ou bouillante, jetée sur la neige ; la rapidité aiguë de la morsure du froid ; la promptitude avec laquelle la respiration gelait et se

condensait, comme un verglas, sur les murs de toile de la tente et à son plafond.

En vain Morganson tenta de lutter contre cette froidure excessive et s'efforça de continuer à monter la garde sur la berge du fleuve. Sa faiblesse le rendait une proie facile à l'inclémence de la température et le gel eut le temps d'enfoncer profondément ses dents dans son être, avant qu'il se résignât à rentrer sous sa tente et à s'accroupir près de son poêle.

La conclusion de son équipée fut la perte d'un de ses pouces, qui resta gelé jusqu'à la première jointure.

Et, comme par une monstrueuse ironie, tandis que Morganson était, par le froid, ainsi refoulé sous sa tente, la piste soudain fourmilla de vie.

Deux traîneaux passèrent le premier jour. Puis deux autres, le second jour. Une fois, chaque jour, il essaya de se frayer un chemin jusqu'au peuplier d'où il devait, pour tirer, braquer son fusil. Il succomba à la tâche et dut battre en retraite, étant arrivé trop tard. Et chaque fois, une demi-heure après qu'il avait regagné sa tente, un second traîneau passa.

*

Le froid ayant décru, Morganson put à nouveau revenir observer la piste du Yukon. Mais la piste était redevenue déserte.

Huit jours durant, il resta tapi dans la neige, et âme qui vive ne se montra. Il avait, sans que seulement son estomac s'en aperçut, réduit sa ration à un biscuit, soir et matin. Il s'émerveillait, par moments, de constater avec quelle ténaci-

té l'existence s'accrochait à lui. Il ne se serait jamais cru capable d'une telle endurance.

Puis la piste s'anima de nouveau. Mais c'était de la vie avec laquelle il ne pouvait se mesurer. Ce qui passait devant lui était un détachement de la Police du Nord-Ouest. Une vingtaine d'hommes, avec autant de traîneaux et une armée de chiens.

Morganson s'aplatit davantage sur le sol et les policiers ne virent rien de la menace de mort qui se tenait en embuscade, à proximité d'eux, sous la forme d'un homme à demi mort lui-même.

La perte de son pouce était, pour Morganson, une grande gêne. Tout en continuant à observer la piste, il avait pris l'habitude d'enlever sa moufle, de temps à autre, et d'enfoncer vivement sa main sous sa veste jusqu'à l'aisselle, afin de ramener la chaleur dans ce malheureux pouce.

Un autre homme seul passa sur la piste. Morganson reconnut le porteur du courrier. Mais s'attaquer à lui eût été imprudent. La disparition d'un personnage de cette importance ne serait pas restée inaperçue. Il était sage de s'abstenir.

Le lendemain du jour où la provision de farine fut complètement épuisée, il neigea. La neige coïncidait toujours avec un adoucissement sensible de la température.

Durant huit heures consécutives, Morganson, ce jour-là, resta dehors à l'affût, sans faire un mouvement, aussi affamé que patient, et semblable à une araignée monstrueuse guettant sa proie.

Mais la proie s'obstina à ne pas venir et, dans la nuit tombée, Morganson, de son pas pesant, s'en retourna vers sa tente, où il but avant de se coucher plusieurs litres de tisane de bourgeons de sapin et d'eau chaude.

Le jour suivant, le mauvais sort desserra son emprise. Comme il sortait de sa tente, Morganson aperçut un énorme élan qui, à quelque quatre cents mètres, traversait le marécage.

Il sentit aussitôt le sang bouillir et circuler dans ses veines, et il se dressa debout, rapide comme l'éclair. Mais une faiblesse le prit, sans qu'il sût pourquoi, et des nausées lui montèrent de l'estomac. Il lui fallut se rasseoir, pendant quelques instants, afin de récupérer des forces.

Il courut à son fusil, épaula et visa soigneusement. La balle avait certainement porté. Mais la bête, insuffisamment atteinte, fit volte-face et partit d'un trait dans la direction de la colline boisée qui, vers le Nord, bordait le marécage.

À travers arbres et broussailles. Morganson déchargea farouchement plusieurs cartouches sur l'élan qui s'enfuyait. Puis il cessa de tirer, ayant songé qu'il convenait de ne pas gaspiller ses munitions, dont il avait besoin pour le traîneau chargé de vie qu'il attendait.

Il prit méthodiquement la poursuite de l'énorme animal, qui laissait derrière lui une rouge traînée de sang. Il le rejoignit dans une clairière de sapins.

L'élan était à demi affaissé sur le sol. À l'aspect de l'homme, il se releva et se prépara à reprendre sa course. Mais Morganson dont la main tremblait terriblement, appuyant son fusil, pour mieux viser, sur le tronc d'un sapin tombé, risqua encore une balle.

Frappé à mort, l'élan exécuta en l'air, de ses quatre pattes, une cabriole formidable. Puis, quelques mètres plus loin, il retomba sur la neige, où il s'écrasa, la faisant voler autour de lui, telle une blanche poussière impalpable qu'aurait soulevée le vent.

Morganson se précipita vers l'animal abattu. Il le tenta plutôt. Car il n'avait pas fait deux pas qu'il tombait sans connaissance.

Lorsqu'il revint de son évanouissement, ce fut pour se traîner, sur ses genoux, vers le tronc de sapin et tenter de l'escalader.

Il y parvint après maint effort et, se raffermissant sur ses jambes vacillantes, il atteignit l'élan toujours gisant.

Lourdement, il se laissa tomber assis sur l'énorme carcasse, et se prit à rire comme un dément. Puis il enfouit sa figure dans ses mains, et derechef les éclats de rire recommencèrent.

Quand il eut réussi à calmer ses nerfs, il tira de sa gaine un couteau de chasse et s'attaqua à l'élan, aussi vite que le lui permettaient et son pouce gelé et son extrême faiblesse. Il ne s'attarda pas à dépouiller la bête, mais en découpa les morceaux avec la viande attenante encore à la peau. C'était bien là une vraie chair du Klondike !

Cette besogne terminée, Morganson choisit un quartier de viande qui pesait une centaine de livres, et se mit en devoir de le traîner jusqu'à sa tente. Mais la neige était molle et c'était un travail au-dessus de ses forces. Il y dut renoncer.

Il échangea son morceau contre un autre, qui pesait dans les vingt livres, et, après s'être maintes fois arrêté à re-

prendre haleine, il parvint à la tente, avec sa charge. Il fit griller une partie de la viande, et eut la sagesse de n'en manger, tout d'abord, qu'avec une prudente parcimonie. Précaution nécessaire envers un estomac longtemps affamé.

Un peu restauré, il revint, comme un automate, à la berge du fleuve. Sur la neige, fraîchement tombée, des empreintes étaient marquées. Le traîneau chargé de vie avait passé, une fois de plus, cependant que lui, Morganson, était occupé à découper l'élan.

Mais il n'en prit qu'un souci relatif. Il n'avait plus que faire de ce traîneau. L'élan, abattu par lui, avait fait germer en son esprit un nouveau plan. La viande de la bête valait, commercialement, cinquante cents la livre, et il n'y avait pas cinq kilomètres jusqu'à Minto.

La vie qu'il attendait, il la tenait dans sa main. Il vendrait l'élan et, avec l'argent qu'il en tirerait, il s'achèterait deux chiens, quelques provisions et du tabac. Alors les chiens le tireraient vers le Sud, sur la piste de la mer, du soleil et de la civilisation.

La faim renaissait. Non plus une douleur morne et monotone, comme celle qu'il avait si longtemps subie. Mais un désir aigu, irrésistible. Il revint vers la tente, de son même pas pesant, et se fit frire une nouvelle tranche de viande. Après quoi, il fuma deux pipes, bourrées de feuilles de thé. Puis il remit à frire une troisième tranche.

Il sentit, du coup, un renouveau de forces s'épandre dans tout son être, et il sortit pour aller fendre d'autres bûches. Cela valait bien une quatrième tranche d'élan. Il n'hésita point à s'en gratifier.

Sa faim, aiguillonnée par la nourriture, s'exaspéra. Sans arrêt, par l'effet d'une force invincible, les tranches succédaient aux tranches. Il se raisonna et diminua leur épaisseur. Mais il s'aperçut que plus rapidement venait le tour des tranches suivantes.

Vers le milieu de la journée, il songea aux bêtes sauvages qui pouvaient venir dévorer sa viande et il grimpa de nouveau sur la butte où il avait abandonné les quartiers d'élan. Il emportait avec sa hache la corde de halage du traîneau et la courroie qui en maintenant ordinairement la charge.

Comme il était encore très faible, la construction de la cache aérienne, où il pourrait abriter son précieux gibier, lui prit tout l'après-midi.

Il coupa de jeunes sapins, les élagua, en planta la base dans le sol, et les assembla, tant bien que mal, en un haut échafaudage. La construction n'était pas aussi solide qu'il l'eût souhaité. Mais il avait fait de son mieux.

Hisser la viande sur cet abri fut une besogne non moins ardue. Il faillit s'en crever le cœur. Afin de mettre en place les gros morceaux, il lui fut nécessaire de faire passer sa corde par-dessus une branche d'arbre élevée, qui surplombait l'échafaudage. Alors il fixait sa viande à l'une des extrémités de la corde et, pour l'élever, se suspendait, de tout son poids, à l'extrémité opposée.

Ce grand œuvre achevé, Morganson regagna sa tente et s'y livra à une orgie solitaire et prolongée. Il n'y avait point, pour cela, besoin de compagnon ni d'ami. Sa propre société et celle de son estomac lui suffisaient.

Les biftecks recommencèrent, interminablement, à succéder aux biftecks. Il engloutit des livres de viande. Il les arrosait d'innombrables tasses de thé, de vrai thé, qui était autrement délectable que la tisane de bourgeons de sapin, et qu'il fit très fort. Toute la provision y passa. Cela importait peu. Sans difficulté, le lendemain, il la renouvellerait à Minto.

Lorsqu'il fut gavé, il fuma. Il fuma les feuilles de thé usagées, qu'il fit, au préalable, sécher dans son poêlon. Le lendemain, il fumerait du tabac, du vrai tabac ! Cette pensée le plongea dans une telle joie qu'il y alla encore, avant de se coucher, d'une dernière tranche d'élan.

Mais il n'était pas, depuis cinq minutes, dans ses couvertures, qu'il se releva. Il était bourré à éclater, et ce n'était pas encore assez. Il ingurgita un morceau de viande supplémentaire.

Le lendemain, en s'éveillant, il sembla à Morganson qu'il sortait de l'engourdissement de la mort. À ses oreilles résonnaient des bruits insolites. Ne se souvenant plus exactement du lieu où il était, il regardait stupidement autour de lui. Ses yeux tombèrent sur la poêle à frire, qui contenait encore le reliquat du dernier bifteck entamé par lui.

Alors la réalité lui revint d'un coup. Pris d'un tremblement soudain, il concentra son attention sur les bruits étranges qu'il entendait.

Il bondit hors de ses couvertures, en lançant un juron, et il voulut enfiler ses mocassins. Ses jambes, ravagées par le scorbut, refusèrent de plier, et l'effort qu'il fit pour les faire céder lui arracha un cri de douleur. Il recommença plus len-

tement l'opération et, ayant réussi à se chausser, il quitta la tente.

De la butte boisée qui lui faisait face et où il avait dressé son échafaudage, s'élevait un concert de grognements confus, ponctués de glapissements, brefs et aigus. Malgré ses souffrances, il hâta sa marche, en poussant de grands cris menaçants.

Comme il débouchait dans la clairière, il vit une bande de loups qui détalait dans la neige, parmi les broussailles. L'échafaudage était par terre. Les loups avaient dévoré toute la viande. Ils se sauvaient, la panse lourde, aussi vite qu'ils le pouvaient, ne laissant derrière eux que les gros os.

Morganson se rendit compte immédiatement du processus du désastre. Utilisant le tronc d'arbre tombé, et où des empreintes de pattes étaient encore visibles sur la neige, un premier loup avait dû bondir, d'un saut formidable, jusqu'au faîte de l'échafaudage. Jamais Morganson n'aurait cru qu'un loup pût réussir un pareil bond.

Un second loup avait suivi le premier, puis un troisième et un quatrième, jusqu'à ce que la frêle construction se fût écroulée sous le choc et le poids des bêtes. Et toute la bande, alors, avait fait ripaille à son aise.

Durant un instant, l'homme demeura immobile, à contempler, d'un regard farouche, l'étendue de la catastrophe. Plus rien ne subsistait du bonheur rêvé.

Puis il reprit la maîtrise de soi. L'éternelle et stoïque patience reparut dans ses yeux, et il se mit en devoir de réunir les débris abandonnés par les loups.

Les os rongés, et grattés à blanc, renfermaient intérieurement de la moelle. Et, en fouillant bien dans la neige, il retrouva quelques reliefs du festin des brutes qui, vu l'abondance de la proie, les avaient dédaignés.

Morganson passa le reste de la matinée à charrier jusqu'à sa tente les morceaux de l'élan et ses débris bienheureux. Une dizaine de livres de bonne viande lui demeuraient, en outre, de ce qu'il avait, la veille, apporté avec lui. Il évalua le tout, mis en tas, et déclara :

— Il y en a là pour plusieurs semaines. Tout va bien !

Ce n'était pas d'aujourd'hui qu'il avait appris à ménager la nourriture et à vivre quand même.

Il nettoya son fusil et compta les cartouches qui lui restaient. Il y en avait sept. Il rechargea l'arme et alla reprendre son embuscade sur la berge du Yukon. Toute la journée, il demeura tapi dans la neige, en observant la piste déserte.

Rien ne vint, et pas davantage au cours de la semaine suivante. Mais, grâce à la viande, et quoique son scorbut empirât, lui causant d'intolérables douleurs, il avait repris quelques forces.

Outre les petits biftecks dont il se régalait, il se fabriqua, avec les os de l'élan, du bouillon, dont il buvait à satiété. À mesure qu'il pilait et écrasait les mêmes os, afin de les faire bouillir de nouveau, le potage se faisait aussi de plus en plus maigre. N'importe ! Morganson s'en arrangeait. Grâce à l'élan, son état général s'était, au total, sensiblement amélioré.

*

Ces huit jours écoulés, une nouvelle préoccupation vint troubler le cerveau de Morganson.

À quelle date se trouvait-on ? Le temps avait certainement marché, depuis son passage à Minto. Combien de temps exactement s'était-il écoulé ?

Cette curiosité, vaine en apparence, lui devint une obsession. Il se perdit en méditations et en calculs, dont la conclusion variait toujours. Le matin, en s'éveillant, la journée, en montant la garde sur la piste, le soir, avant de s'endormir, il en revenait sans cesse à cette idée fixe, qui ne le lâchait point. La nuit même, il s'éveillait et demeurait, des heures entières, les yeux grands ouverts, à chercher la solution de cet irritant problème.

Connaître cette date était sans aucun intérêt pratique. Il ne s'en butait pas moins à ce désir irraisonné qui en arrivait, chez lui, à dépasser en intensité le souci de la nourriture, et celui même du fameux traîneau qui devait lui apporter le salut et la vie.

Finalement, n'y pouvant plus tenir, il décida de se rendre à Minto, afin d'y quérir le renseignement désiré.

Les jours étaient devenus de plus en plus courts, et la nuit était déjà tombée, lorsqu'il fit son entrée dans l'embryon de ville qu'était Minto. Toutes les cabanes y étaient closes. Il gravit la berge du fleuve, sans être vu de personne, et se dirigea vers le cabaret hospitalier.

Quand il en ouvrit la porte, il recula, tout ébloui. Cette grande clarté, qui l'offusquait, ne provenait que de quelques chandelles. Mais il avait depuis si longtemps passé ses soirs et ses nuits sous sa tente, sans le moindre luminaire, qu'elle suffisait à lui brûler les prunelles.

Lorsque ses yeux se furent ajustés, il discerna trois hommes qui étaient assis autour du poêle. Il reconnut immédiatement, à leur accoutrement, que c'étaient des voyageurs, en cours de route sur le Yukon.

Puisqu'il ne les avait pas vus passer pendant la journée, c'est qu'ils remontaient le fleuve, dans la direction de son embuscade. Après avoir, ici, dormi la nuit, ils reprendraient la piste le lendemain matin, sans aucun doute.

« Bon cela ! » pensa, à part lui, Morganson.

À son aspect, le cabaretier, qui l'avait aussitôt reconnu, émit un long sifflement, qui témoignait de son émerveillement de le revoir vivant.

— Bonjour, vieux ! dit-il. Je te croyais mort.

— Ah ! Pourquoi ? demanda Morganson, d'une voix hésitante.

Il avait perdu l'habitude de soutenir une conversation. Sa voix était rauque et bizarre.

— Voici plus de deux mois que tu es passé ici, reprit le cabaretier. Tu allais à Selkirk, disais-tu ? Je vois que tu n'y es pas parvenu. Où as-tu été, pendant tout ce temps ?

Mentant effrontément, Morganson expliqua :

— J'ai été occupé à abattre et à fendre du bois, pour un agent de la Compagnie des Vapeurs du Yukon. Elle prépare, dès cette saison, ses provisions d'été.

Il débita son mensonge sans broncher, et d'un air indifférent. Car en dépit de son vacillement mental, il comprenait qu'il importait, avant tout, de ne point se trahir.

De son pas lourd il traversa la salle, afin de se rapprocher du comptoir et, quand il frôla les trois voyageurs assis autour du feu, son cœur battit furieusement. Car ils possédaient de la vie, sa vie !

Le cabaretier revint à la charge.

— Et où diantre as-tu fendu ton bois, camarade ?

— Oh ! pas bien loin d'ici… répliqua Morganson. Dans les forêts qui se trouvent en face, sur la rive gauche du fleuve. Et j'en ai aligné un fameux tas !

— C'est cela, c'est cela… approuva le cabaretier, en hochant la tête d'un air convaincu. J'ai entendu plusieurs fois, quand le vent portait, le bruit sourd de coups de hache. Alors c'était toi qui opérais ? Parfait… Tu veux bien accepter un verre !

Morganson s'arc-bouta au comptoir, pour ne point choir de joie. Un verre ! Il se serait volontiers agenouillé devant son hôte, en lui jetant les bras autour des jambes. Il lui aurait, en guise de remerciements, baisé les genoux, embrassé les pieds !

Il essaya de balbutier son acquiescement. Les mots lui restaient dans la gorge. Mais le cabaretier n'avait pas attendu sa réponse et lui tendait déjà la bouteille.

Il n'était point quitte, cependant, des questions de son bienfaiteur, qui demanda :

— Et qu'est-ce que tu as trouvé à boulotter ? Couper du bois est excellent pour se réchauffer, mais n'emplit pas l'estomac. Je crois, d'ailleurs, que tu te vantes, car tu me parais bien mal en point pour une telle besogne.

Morganson couvait des yeux la bouteille, qui s'attardait. L'eau lui en venait à la bouche.

— J'ai eu la chance, tout au début, répondit-il, d'abattre un élan. J'ai vécu sur lui et fait bombance. C'est étonnant comme j'avais repris des forces… Mais mon scorbut s'est aggravé par la suite. C'est lui qui m'a mis en cet état.

Le cabaretier lâcha la bouteille et Morganson s'emplit son verre. Il la remit ensuite sur le comptoir, et, avant de boire, ajouta :

— La tisane de bourgeons de sapin me guérira, j'espère.

— Allons, encore un verre… proposa le cabaretier.

Ces deux verres successifs de whisky ne firent pas attendre leur effet sur un tempérament délabré. Morganson sentit la tête lui tourner et il tomba sur une caisse, qui était voisine du poêle.

Il vit comme dans un nuage qu'un des voyageurs, un escogriffe aux larges épaules et à la barbe noire, payait au cabaretier ses consommations et celles de ses deux compagnons. De ses yeux troubles, il l'aperçut qui tirait de sa poche une liasse de banknotes et qui tendait un billet vert.

Morganson revint, d'un coup, à la réalité et son regard s'illumina d'un feu ardent. C'étaient des billets de cent dollars ! C'était de la vie ! Et quelle vie ! Il lui fallut user de toute sa force de volonté, pour s'empêcher de se jeter sur l'homme, de lui arracher la liasse et de s'enfuir dans la nuit.

L'homme à la barbe noire fit signe à l'un de ses compagnons, qui se leva comme lui, et qui tira par sa veste le troisième voyageur, une sorte de géant aux cheveux blonds et à la trogne vermeille, qui somnolait.

— Allons, dit-il, viens, Oleson… il est temps d'aller nous coucher.

Oleson se mit sur pied, en bâillant et s'étirant.

— Vous allez vous coucher de bien bonne heure, observa le cabaretier, en faisant la moue. Rien ne vous presse.

— Nous devons partir de bonne heure, demain matin, répondit l'homme à barbe noire. Car nous voulons être, le soir, à Selkirk.

— Pour y fêter Noël ?

— Justement ! répliqua l'homme, en riant.

Les trois voyageurs disparurent par la porte intérieure et Morganson, songeant derechef à l'idée qui le tourmentait, conclut de ce qu'il venait d'entendre qu'on était à la veille de la Noël.

Ce lui fut un grand contentement de connaître maintenant ce qui, justement, l'avait amené à Minto. Mais la vision des trois hommes et de la liasse des banknotes était une bien autre satisfaction, qui éclipsait la première.

La porte s'était refermée, en claquant.

— Celui qui a une barbe noire, dit à Morganson le cabaretier, est John Thomson. Il a récolté deux millions de dollars sur le Sulphur-Creek, et il lui en viendra d'autres. Je vais faire comme le trio et, moi aussi, me coucher… Avant de partir un dernier verre, veux-tu ?

Morganson hésitait à dire oui, car sa poche était vide.

— Celui-là sera pour Noël. Ne te refuse pas ça… Tu me le paieras quand tu toucheras le prix de ton bois.

La tête de Morganson lui tournait complètement. Mais il maîtrisa suffisamment son ivresse pour avaler le whisky et faire, quand il sortit, bonne contenance.

Il regagna, sous le clair de lune, la piste du Yukon et il reprit le chemin de son gîte. Il allait en clopinant sur le fleuve glacé, dans la sérénité argentée de la nuit, le regard fixé sur une liasse de banknotes de cent dollars, qui dansait féeriquement devant lui.

*

Il était encore nuit quand il s'éveilla.

Il se retrouva dans ses couvertures, avec ses mocassins et ses moufles, qu'il avait omis d'enlever, et les rabats de sa casquette encore sur ses oreilles.

Il se leva, aussi vite que pouvait le lui permettre son scorbut, construisit un feu et y mit de l'eau à chauffer. Comme il jetait dans la bouillotte en ébullition une pincée de bourgeons de sapin, il vit que la pâle lumière de l'aube hivernale apparaissait au ciel.

Pris de panique, il se saisit de son fusil et courut vers la berge du Yukon. Tandis qu'il s'aplatissait dans la neige, le souvenir lui vint qu'il avait, sur le feu, laissé en plan son infusion. Une seule pensée avait occupé son cerveau. John Thomson n'aurait-il pas changé d'avis, et aurait-il renoncé à voyager le jour de Noël ?

L'aurore se leva et se fondit dans la lumière du jour. Le temps était froid et clair. Approximativement, Morganson estima la température à cinquante degrés sous zéro. Pas un souffle de vent ne troublait la quiétude glacée de Northland.

Soudain Morganson qui, par la tension de ses muscles, avivait la souffrance de son scorbut, se redressa à demi. Il venait d'entendre le son éloigné de voix d'hommes et les aboiements plaintifs de chiens houspillés par le fouet.

Il commença par se battre les flancs avec ses bras. C'était une sérieuse affaire que d'armer un fusil avec cinquante degrés sous zéro. Aussi voulait-il, pour cette opération, développer tout le calorique dont sa chair était susceptible.

Cachée d'abord par le contrefort boisé de la vallée, la petite caravane, quand elle l'eut dépassé, apparut dans le champ visuel de Morganson.

En avant marchait le troisième homme, dont il ignorait le nom, et qui avait charge de reconnaître la piste. Derrière lui venaient huit chiens, attelés au traîneau. À côté de celui-ci allait John Thomson, qui le maintenait en ligne, s'il y avait lieu, à l'aide de la barre de direction.

Oleson, le Suédois, fermait la marche. C'était, à coup sûr, un beau spécimen d'homme, avec son corps colossal, enveloppé dans sa « parka » en peaux d'écureuils. Morganson, en le regardant, ne put s'empêcher d'admirer.

La silhouette des hommes et des chiens se détachait nettement sur la neige. On eût dit des personnages en carton découpé, dont une ficelle invisible réglait les mouvements.

Morganson gagna rapidement son affût dans le boqueteau de peupliers, et installa son fusil dans l'encoche de l'arbre préparé à cet effet. Il se rendit compte, à ce moment, que les doigts de sa main droite, qui se trouvait nue, étaient glacés. Il avait, sans qu'il s'en rendît compte, laissé tomber sa moufle, qui pendait devant lui. Il la renfila hâtivement.

Gens et bêtes se rapprochaient de plus en plus. Il pouvait voir leur haleine jaillir, en se condensant, dans l'air froid.

Lorsque l'homme qui allait en tête ne fut plus qu'à cinquante mètres, Morganson découvrit sa main droite, appuya son index sur la détente et visa.

Le coup partit. L'homme, touché en plein ventre, virevolta sur lui-même et s'écroula.

Les chiens s'étaient arrêtés net, devant le cadavre qui obstruait la piste. Il y eut, chez les hommes qui suivaient, un court moment de désarroi, dont Morganson profita pour lâcher un second coup, à l'adresse, celui-là, de John Thomson.

Il avait visé un peu bas. Atteint aux jambes, John Thomson chancela et tomba à la renverse sur le traîneau. Morganson tira de nouveau, et John Thomson ne fut plus.

Restait le Suédois qui, complètement affolé, au lieu de prendre rapidement la fuite vers Minto, décrivait sur place des cercles et des zigzags. Grotesque était le géant, avec la queue de sa longue pelisse, qui traînait dans la neige. Morganson, d'un mouvement balancé, tira sur lui, coup sur coup, à trois reprises, et trois fois le manqua.

Alors il réfléchit qu'il avait, en tout, tiré six cartouches et qu'une seule lui restait. Il devenait impérieux de ne point la gâcher.

Il quitta son embuscade et se rapprocha. Oleson, à son aspect, déguerpit à toutes jambes. Morganson sentait son doigt devenir gourd. À peine pouvait-il presser la détente.

— Dieu me soit en aide ! dit-il tout haut, dans une prière désespérée.

Et il lâcha son dernier coup.

Frappé dans le dos, Oleson piqua du nez en avant. Sa tête vint heurter la piste glacée. Il rebondit, puis retomba se roula plusieurs fois sur lui-même, en agitant les bras, puis ne bougea plus.

Morganson triomphait. Il laissa tomber son fusil, maintenant vide et inutile, et, ayant remis ses moufles, sous lesquelles il sentait se crisper ses doigts gelés, il fonça vers le traîneau sauveur. Comme il en approchait, les grognements de l'attelage le contraignirent à s'arrêter. Un molosse, de la race des terre-neuve, mâtinée de celle des chiens de la baie d'Hudson, était couché sur le cadavre du premier homme et, le poil hérissé, menaçait l'intrus de ses crocs découverts. Les sept autres chiens n'avaient pas la mine plus rassurante.

Morganson tenta de passer outre. Mais toute la meute, sauf le chien de flèche qui ne bougea pas du corps de son maître, bondit vers lui. Il s'arrêta de nouveau et tenta d'amadouer les animaux, les menaçant et les cajolant alternativement.

Il remarqua, étonné, avec quelle rapidité le flux de la vie avait quitté le cadavre du guide, dont le visage, sous l'influence du froid intense, était déjà livide. Quant à John Thomson, qui était tombé sur le dos, sur le traîneau chargé, sa tête s'était enfoncée entre deux sacs. Seuls en émergeaient son menton levé et sa barbe noire, qui pointait vers le ciel.

Voyant qu'il était impossible d'atteindre de front le traîneau, Morganson recula de quelques pas et décrivit autour un grand cercle, afin de l'aborder par l'arrière. Mais le chien de flèche, qui l'observait, se remit brusquement sur ses

pattes. Entraînant les autres bêtes à sa suite, tout l'attelage fit volte-face et, dans l'enchevêtrement de ses harnais, courut, furieux, sur Morganson.

Trop faible était celui-ci pour avoir la rapidité de mouvements nécessaire. Il essaya bien de battre promptement en retraite. Mais il ne put empêcher que l'énorme chef de file, se précipitant sauvagement sur lui, ne lui enfonçât dans le mollet ses longs crocs. Il réussit à se dégager, mais la chair fut profondément arrachée et déchirée.

Morganson lança, à l'adresse des chiens, une bordée d'injures, qui ne les intimida point. Ils lui répondirent par de nouveaux grognements, de nouveaux hérissements du poil, et des bonds désordonnés dans les courroies qui leur enserraient la poitrine.

Alors il leur tourna le dos et, se souvenant d'Oleson qui était tombé un peu plus loin, il marcha vers le cadavre du Suédois. De sa jambe lacérée il n'avait cure, quoiqu'elle saignât abondamment. La grande artère avait été atteinte, mais il l'ignorait.

Ce qui frappa d'abord Morganson, ce fut, comme pour le guide, la pâleur extrême d'Oleson. Sa trogne rouge de la veille au soir ressemblait maintenant à du marbre blanc. Avec ses cheveux et ses sourcils d'un blond pâle, le géant abattu avait l'air d'une statue, bien plutôt que de ce qui, quelques minutes auparavant, avait été un homme.

Ayant enlevé ses moufles, Morganson commença à fouiller le cadavre. Sur la peau, autour de la taille, il n'y avait pas de ceinture creuse, destinée à recevoir l'argent de celui qui la portait.

Nulle part, non plus, dans les vêtements, de petit sac de poudre d'or. Il trouva seulement, dans une poche de poitrine, ménagée dans l'étoffe de la chemise, un portefeuille de cuir. De ses doigts, qu'engourdissait rapidement le froid, il l'ouvrit et en scruta hâtivement le contenu. Le portefeuille enfermait des lettres dans leurs enveloppes, timbrées de l'étranger, divers reçus et des feuilles de papier portant des comptes divers ; puis encore une lettre de crédit, de huit cents dollars. Et c'était tout. Pas un sou d'argent liquide.

Morganson, désappointé, décida de s'en revenir vers le traîneau. Mais un de ses pieds s'était comme enraciné dans le sol. Il abaissa son regard et vit, autour de son mocassin, une flaque de sang congelé. La neige qui était attachée à la jambe de son pantalon était rouge aussi.

D'un violent effort, il se dégagea de l'emprise glacée de son propre sang et rallia le traîneau. Le molosse qui l'avait mordu recommença à grogner et à bondir vers lui dans ses traits. Les autres chiens firent de même.

Durant un bref instant, Morganson pleura. De droite et de gauche il balança son corps indécis. Puis il essuya les larmes, déjà gelées, qui lui pendaient aux cils. Il songea que le sort railleur lui avait joué une fameuse farce. Visiblement, avec sa barbe noire qui pointait vers le ciel, John Thomson se moquait de lui.

Comme un fou, il rôda autour du traîneau, tantôt pleurant et suppliant les brutes féroces de lui laisser prendre sa vie, et tantôt écumant contre elles d'une rage impuissante. Puis il se calma. Il n'était qu'un sot. Il lui suffirait de retourner à sa tente, d'y prendre sa hache, puis de revenir vers les chiens, pour leur fendre le crâne. Ah ! Ah ! il leur montrerait de quel bois il se chauffait.

Il gagna la berge et recommença à s'enliser dans la neige molle. Un vertige le prit et il dut s'arrêter. Il demeura là, un long moment, sur ses jambes qui flageolaient violemment, comme paralysées. Il lui sembla que, s'il s'obstinait à marcher, il tomberait pour ne plus se relever.

Machinalement, il porta les yeux sur sa jambe blessée et vit que la neige rougissait autour d'elle. Le sang continuait à couler sans arrêt. Il n'avait pas cru que la morsure fût aussi grave.

Maîtrisant son vertige, il se pencha pour examiner la plaie. Alors il lui sembla que l'immense nappe neigeuse sur laquelle il était debout bondissait vers lui, et il se redressa aussitôt, comme quand on veut parer un choc inattendu. Une peur panique le prit, de s'effondrer sur le sol. Il finit par se remettre d'aplomb. Mais son effroi n'avait pas été mince, de cette neige qui avait ainsi voulu se jeter sur lui.

Puis la lumière du jour s'obscurcit et il eut conscience, après un temps indéterminé, de se réveiller dans la neige, à l'endroit où il était tombé.

Sa tête, maintenant, ne vacillait plus. Les toiles d'araignées de son cerveau s'en étaient allées. Mais il était incapable de se lever. Ses membres étaient sans force ; son corps semblait entièrement inerte.

Par un suprême effort, il réussit à se rouler sur le côté. Dans cette position, il lui fut permis de voir le traîneau fatidique et la barbe noire de Thomson, toujours pointée vers le ciel.

Il vit aussi le chien de flèche, occupé à lécher la face du guide qui gisait sur la piste. Morganson observa la scène, d'un œil curieux. La bête était nerveuse et agitée. Par ins-

tants, elle jetait des glapissements courts et aigus, comme si elle eût voulu réveiller son maître. Dans d'autres, elle le fixait, silencieuse, les oreilles dressées en avant, et en remuant la queue.

Finalement, elle s'assit sur son derrière, dressa son museau verticalement vers le zénith, et entama sa hurle à la mort. Bientôt tous les autres chiens, l'imitant, reprirent en chœur le funèbre concert.

Maintenant qu'il avait perdu la bataille, Morganson était sans effroi. Il voyait son corps retrouvé dans la neige, par quelque passant de la piste. À cette pensée, il s'attendrit et pleurnicha sur lui-même, puis ferma les yeux. Oh ! ce n'était pas qu'il eût peur de mourir ! Bien au contraire…

Lorsqu'il voulut rouvrir ses paupières, il ne put y parvenir. Et il comprit que le gel de ses larmes les avait closes. Il n'essaya même pas de les libérer de la couche glacée. La mort venait. Qu'importait la nuit ?

Il n'avait pas cru que mourir fût chose si aisée. Il s'en voulait à cette heure d'avoir, comme il l'avait fait, tant lutté et tant souffert, durant d'interminables semaines. Il avait été joué par la peur de la mort et c'était cette crainte qui avait été la cause de tous ses tourments. C'était l'amour de la vie qui l'avait ainsi malmené. La vie avait diffamé la mort. Cette pensée était exaspérante.

Puis il se calma. Cette déception dernière n'avait plus d'importance, maintenant qu'il atteignait son but.

Il eut conscience d'un assoupissement doux qui l'envahissait, lourd de promesses de libération et de repos. Il n'entendait plus que faiblement le hurlement des chiens. Il ne souffrait plus, et une pensée fugitive lui traversa le cer-

veau que, par la force de sa volonté, il avait arrêté la morsure du froid.

Puis lumière et pensée cessèrent de palpiter derrière les cils verglacés de larmes, et Morganson, avec un long soupir de bien-être, glissa dans l'éternel sommeil.

(Traduction de Paul GRUYER et Louis POSTIF.)

COMMENT FUT FILMÉ CONSTRUIRE UN FEU

par Jean LECLERCQ

1929 ou 1930, je n'arrive pas à déterminer au cours duquel des deux étés, tout ce que je conte ci-après, s'est passé, et pour le principal à Seugy, près de Viarmes.

À tout un groupe de jeunes camarades, membres d'« Art et Action », nous allions, presque tous les dimanches de l'été, à ce Seugy, où les Autant-Lara avaient une petite propriété, sur la route de Luzarches à Viarmes et dos à un bois.

Quels beaux dimanches ! de l'arrivée à mi-matin au déjeuner, bavardages dans la grande salle grande ouverte ou dans le jardin ; au déjeuner, pris joyeusement en commun avec Mme Lara, M. Autant et Akakia, – menu constant, bœuf-mode en gelée – rires et bavardages derechef. L'après-midi au fond du jardin et à l'orée du bois, sous cinq grands peupliers en demi-cercle formant scène, discussions sur le programme de la saison suivante, lecture de pièces, nomination des comédiens à tels rôles, ou exercice de « Comédie spontanée ». Le soir, rentrée ensemble par Luzarches et la gare du Nord.

Or donc, un dimanche, Claude souvent présent, mais ne participant pas aux travaux d'A et A, m'interpelle :

— Leclercq, j'ai un rôle pour vous dans mon film.

— Mais je n'ai jamais fait du cinéma !

— Pas d'importance, tout ira bien.

Tout le monde sait et savait que Claude Autant-Lara, que nous appelions tous Claude, travaillait ferme à tourner un film extraordinaire, tiré d'une nouvelle de Jack London et employant un procédé révolutionnaire : l'Hypergonar du professeur Chrétien.

La nouvelle, c'était *Construire un feu (To build a fire)* du recueil *En pays lointains,* et j'ai bavardé souvent à Seugy et au 66, rue Lepic avec Louis Postif, un des traducteurs des œuvres de Jack London, qui servit d'intermédiaire, avec Mrs Charmian J. London, pour l'obtention des droits sur l'œuvre.

Laquelle est simple : Par un froid extrême, alors que tout et tous le déconseillent, un trappeur veut se rendre quelque part, loin dans le wild. Au cours du trajet, il s'enfonce sur une source cachée et se mouille un pied qui glace. S'il ne le dégèle pas au plutôt, il est perdu.

Il se met posément à construire un feu, qui prend. Malheureusement sous un sapin couvert de neige. Une rafale de vent fait chuter un paquet de neige sur le feu et l'éteint. Et l'homme a un pied nu ! Fébrilement, il essaie derechef de rallumer son feu – les minutes comptent – s'affole, n'y arrive pas. Il se souvient alors d'un récit d'un autre trappeur : pris par le froid, celui-ci a abattu un ruminant rencontré, l'a éventré, vidé ses entrailles et s'est introduit et réchauffé et abrité dans le ventre de la bête en attendant une accalmie.

L'homme, devenant fou, veut donc éventrer son chien pour réchauffer son pied dans sa chair, mais rate la bête qui s'écarte et regardera, incompréhensiblement, l'homme mourir.

Mon rôle était le personnage du second trappeur, qui éventre une bête, le raconte, etc.

L'Hypergonar était un appareil d'optique qui permettait l'enregistrement et la projection de plusieurs scènes ou vues, sur la même image de pellicule commerciale 24/36.

Seul Claude Autant-Lara s'en servit. Après lui, l'invention fut achetée par une grosse firme américaine, la « Paramount » sauf erreur, qui la mit trente ans sous le boisseau et ne la ressortit qu'il y a quelques années, l'utilisant pour le « Cinémascope ».

À peu de temps de là, profitant d'un arrêt de travail, je vins demeurer quelques jours à Seugy, aux fins du film.

Le premier jour, Claude m'embarqua dans sa petite 5 chevaux Citroën et nous allâmes à Luzarches, acheter chez un maçon, une quinzaine de sacs de plâtre fin. Puis nous nous rendîmes sur les hauteurs de Seugy-Luzarches, où Gaude furetant et cherchant, repéra un terrain propice au tournage : légèrement en pente, terminé par une ligne de crête surplombé d'un grand ciel, à l'exclusion de tout élément décoratif sauf quelques buissons.

Il me fit décharger les 15 sacs de plâtre, puis les épandre sur une fraction du terrain qui devint un champ couvert de neige. – N'y pas marcher !

Le lendemain, lever à la première heure et en route pour la grosse affaire.

Sur le terrain, vers les cinq heures du matin, nous sommes au rendez-vous avec un boucher, son aide, une belle vache, droite sur pattes, qu'on fait descendre de camion, ainsi que l'opérateur de Claude et sa caméra.

Quelques prises de vue, du paysage, de moi, le trappeur, en veste canadienne et en bottes, arrivant sur cette steppe légèrement chancelant, découvrant la bête, sortant son bowie-knife.

Arrêt. Le boucher abat l'animal qui s'effondre.

À moi ! À genoux entre les quatre pattes de la bête, je lui ouvre le corps comme on m'a enseigné de le faire.

Mettez une pointe de couteau dans le nombril et tirez vers la tête. Vous pouvez ouvrir la peau jusqu'à la gorge, cela marche comme l'ouverture d'une fermeture Éclair !

Je m'y activais non sans risques, car la bête – était-elle morte ou non ? – avait des détentes nerveuses des pattes, des ruades qui auraient pu assommer mon homme. Je sentais derrière moi, à gauche, le boucher, blême, s'attendant à m'extraire avec une fracture, à droite, Claude, n'en ayant cure, hurlant ses indications, sur le côté le caméraman impavide. Mais j'ai toujours eu de bons réflexes, qui m'ont parfois sauvé des situations critiques (descentes de rivières en canoë entre autres), je sentais venir les saccades de la bête et m'écartais à chaque fois à la seconde près.

Place au boucher, qui finit l'éventration et retire du corps de l'animal ses entrailles chaudes et fumantes.

À moi ! il faut faire vite car un soleil pâle monte à l'horizon et avec le soleil viendront les mouches, terreur de Claude pour ses vues ! Pas de mouches dans le Grand Nord canadien !

Derechef, je m'agenouille, j'écarte la paroi ventrale et les côtes de la bête et, tête première, je me coule à l'intérieur de sa cavité abdominale et thoracique, de coloration rose, sans

écoulement de sang. Il y a très exactement place pour moi. J'y suis, les genoux repliés, dans une douce tiédeur, tranquille, loin des injonctions de Claude et de la panique du boucher.

Un havre, un instant de repos, quoi !

À l'époque, je n'avais pas encore lu Freud et j'en savais beaucoup moins sur tout qu'aujourd'hui ; je ne savais pas que j'étais en position fœtale et, si je me trouvais bien, ce n'était pas par conviction littéraire et sentiment de retrouver un paradis d'avant la naissance, mais seulement parce que j'échappais à la tension du travail et aux clameurs de Claude.

Enfin, Claude me cria : – C'est assez, tu peux sortir. – J'écartai la carcasse, extrayant une jambe puis l'autre et, à genoux à reculons, sortis enfin le buste et la tête. Je me redressai, la tempête avait cessé, je donnai un coup de pied amical sur le corps de la vieille amie, cette bonne bête, essuyai mon couteau sur son cuir, puis repartis. Sans trop de grands gestes, sans grandiloquence.

Le tournage était fini. Le boucher ramassa la dépouille. Nous rentrâmes tous, chacun chez soi. Claude m'avait donné un petit cachet, que je refusai, mais qu'il me força d'accepter.

Quinze jours plus tard, je tournais dans un petit studio de derrière le boulevard des Batignolles, un raccord de film se passant sous une tente, dressée dans la salle du studio.

Là, le trappeur que j'étais racontait son histoire au trappeur au chien, lequel était José Davert. J'étais fort ému de me voir avec celui qui avait été le célèbre Chéri-Bibi de *la Nouvelle Aurore* et avait joué un si grand nombre de rôles, marqués par sa puissante carrure et sa physionomie impres-

sionnante. À midi, nous allâmes tous déjeuner dans un petit restaurant du boulevard et Claude me dit : – Tu vois ce que c'est que le cinéma maintenant, si tu veux en faire ? – Mais je n'avais aucune ambition d'acteur et pas de souci de talent. J'étais et voulais rester un « travailleur » du rang et si je faisais de l'Art, ce ne pouvait être que les soirs et le dimanche, pour mon plaisir et bénévolement et gracieusement.

Peu de temps après, nous prîmes l'apéritif à trois ensemble, un midi au Wepler, Claude Autant-Lara, José Davert et moi. José Davert était assez élégant. Jamais on n'aurait dit le bandit Chéri-Bibi – Fatalitas ! –, mais il était soucieux. Sa carrière était brisée par le parlant, qui s'annonçait souverain. Jamais, avec sa voix rude et son accent rauque, il ne pourrait être embauché pour un film parlant. C'était la fin d'une solide et caractéristique carrière d'acteur de film populaire, du muet.

À la saison suivante, le film *Construire en feu* fut donné au Studio-Parnasse, 11, rue Jules Chaplain, Vie, à Montparnasse.

Un grand écran – mais proportionnel aux dimensions 24/36 – avait été installé, et grâce à l'hypergonar, plusieurs images – 2, 3 ou 4 – passaient ensemble. Ainsi l'on voyait le trappeur s'enfoncer dans la forêt blanche de neige et, à sa droite, le thermomètre descendre. On voyait la tente où un trappeur raconte à l'autre son aventure au bœuf et à droite, le trappeur Davert s'en souvenir dans le froid, etc.

L'attention des spectateurs était constamment sollicitée par des diverses images vues en même temps. Personnellement, j'étais jeune, quelque peu abasourdi et incapable d'émettre un jugement quelconque. Quand arriva l'épisode de l'abattage de la vache et de mon introduction dans le

corps de la bête, un ahhh… de tous les spectateurs s’entendit dans la salle.

Le film ne fut pas joué très longtemps et il ne me semble pas que la presse en parlât beaucoup.

Claude m’a dit que tous les tirages en avaient été perdus pendant la guerre et qu’il n’en restait rien.

J’ai relaté tout ceci pour laisser une trace de cet effort. J’ai bonne mémoire et j’atteste que tout ce que j’en ai dit est absolument vrai, exact, et sans fioritures.

Nota : La belle revue, maintenant disparue, Cinéa-Ciné, a publié dans son numéro 109 du 15 mai 1928, une interview, par François Mazeline, de Claude Autant-Lara sur Construire un feu, 4 photographies des prises de vue du principal, faites dans les Vosges. On y voit Claude Autant-Lara, José Davert et la chienne Khora que les Autant conservèrent rue Lepic et à Seugy jusqu’à sa mort de vieillesse. C’était une belle et bonne bête que j’ai souvent caressée rue Lepic. Cet article me fait rectifier que c’est en 1929 qu’a eu lieu le tournage du complément à Seugy-Viarmes.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2016

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : DavidP, Jean-Marc, YvetteT, PatriceC, Coolmicro

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.